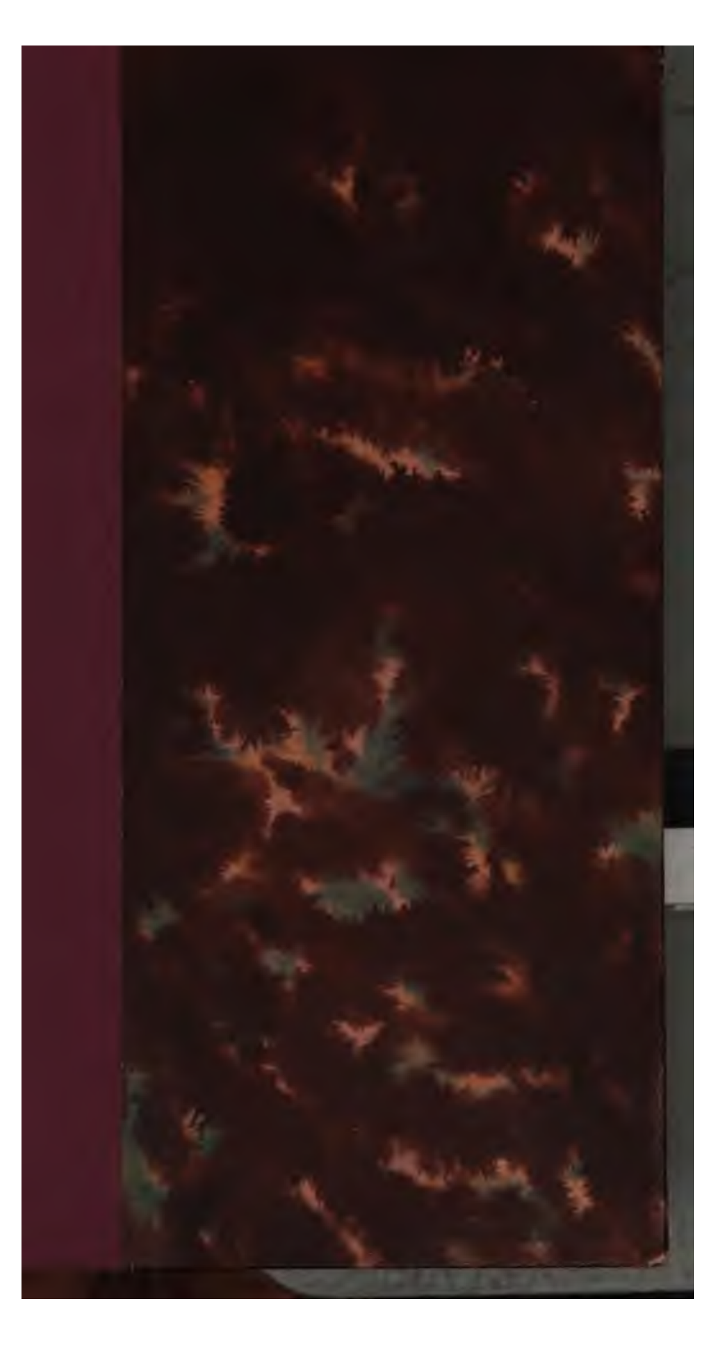



E

bras, s'achemine, en dandinant comme à sa casse, vers l'atelier où s'impriment des ouvrages immortels, et des sottises plus immortelles encore, les miennes y comprises. L'imprimeur, marchant lourdement, passe avec vîtesse devant un *loup* (1), ou prend le plus long; il emporte son dîner dans son petit pot de faïence, boit un verre de vin blanc avec son compagnon, et se dispose à rouler, s'il ne rencontre pas trop de *chapelles* (2). Son caniche le précède, arrive souvent avant lui à sa presse, et va se blottir dans le banc, sur les maculatures ou les pains de laine. On le voit, on dit : Ton maître n'est pas loin. Le caniche, l'oreille baissée, semble répondre : *Il a son extrait*, *et*

(1) Un créancier.

(2) Les cabarets.

FIGARO

EN BONNE HUMEUR,

OU

LES FOLIES ET LES SOTTISES *DES PARISIENS.*

Publié par M. C... de B...

PREMIERE PARTIE.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXV.

AVERTISSEMENT.

JE me propoſe d'amuſer mes Lecteurs par la collection des hiſtoriettes & des différens morceaux que je préſente aujourd'hui au Public. Si mon but eſt rempli, je ſerai aſſez récompenſé de mon travail. J'aurai la ſatisfaction de conſerver le ſouvenir d'un grand nombre d'aventures arrivées dans la Capitale, qui ſont le ſujet des converſations pendant un jour, & qu'on oublie pour s'occuper d'autres événemens tragiques ou frivoles. Cependant l'enſemble des faits & des folies dont on perdait ſi vîte la mémoire, doit offrir un tableau piquant, ſoit par la peinture des mœurs & des travers, ſoit en offrant une lecture variée & amuſante. Les pièces rares & ſingulières & les hiſtoriettes un peu anciennes, dont j'ai

entremêlé ces anecdotes du moment, contribueront, du moins, je l'efpère, à donner à ce petit Ouvrage un fuccès auffi flatteur que celui des *Aventures Parifiennes*, que j'ai publiées l'année dernière. Encouragé par l'indulgence & les bontés du Public, je donnerai tous les ans une fuite à cette collection, & je ne négligerai rien, ainfi que dans mes Ecrits d'un autre genre, pour mériter la bienveillance & l'encouragement dont on m'honore.

Il eft vrai que j'éprouve en même tems de violentes critiques de certains Journaliftes; mais comme ces Meffieurs ont fans doute plus de goût qu'on n'en a dans le monde; que, vraifemblablement, ils font les meilleurs de nos Ecrivains, puifqu'ils jugent de toutes les productions de la Littérature, je me foumets avec refpect à leurs décifions, & je profiterai des avis judicieux que j'aurai le bonheur d'en recevoir.

Mais comme M. Roucher a jugé à propos de m'attaquer auſſi, & qu'il n'a point l'honneur d'être Journaliſte, je me permettrai de lui répondre ici en peu de mots. Pourquoi voudrait-il proſcrire toute eſpèce de Recueil? Il n'approuve donc pas qu'on réuniſſe dans un ſeul volume des faits épars dans un très grand nombre de livres, & qui ſont bien moins frappans étant diviſés à l'infini, que lorſqu'on les rapproche avec goût? Ce travail, qui lui cauſe tant d'humeur, eſt pourtant la tâche que s'impoſent l'Hiſtorien, le Naturaliſte, &c. C'eſt même quelquefois celle du Poète, témoin les nombreuſes notes que M. Roucher lui-même a miſes à la ſuite de ſon Poème des Mois.

Ainſi, il s'élève contre un genre de travail qu'il à cru utile, puiſqu'il n'a pas dédaigné de s'en occuper. Mais on voit que M. Roucher a déjà beaucoup de reſſemblance avec nos grands hommes: Lamothe Oudart, qui eut

autrefois une réputation brillante, a fait quelques bons vers & des Tragédies en vers reſtées au Théâtre; & il fit tout ſon poſſible pour proſcrire la Poéſie: de nos jours, le célèbre J. J. Rouſſeau a compoſé des Comédies & des Opéras; & il s'eſt efforcé de déchirer ces deux genres d'amuſement & d'utilité.

Que penſerons-nous des inconſéquences où tombent les Littérateurs eſtimables, quand ils s'arment du flambeau de la critique? Concluons-en que c'eſt aux ſeuls Journaliſtes qu'il convient de s'en ſaiſir, attendu qu'eux ſeuls ſont fondés dans les Arrêts qu'ils prononcent, ou du moins qu'ils doivent l'être.

LES



LES SOTTISES ET LES FOLIES PARISIENNES.

PREMIÈRE PARTIE.

JE me permettrai quelquefois de rapporter d'anciennes hiſtoriettes, qui, pour avoir quelques années de date, n'en ſeront peut-être pas moins curieuſes ou amuſantes. Après cette courte préface, je me hâte d'entrer en matière.

Lorſque le Coliſée paraiſſait devoir être un des ornemens de cette Capitale; lorſqu'on y donna les premières fêtes brillantes qui feſaient accourir tout Paris, un

Provincial s'y rendit comme les autres; & voici la manière dont il raconte l'aventure qui lui arriva: je vais copier ses propres expressions, d'après une petite brochure extrêmement rare maintenant (1). „Destiné „ à remplir une charge de judicature, j'é„ tais venu à Paris pour travailler pendant „ quelque tems dans l'étude d'un Procu„ reur; mais je songeai bien d'avantage „ à me livrer au plaisir, qu'à me per„ fectionner dans la pratique. Comme ce „ que je vais dire n'est pas trop à ma lou„ ange, il est naturel que je cache mon „ nom; je demande la permission de m'ap„ peler *Gille-l'eusses-tu-cru*: ce nom est bi„ zarre, à la vérité, mais qu'importe? J'é„ tais plus souvent aux Spectacles que dans „ l'étude de mon Procureur, qui suppor„ tait mon train de vie avec beaucoup de „ patience, attendu que je mangeais rare„ ment chez lui, & que c'était autant de „ gagné sur ma pension. Ainsi, rien ne me „ contrariait dans mes amusemens; ajoutez „ encore que mes parens avaient eu la „ complaisance de me donner une bourse „ de vingt-cinq louis par mes menus-plai„ sirs. Je courais donc tous les Spectacles „ de la Capitale, depuis l'Opéra jusqu'aux

---

(1) C'est une de celles qui parurent dans le tems de la suppression des Parlemens.

„ Danseurs de corde. Le Colisée aïant en-
„ fin annoncé l'ouverture de ses fêtes, je
„ ne fus pas des derniers à m'y rendre. La
„ foule était prodigieuse; les jolies fem-
„ mes semblaient s'être donné le mot pour
„ y briller à l'envi. Comme l'élégance de
„ ma parure me plaçait au rang des honnê-
„ tes gens, c'est-à-dire, des gens riches,
„ ce qui est un peu différent, car un bel
„ habit peut fort-bien couvrir un fripon,
„ j'étais avantageusement remarqué. Ma
„ physionomie distinguée, autant que ma
„ façon d'être mis, engagèrent deux da-
„ mes à me lorgner très-amoureusement.
„ Je m'apperçus de leurs mines, de leurs
„ agaceries, & j'y répondis d'une manière
„ qui ne sentait nullement la province; au
„ moins je m'en flattais, car l'amour-propre
„ a toujours été mon faible; mais qu'est-
„ ce qui n'en a pas? Quoi qu'il en soit, un
„ amour secret nous attira sans doute; nous
„ nous trouvâmes insensiblement assis au-
„ près les-uns des autres; alors je hasardai
„ une tendre fadeur; on me répondit en
„ minaudant, en se pinçant les lèvres; la
„ conversation s'engagea; je fis le passion-
„ né, je pressai le bout des doigts de ma
„ plus proche voisine; enfin, après de peti-
„ tes façons, les dames acceptèrent mon
„ bras; j'eus l'honneur d'être leur écuyer.
„ Qu'on juge de l'excès de ma joie: les

„ deux dames étaient charmantes; la plus
„ jeune ſurtout me raviſſait, & je ne dou-
„ tais nullement qu'elles ne fuſſent de la
„ première qualité. L'éclat de leur parure
„ me confirmait dans cette idée avantageu-
„ ſe; leurs robes, ſi leſtes & ſi légères,
„ qu'elles ne paraiſſaient qu'un ſimple des-
„ habillé, étaient garnies d'une belle blon-
„ de, ou de cette eſpèce de dentelle qu'on
„ appelle filet, je ne me ſouviens plus le-
„ quel des deux. Dans des cheveux artis-
„ tement bouclés, étincelaient des épin-
„ gles de diamans; de ſuperbes girandoles
„ brillaient à leurs oreilles; la blancheur
„ d'un cou d'albâtre & d'une gorge éblou-
„ iſſante était encore relevée par l'éclat
„ d'un collier & d'une rivière de pierreries
„ vraies ou fauſſes. Les bras ronds & po-
„ telés qui s'appuyaient mollement ſur les
„ miens, étaient entourés d'un magnifique
„ bracelet, orné de chiffres amoureux. Mes
„ deux divinités répandaient autour d'elles
„ le parfum le plus ſuave, qui valait bien
„ l'odeur d'ambroiſie que, ſelon les Poètes,
„ exhalaient les Nymphes de l'Olympe. Tant
„ de richeſſes, tant de magnificence, cha-
„ touillaient délicieuſement mon amour-
„ propre; j'admirais le bonheur que j'avais
„ de ſervir d'écuyer à des perſonnes du
„ plus haut rang, dont le pied mignon ef-
„ fleurait délicatement la ſuperficie du par-

„ quet. Pour moi, à peine touchai-je aussi
„ la terre, mon ame, tout mon être na-
„ geait dans la joie. Tandis que sans cesse
„ nous tournâmes & retournâmes dans le
„ cercle que décrit la rotonde, je m'apper-
„ çus bien que la plupart des hommes sou-
„ riaient familièrement à mes deux com-
„ pagnes, & qu'elles leur rendaient la pa-
„ reille; mais je m'imaginais qu'on ne pou-
„ vait cacher l'admiration qu'inspirait la
„ vue de leurs charmes, & qu'elles s'y
„ montraient sensibles, parce qu'elles a-
„ vaient beaucoup plus de politesse que de
„ fierté.

„ Comme il fesait fort chaud, mes belles
„ inconnues proposèrent de se rafraîchir.
„ Je les conduisis aussi-tôt dans le café du
„ Colisée. Elles demandèrent des glaces,
„ qu'elles trouvèrent *divines*, peut-être
„ pour me remercier de la politesse que j'a-
„ vais de les régaler. Ma bourse, que je
„ tirai pour payer la dépense, était assez
„ garnie, puisqu'elle renfermait une gran-
„ de partie de mes vingt-cinq louis. Les
„ dames apperçurent mon trésor, & se lan-
„ cèrent un coup-d'œil d'intelligence. Je
„ surpris leurs signes mutuels, & je pen-
„ sai bonnement qu'elles se félicitaient de
„ mon mérite.

„ D'un commun accord, les dames s'é-
„ crièrent qu'elles s'ennuyaient *à périr*,

„ qu'elles avaient une migraine *horrible*, „ & quelles voulaient s'en aller. Inquiet „ de me voir fur le point de perdre ma „ bonne fortune, leur demandai timidement „ fi elles permettraient que j'eusse l'hon- „ neur de les accompagner. On parut em- „ barraffé, on héfita entre un refus & l'en- „ vie d'accepter mon offre, on fe parla bas; „ enfin, mes vœux furent comblés; & en „ recevant la permiffion que je défirais avec „ tant d'ardeur, je vis encore les deux bel- „ les fourire en fe regardant; mais j'inter- „ prétais toujours en ma faveur les fignes „ qu'elles fe fefaient à la dérobée.

„ Quand nous fûmes arrivés à la porte „ du Colifée, un laquais vêtu de gris fe „ préfenta: il fit approcher une voiture de „ place, où nous montâmes au milieu d'une „ foule de jeunes gens, que je crus en- „ tendre plaifanter de mon bonheur, mais „ qui sûrement ne pouvaient s'empêcher „ de l'envier.

„ L'équipage modefte, qui nous caho- „ tait, me fit foupçonner que les ducheffes „ qui m'honoraient de leur bienvaillance, „ étaient venues au *Colifée incognito*.

„ Pendant que nous roulions tantôt rapi- „ dement, tantôt avec la dernière lenteur, „ la converfation fut auffi vive qu'enjouée „ de la part des dames; elles fe tinrent des „ propos d'une folie que j'étais loin de

„ pouvoir imiter; elles riaient ſouvent aux
„ éclats, & de mon air embarraſſé, & de la
„ complaiſance qu'elles avaient eue de
„ m'admettre dans leur compagnie. Je
„ tâchais de m'enhardir, & de leur mon-
„ trer tout l'eſprit dont je ſuis doué; mais
„ j'avais beau faire, ma timidité, ma gau-
„ cherie provinciale, perçaient toujours
„ malgré moi. Enchanté de plus-en-plus
„ des minauderies de ces aimables ſirénes,
„ je devenais à chaque inſtant plus amou-
„ reux, & beaucoup plus ſot. Je ne veux
„ taire au lecteur aucune des circonſtances
„ de la bizarre aventure dont j'ai réſolu
„ de lui faire part.

„ La voiture s'arrêta aux environs du
„ Palais Royal, devant une maiſon aſſez
„ peu apparente, & une longue allée nous
„ conduiſit à un petit eſcalier que nous
„ montâmes juſqu'au troiſième étage. Nous
„ entrâmes dans un appartement compoſé
„ de trois ou quatre pièces fort-propre-
„ ment meublées. Les dames me deman-
„ dèrent la permiſſion de ſe mettre à leur
„ aiſe; & une femme-de-chambre intelli-
„ gente les eut bientôt débarraſſé de tout
„ l'attirail inventé par le luxe & par la mode.
„ Je ne ſais ce qui eſt le plus agréable,
„ d'aſſiſter au déshabiller d'une jolie fem-
„ me, ou à ſa toilette du matin: je laiſſe

„ décider la queſtion à ceux qui ont plus
„ d'expérience que moi.

„ Les deux charmantes inconnues aïant
„ paſſé un caraco élégant, négligemment
„ attaché, & mis leurs pieds mignons plus
„ à l'aiſe dans une jolie mule, ſe couchè-
„ rent à demi ſur un vaſte canapé, & me
„ firent obligeamment une place à côté
„ d'elles. Ivre de ma félicité, je ne ſavais
„ comment exprimer ce qui ſe paſſait dans
„ mon ame: ces dames, me diſai-je, m'ont
„ certainement conduit dans un endroit
„ écarté de leur hôtel; on avait bien raiſon
„ de m'aſſurer que de grandes dames deſ-
„ cendent ſouvent juſqu'à des hommes très-
„ obſcurs. Mais je me contentais de
„ penſer beaucoup de choſes en moi-
„ même; je ne balbutiais que quelques
„ mots; à peine même oſai-je lever les
„ yeux. Impatientée ſans doute de mon ſi-
„ lence & de ma retenue, l'une des dames
„ me pria de leur apprendre mon état &
„ comment je m'appelais. Dès que j'eus
„ prononcé mon nom, elles le répétèrent
„ en riant à gorge déployée. *Gille-l'euſſes-*
„ *tu-cru*, diſaient les deux dames; le plai-
„ ſant nom! — *Gille-l'euſſes-tu-cru*, s'écria
„ la femme-dechambre, qui nous entendit
„ d'un cabinet voiſin. — *Gille-l'euſſe-tu-cru!*
„ répéta enſuite le laquais. — *Gille-l'euſſes-*
„ *tu-cru*, fut redit en écho par toute la

maiſon. Les éclats de rire redoublèrent, & ſe prolongeaient au loin; je commen-
„ çais à m' en impatienter, lorſque le co-
„ quin de laquais, qui riait comme quatre
„ dans l'antichambre, vint avertir qu'on
„ avait ſervi. Je feſais mine de me retirer;
„ les dames me preſsèrent de reſter, en
„ s'excuſant de la mauvaiſe chère qu'elles
„ m'offraient. Pouvais-je refuſer un bon-
„ heur que je leur aurais demandé à ge-
„ noux? Le ſouper fut délicat; j'étais ſi
„ enchanté de me voir à table avec des
„ femmes de qualité, que je ſongeais à
„ peine à manger, quoique j'aie toujours
„ bon appétit. Les vins, les liqueurs, les
„ agaceries dont j'étais l'objet, me don-
„ nèrent peu-à-peu de la hardieſſe. Je m'é-
„ mancipai juſqu'à baiſer la main des ado-
„ rables perſonnes qui me feſaient tourner
„ la tête. Le laquais diſparut au deſſert.
„ Les charmantes ſirènes chantèrent des
„ couplets raviſſans, pleins de galantes
„ équivoques. L'une d'elles s'appercevant
„ que j'étais dans un moment d'ivreſſe
„ amoureuſe, me pria de lui faire voir ma
„ bourſe, en me diſant qu'elle en croyait
„ la broderie très-délicate. Elle n'eut pas
„ plutôt mon tréſor en ſa poſſeſſion, qu'elle
„ ſortit en folâtrant, & me laiſſa tête-à-
„ tête avec ſa compagne.

„ Mes passions enflammées par tout ce
„ qui peut exciter les sens, firent disparaître
„ ma timidité; de caresse en caresse, je
„ parvins à posséder la séduisante nymphe,
„ dont je ne doutais nullement de la haute
„ naissance; je la trouvai d'une docilité ad-
„ mirable, qui, je l'avoue, augmenta consi-
„ dérablement mon amourpropre.

„ Au milieu des transports que me cau-
„ sait le bonheur dont je jouissais, la porte
„ s'ouvrit tout-à-coup avec violence, & je
„ vis entrer deux hommes l'épée à la main,
„ qui se jettant aussi-tôt sur moi, me sai-
„ sirent au colet. — Que veut dire ceci,
„ m'écriai-je, Madame la Duchesse? — Cet-
„ te exclamation fit élever de nouveaux
„ éclats de rire. Ce qui me désespéra le
„ plus, c'est que je vis rire aussi les deux
„ divinités que j'avais tant idolâtrées. Les
„ spadassins firent faire silence, & jurant
„ comme de vrais grenadiers, s'écrièrent
„ qu'ils voulaient me berner, pour m'ap-
„ prendre à venir séduire leurs maitresses.
„ — Par la mort! continuèrent-ils, Suzon,
„ & vous Fanchette, vous nous paîrez vos
„ fredaines. — Je connus alors mon er-
„ reur, & je me promis d'être une autre-
„ fois moins crédule & moins rempli de
„ vanité. J'eus beau gémir, supplier, il
„ me fallut subir la sentence qu'avait por-
„ tée les coupe-jarrets. Je fus berné aussi

„ rudement que le pauvre Sancho-Pança,
„ de proverbiale mémoire. Les deux pré-
„ tendues ducheſſes tinrent chacune un
„ coin de la couverture, & riaient plus fort
„ que les autres. Quand on fut las de me
„ ſecouer, on me mit poliment à la porte,
„ en me diſant de n'oſer pas même regar-
„ der jamais cette honnête maiſon, ſi je
„ voulais conſerver mes deux oreilles.

„ Quel parti me reſtait-il à prendre? ſi
„ j'avais été me plaindre à un commiſſaire,
„ j'aurais inutilement publié ma honteuſe
„ miſtification; car les friponnes, dont je
„ venais d'être la dupe, auraient nié leur
„ filouterie, & je n'avais aucune preuve à
„ donner. Après y avoir mûrement ré-
„ fléchi je me décidai pour le parti le plus
„ prudent, celui de n'en rien dire & de me
„ corriger à l'avenir. Si je raconte actuel-
„ lement le piége où j'eus la ſottiſe de
„ tomber, c'eſt que je ſuis préſentement
„ au-deſſus de la honte que j'éprouvais
„ alors, & que je ſouhaite que mon exem-
„ ple puiſſe être utile à quelques-uns de
„ mes lecteurs. Le plus fâcheux de mon
„ aventure, c'eſt que je ne tardai pas à
„ m'appercevoir que je n'avais pas ſeule-
„ ment à regretter la perte de ma bourſe.
„ Hélas! je n'eus que trop ſujet de me
„ reſſouvenir long-tems du Coliſée! Quel

„ dommage, que, dans la Capitale, il en
„ coûte ſi cher pour s'inſtruire!

Le Comte de B*** tient une bonne maiſon, & ſe pique d'en faire les honneurs avec la politeſſe la plus recherchée. Une de ſes attentions principales, lorſqu'il donne à manger, eſt de ne garder auprès de lui qu'un de ſes gens, & d'ordonner aux autres de ſe placer derrière les convives, qui n'ont point avec eux de domeſtiques pour les ſervir. Il avait raſſemblé chez lui, l'hiver dernier, une compagnie nombreuſe; les valets, occupés du ſervice général, manquaient ſouvent à ceux derrière leſquels ils s'étaient établis. Deux hommes recommandables, mais iſolés, ſe trouvèrent placés auprès du Marquis de P***, jeune homme auſſi étourdi qu'avantageux. Ses deux voiſins s'adreſsèrent pluſieurs fois à ſon laquais, pour en obtenir différentes choſes; l'impertinent fit toujours la ſourde oreille; & ſon maître, qui s'en apperçut, eut l'impoliteſſe de l'autoriſer, par un dédaigneux ſilence. Le fait n'échappa point à l'attention du maître de la maiſon; mais, pour ne pas faire de ſcène mortifiante, il prit ſagement le parti de diſſimuler ſon mécontentement. Lorſqu'on fut levé de table, toute la compagnie, ainſi que le

Marquis de P*** paſſa dans le ſallon. Le Comte de B*** reſta dans l'antichambre, & appelant le laquais du Marquis, qui s'était mis auprès du poèle avec ſes camerades: — „ Mon ami, lui dit-il, vous n'êtes „ venu ici uniquement que pour ſervir vo„ tre maître, & ſon ſervice eſt fini; ainſi, „ allez l'attendre à préſent dans la cour „ avec ſon carroſſe. „ — Le laquais, craignant la rigueur de la ſaiſon, s'excuſa du mieux qu'il lui fut poſſible, & voulut inſiſter; mais le Comte le força de ſortir, en ajoutant: — " Je n'aime les laquais ni fats, „ ni inſolens: vous gâteriez mes gens, „ vous ne reſterez chez moi que dans les „ momens où vous ſerez néceſſaire à vo„ tre maître „. — Il fallut obéir, aux riſques d'éprouver toute l'âpreté du froid. M. de B*** rentra dans l'appartement, & conta tout haut ce qui venait de ſe paſſer. L'approbation générale empêcha le Marquis de P*** d'eſſayer à juſtifier ſon laquais; il parut même approuver la correction; mais il dut ſentir qu'elle tombait également ſur lui.

Un Procureur très-avare mourut dernièrement, & laiſſa une riche ſucceſſion. L'héritier, pour honorer la mémoire du défunt, s'aviſa de commander une épitaphe

en vers français, & promit de bien payer celle qui l'emporterait au concours. Plus de vingt concurrens disputèrent le prix, qui fut accordé à la louange la plus excessive. L'un des Poètes disgraciés, se vengea par l'épitaphe suivante:

Ci-gît l'affamé Pancrace,
Homme expert en paperace,
De qui la plume vorace
Mangea jusqu'à la besace
Tous ses cliens & leur race.
Passant, rit de sa disgrace:
Maintenant froid comme glace,
Le bourreau fait la grimace
De ce qu'un Curé tenace
A pour loger sa carcasse
Vendu trop cher cette place.

Un homme connu dans les meilleures sociétés de Paris, par l'agrément de son esprit, raconte de là sorte une étrange frayeur dont il fut tout-à-coup saisi: — « Il y „ a quelques jours, Monsieur, qu'étant „ dans mon lit, occupé de rêveries dont il „ est inutile de vous entretenir, j'entendis „ ouvrir la porte de mon appartement, & „ je vis entrer un inconnu, qui portait une „ grande figure blanche, un air embarras-

„ sé, & des souliers poudreux, enfin, une
„ de ces mines de mauvaise augure qu'on
„ n'aime nullement à voir. Il m'appela
„ familiérement par mon nom: & me dit
„ de me lever promptement. Je pris ma
„ robe-de-chambre en tremblant, & sans
„ prévoir quels pouvaient être ses desseins,
„ Il s'approcha de moi, & m'obligea, par
„ ses gestes pressans, à me mettre sur un
„ siège auprès de ma fenêtre. Dès que je
„ fus assis, je sentis qu'il me saisissait brus-
„ quement par le cou, & il me le serra for-
„ tement avec une espèce de hausse-col. Un
„ instant après, il me couvrit la joue avec
„ sa main gauche, d'un boulet capable de
„ me briser les dents. Une sueur abondante
„ se répandit sur tout mon visage; je
„ sentis les gouttes en tomber de tous les
„ côtés. Cet accident me saisit au point que
„ j'en perdis la respiration, & j'étais cou-
„ vert d'écume, sans pouvoir proférer une
„ seule parole. L'inconnu m'avait défen-
„ du, avec menaces, de parler ou de crier.
„ Au bout de quelques instans, je le vis se
„ saisir d'une arme blanche, dont la lame
„ était très-reluisante, il me la porta sur la
„ gorge, en sorte que je n'étais qu'à un
„ demi doigt de la mort. Je sentis couler
„ mon sang; &, en bon chrétien, je recom-
„ mandai tout bas mon ame à Dieu. Ma
„ frayeur fit apparemment impression sur

„ ce mortel phlegmatique; il prit de l'eau
„ & du vinaigre, dont il m'arrosa le visage.
„ La cuisson que je sentis, me fit ouvrir
„ les yeux; alors, mon homme me saisit
„ par les cheveux, & il me lia. Je le vis
„ ensuite s'emparer d'une autre arme, dont
„ je crus qu'il voulait me brûler la cervelle;
„ mais le feu ne fit que m'effleurer les
„ oreilles. Il m'avait empaqueté les mains
„ sous une espèce de linceuil pour que je
„ ne pusse pas les reumer. Voyant que je
„ respirais toujours, il m'arracha bien des
„ cheveux, & parut vouloir m'étouffer
„ dans un tourbillon de poussière. J'avais
„ déjà fermé la paupière; mais, pour con-
„ sommer son ouvrage, il prit de nouvelles
„ armes qui lui restaient encore, & qu'il
„ tira de sa poche: c'était le ciseau de la
„ Parque, avec lequel il essaya, mais en
„ vain, de couper le fil de mes jours. J'é-
„ tais tout tremblant & immobile d'effroi,
„ comme un homme qui n'attend que sa
„ dernière heure. Mon bourreau apperçut
„ ma bourse qui était sur ma commode, il
„ s'en saisit, & me reprit au collet & par
„ les chèveux. A ce dernier trait, j'ouvris
„ les yeux pour la seconde fois, je m'armai
„ de courage, m'emparai brusquement d'un
„ couteau que je trouvai sous ma main.
„ Cet acte de vigueur fit disparaître mon
„ aventurier. . .

„ Je m'essuyai le visage devant un mi-
„ roir ; & lorsque je fus de sang-froid, je
„ m'apperçus que ma barbe était faite, &
„ que mes cheveux étaient frisés poudrés
„ & accommodés. Je reconnus alors que
„ l'illusion que je m'étais faite, n'avait été
„ occasionnée que par un nouveau garçon
„ perruquier que son maître m'avait en-
„ voyé. Je fus très-satisfait d'en être quitte
„ pour la peur, & je partis en riant, pour
„ aller à la campagne „.

Le même homme d'esprit, M. Marchand, s'est amusé à écrire des lettres, dans chacune desquelles il a supprimé l'une des cinq voyelles (1). Commençons par sa missive sans A; elle est au nom de Madame la Présidente le M***, & adressée à Madame de L***: — " Voici une nouvelle inven-
„ tion, mon cœur, pour exciter votre cu-
„ riosité: nous voulons juger de l'inutilité
„ de quelques-unes des cinq voyelles.
„ L'écriture seroit très-bonne, si l'on pou-
„ voit se réduire & n'en conserver que

(1) M. Marchand n'est pas le premier qui ait vaincu la difficulté en ce genre; je me souviens d'avoir lu dans ma jeunesse un recueil de lettres, destiné à servir de modèle dans l'art épistolaire, & dans lequel il y avait plusieurs missives, dont chacune avait pour but la suppression d'une voyelle.

„ deux ou trois: le tout fondé ſur le prin-
„ cipe, que c'eſt une folie que de multi-
„ plier les êtres, lorſqu'on n'y voit point
„ de néceſſité. Peut-être réuſſirons-nous.
„ Eh bien, nous ſerons glorieuſes de l'en-
„ trepriſe. Tout homme qui invente, mérite
„ que le peuple lui décerne le triomphe.

„ Le prix que j'eſpère recevoir des mes
„ longues recherches, doit être votre
„ cœur: jugez, ſi vous pouvez douter de
„ l'excès de mon zèle. Vous devinerez
„ cette voyelle que j'exclus ici: c'eſt celle
„ que j'emploie ſi ſouvent pour vous ex-
„ pliquer les tendres ſentimens que vous
„ m'inſpirez. Puiſqu'elle me ſert ſi utile-
„ ment, pourquoi l'exterminer? Je devrois
„ plutôt lui dédier un temple.

„ Le feu de mes nouvelles idées ne doit
„ point me forcer d'oublier les remercî-
„ mens qui vous ſont dus, de tous les ſoins
„ que vous vous êtes donné pour l'emplette
„ de cette robe couleur de roſe, où le
„ goût domine; & comme le plus horrible
„ des vices eſt celui qui empêche de recon-
„ noître les ſervices qu'on nous rend,
„ n'oubliez donc point de remercier pour
„ moi les deux jolies femmes qui veulent
„ bien ſe donner tous ces mouvemens pour
„ contenter mon envie.

„ Que vous dire de plus, mon cher petit
„ Roi? Figurez-vous combien je ſuis gê-

„ née, & combien je peste de l'être. Une „ rime occupe moins un Poète, que notre „ chienne de voyelle ne me fournit d'épi- „ nes. Je voudrois vous dire les plus bel- „ les choses du monde, & elle se présente „ toujours pour empêcher l'exécution de „ mon projet. En bonne foi, rien ne me „ sied mieux que d'être libre: mon cœur „ déteste tous les liens qu'il ne reçoit point „ de vous.

„ Je suis bien simple de n'oser pronon- „ cer ce mot qui seul exprime dignement „ ce que je sens pour vous; celui de ten- „ dresse est si peu énergique, que je suis „ honteuse de l'employer. Qu'il dépeint „ foiblement les mouvemens de mon „ cœur, lorsqu'il s'occupe de l'objet qui „ doit seul remplir ses vœux! Je suis votre „ ..... quoique je ne puisse point vous le „ dire: on se permet de le supprimer, & „ c'est mieux.

„ Mon invention est une misère qui donne „ bien des peines pour dire des bêtises, „ ou ne rien dire: ne vous en servez „ point, si vous m'en croyez; pourvu que „ je sois sûre de recevoir de vos lettres, il „ n'importe comment.

„ Mille complimens, & puis c'est tout, „ puisqu'il m'est impossible de rien dire de „ plus „.

Voici une fort longue épître, dans laquelle on ne trouve point une seule fois la lettre E. — " J'avais conçu, mon charmant „ papa, l'opinion d'avoir pour mon logis „ un trou obscur à S.-Victor, au bas du „ pays latin. Mon goût m'y portait, ma „ passion l'ordonnait; mais l'abord du can- „ ton m'a paru allarmant. Chacun a sa rai- „ son, ou son motif bon ou mauvais, pour „ agir. Plus ou moins d'or à Paris con- „ traint l'inclination; un pouvoir sonnant, „ fait la loi qu'on doit subir pour choisir „ du blanc, du noir ou du gris. Un cli- „ mat trop haut ou trop bas produit, m'a- „ t-on dit, tantôt un air lourd, froid, mal- „ sain, tantôt un air trop vif. Il faut pour- „ voir à tout, avant d'avoir pris mon parti „ pour un oui ou un non. J'approfondirai „ mon local; j'irai, courant, jusqu'aux con- „ fins, pour savoir si l'on m'a fait un rapport „ vrai du canton Victorin. J'ai cru qu'un „ fauxbourg lointain irait à ma situation. „ L'on y vit sans façon, à l'abri d'un tas „ d'oisifs, à coup-sûr importuns: sauvons- „ nous d'un poison si fatal. D'abord, ma „ maison paraîtra trop loin aux gros ri- „ chards: d'accord; mais j'y vivrai sans „ bruit, sans fracas, affranchi d'un chaos „ assommant. Aujourd'hui languissant, „ quasi moribond, il faut fuir un vain con- „ cours d'animaux plats ou suçans.

„ J'irais ſans fruit offrir mon tribût aux
„ Grands, qui ſont toujours dans la diſſi-
„ pation; ils ſont diſtraits, vains ou ram-
„ pans: laiſſons donc un tourbillon fati-
„ gant pour moi. Un avorton qui, blanchi
„ ſous Mars, irait, ſans profit, offrir à nos
„ brillans milords la croix d'un ſoldat ap-
„ pauvri, mal diſpos, qui, ſans fonction,
„ n'a plus qu'un moignon vacillant. L'on
„ rirait à ſon air. Craignons un affront dû
„ aux ſots. Un intrus vit au plus mal à la
„ Cour, ſoit ſous un lambris, ſoit au grand
„ commun: il s'y voit honni, ſi l'on n'y
„ craint pas ſon pouvoir, ou s'il n'a pas
„ l'appui d'un favori puiſſant. Pour moi,
„ caduc, ſans avoir quaſi un liard vaillant,
„ j'aurai au moins l'oubli humiliant pour
„ mon lot. Fuyons donc un ſol inconnu,
„ vivons *incognito*; arroſons nos choux
„ dans un coin. L'amour n'a plus d'at-
„ traits piquans pour mon goût; j'ai dit
„ bon ſoir aux plaiſirs bruyans. Par ſou-
„ miſſion, ſoyons un grivois obſcur ſur la
„ fin d'un long jour; viſons au ſalut pour
„ moi, pour mon prochain, compromis par
„ mon mauvais ton. Faiſons auſſi mon
„ calcul. J'ai pour tout ſaint-fruſquin vingt-
„ cinq louis par an, qui n'iront pas juſ-
„ qu'au bout pour fournir à mon habita-
„ tion, mon bois, mon chalit, mon bouil-
„ lon, mon ſurplus. Plus, il faut au moins

„ six francs par mois pour du chocolat, du
„ tabac, du punch, qu'on m'a dit sains pour
„ moi. Un habit brillant n'a jamais fait
„ mon ambition; du moins faut-il l'avoir
„ bon, chaud ou froid, suivant la saison.
„ L'on irait mal tout nud. Sans un abord
„ cossu, joli ou important, on languit dans
„ l'inanition. Tout humain, fût-il Platon,
„ Catinat ou Job, qui n'a ni pain, ni vin,
„ ni son gigot sûr, ni appui pour son pot
„ futur, doit mal dormir la nuit. Ajou-
„ tons-y pour ma part, ma contribution
„ aux maux du corps. Suivant la saison,
„ j'ai pâti plus ou moins, à partir du front
„ jusqu'au bout du talon. L'on plaint, sur
„ son grabat, un vrai soldat, qui n'a jamais
„ craint ni fusil, ni canon, quand il a fallu
„ courir aux coups. J'ai suivi un fatal in-
„ stinct, sans qu'on m'ait jamais vu ni pol-
„ tron, ni fanfaron: l'on m'intitulait un
„ bon luron, un franc faraud. Un pur ha-
„ sard m'a fait surgir au port, mais sans
„ biscuit. Par fois on vit plus tard qu'on
„ n'avoit cru: voilà mon cas positif. Ja-
„ mais craintif, jamais soumis au joug, j'ai
„ voulu courir par-tout, pour n'offrir plus
„ à la fin qu'un vagabon plaintif, qui n'a
„ ici-bas ni maison, ni ami, ni patron. Nos
„ bons compagnons sont tous disparus.
„ Bacchus a fait tout mon savoir, l'Amour
„ a fait mon plaisir, Mars m'a instruit pour

„ un combat oublions qu'ils m'ont connu.
„ Hardi champion, battant ou battu, j'ai
„ toujours dit ma chanson; j'aimais à dor-
„ mir au bruit d'un tambour. Au camp,
„ nous chassions aux housards; à la garni-
„ son, l'on buvait, on dansait, on jouait
„ du violon; nous lisions, dans nos loisirs,
„ l'Almanach Royal, ou Nostradamus: voi-
„ là nos occupations, voilà tout mon sa-
„ voir. J'ai combattu vingt ans pour un
„ bon, pour un grand Roi, qui m'a nourri
„ quasi *gratis*. Vingt-cinq ducats par mois,
„ mon butin, mon droit aux contributions,
„ ont fait ma part. Ils m'ont suffi; je n'ai
„ jamais fait voir mon dos. Mais un mau-
„ dit combat à Rosbacq m'a mis sur cul,
„ sans un sou. Il faut languir, sans pouvoir
„ garnir mon pourpoint. Mais allons tou-
„ jours, bravons un sort dont tout animal
„ doit garantir son invidu. Chassons un
„ pronostic fatal aux bons vivans; vivons,
„ si nous pouvons, gais jusqu'au bout,
„ sans mourir par la faim, la soif, ni un
„ noir chagrin. Vivons pour jouir du don
„ qu'on nous a fait d'un bon Roi: *vivat*
„ *Ludovicus!*

„ J'aspirais à vous voir; mais j'ignorais
„ où nous pourrions discourir. Il fait
„ grand froid. Quand on pourra sortir
„ sans manchon, nous choisirons un jour
„ pour nous unir aux Capucins, au Cours

„ ou au Waux-hall à Paſſi. Bon ſoir, mon
„ voiſin.

FRANÇOIS-MARTIN FRAPPART.

Je vais maintenant rapporter l'épître ſans I. — „ Comment vous portez-vous, „ ma belle Flore? mon humeur veut vous „ gronder un peu, & tout en douceur: „ c'eſt le rôle d'un amant déſœuvré, auquel „ on pardonne de murmurer par un excès „ d'amour. Vous me mandez des nouvel- „ les étrangères à mon cœur, & vous gar- „ dez le *tacet* ſur les événemens que vous „ ſavez m'être les plus chers. Vos enfans, „ votre groſſeſſe, vos nerfs, vos langueurs, „ votre chûte & le rhûme n'ont pas trouvé „ place dans le compte que vous me ren- „ dez de votre état & de vos paſſetems. „ Vous me ſuppoſez, ſans doute, un pro- „ phête, dont les vues s'étendent à tout, „ même à la ſanté d'une malade abſente. „ Pour vous donner une leçon, apprenez „ que mon état fâcheux eſt débarraſſé des „ entraves de l'art d'Eſculape & de ſes ſup- „ pôts. L'école de Salerne a perdu ſon „ procès contre ma frêle ſubſtance. Un „ repos favorable, ſans le ſecours de la „ manne & du ſéné, m'a rendu mes forces, „ mon courage & mon goût pour toutes „ les choſes bonnes & agréables.

„ La table, les cartes & les promenades „ font l'amuſement de ce beau canton, où „ la Nature s'eſt plu, par préférence, à or- „ ner la terre de ſes dons. Nous ſommes „ ſept hommes avec quatre dames; c'eſt „ aſſez pour s'amuſer. Nous nous cou- „ chons de bonne heure, & nous nous le- „ vons de même, pour devancer l'aurore. „ Nous chaſſons peu, & le gouvernement „ ne nous occupe pas plus que l'algèbre. „ Nous avons un Paſteur reçu Docteur, & „ peu docte; ſes prônes, ſouvent longs & „ monotones, nous endorment; malhonnê- „ tement nous ronflons tout haut: eſt-ce „ notre faute, ou celle du Prôneur?

„ Le tems eſt beau & doux, cependant „ plus chaud que de coutume en Septem- „ bre. Convenez que la campagne dans „ l'automne, outre l'abondance, offre un „ charmant ſpectacle. La Nature, regardée „ de près, préſente à chaque moment des „ tableaux propres à étonner, & à pénétrer „ l'ame de reſpect envers l'Auteur de tous „ les chef-d'œuvres offerts à notre vue. „ Les montagnes, les vallons couronnés de „ verdure, ſont un ornement qu'on ne ſe „ laſſe pas de regarder; & les tréſors dont „ nous ſommes comblés annuellement pour „ notre bonheur, nous prouvent que le ha- „ ſard n'a pas enfanté l'aſſemblage ſuperbe „ & pompeux dont notre vue eſt frappée.

„ Heureux les campagnards! Horace l'a
„ pensé, un bon laboureur peut-être un
„ homme heureux. On dort plus douce-
„ ment sur l'herbe des champs que sur le
„ duvet de la Cour; sans reproche, sans re-
„ mords, on rêve agréablement.

„ Rendons sans cesse hommage aux beau-
„ tés dont nous sommes entourés: que
„ n'êtes-vous du nombre! Mon ame avoue,
„ en pensant à vous, que de tous les ta-
„ bleaux répandus sur la terre, la femme est
„ le plus tentant, le plus séducteur, sur-
„ tout, quand elle a, comme vous, les gra-
„ ces naturelles & les charmes d'un carac-
„ tère heureux. Vous formez le rondeau
„ de mes études. Après un quart-d'heure
„ de lecture, après quelques propros d'usa-
„ ge ou de morale, ma tête retourne sans
„ cesse à vous avec empressement pour s'ar-
„ rêter; elle se sent désolée de ce que mon
„ corps n'est pas à vos genoux; votre san-
„ té, votre tendresse & votre présence sont
„ les termes où tendent mes vœux perpé-
„ tuels. Mandez souvent comment vous
„ passez le tems. Les nouvelles du monde
„ & de la Cour m'affectent peu. Mon at-
„ tachement sans mesure demande du per-
„ sonnel. Mon zèle & mon amour ne sont
„ affamés que d'apprendre l'état au naturel
„ de votre santé & de votre cœur..... c'en

„ eſt aſſez ..... On vous embraſſe avec „ tranſport, charmante Flore.

„ Ma lettre renferme un ſecret, tâchez „ de le pénétrer „.

Lettre ſans O.

„ Dès demain, cher ami, je vais cher- „ cher une retraite chez les Capucins. J'ai „ malheureuſement perdu au jeu l'argent „ que ma mère m'a remis, afin d'acquitter „ des dettes criardes. Elle en eſt furieuſe, „ & je m'en déſeſpère juſqu'à m'arracher „ les cheveux. J'ai déjà parlé au Père „ Gardien du Marais, qui m'a dit de re- „ venir à la huitaine. Tu riras, quand tu „ me verras une belle barbe & les épaules „ chargées d'une beſace. Je ſais que je „ figurerai mal avec un habit de bure, des „ ſandales, & les jambes nues, à l'exemple „ des animaux; mais je ſuis dans la néceſ- „ ſité malheureuſe d'expier mes fredaines. „ Il faudra vivre ſans argent, ſans chemiſe, „ jeûner, prier, ſe diſcipliner. Cette vie „ eſt dure. Je ſens que l'état auquel je me „ livre a ſes déſagrémens; mais je ne ſuis „ pas maître d'agir d'une autre manière. „ Ma pénitence ne ſera que la ſuite néceſ- „ ſaire de l'état fâcheux qui m'accable. J'ai „ été dupé, ainſi qu'un blanc-bec, ſans ex-

„ périence, par des femmes intrigantes.
„ Cette ânerie m'affublera d'une livrée gri-
„ se. Ne crains pas que j'aille humblement
„ faire la quête; c'est un métier auquel je
„ n'entends rien, & qui est humiliant; j'as-
„ pirerai à devenir Père, & je parviendrai
„ aux dignités supérieures. Un Gardien a
„ des privilèges. J'irai dans les campa-
„ gnes prêcher, dire la messe, éteindre le
„ feu, & aider les Curés dans leur desserte:
„ celà vaut quelque petite aubaine. Ma
„ vie sera plus utile à la Patrie que celle
„ d'un Bernardin & d'un Célestin, qui,
„ richement rentés, passent le tems à table,
„ & vuident plus de pintes de vin qu ils ne
„ lisent de livres. Je sens, à la vérité, une
„ peine extrême à quitter la jeune Babet.
„ Elle est gentille, fraîche, entendue; elle
„ aura du bien, & j'ai desiré m'unir à elle
„ par le mariage; sa tante m'en a flatté;
„ mais il n'y faut plus penser. Cependant,
„ le sacrifice est rude. Une charmante
„ maitresse & une femme estimable valent
„ mieux qu'un capuce de laine & un cilice
„ de laine. Ces idées me tuent, quand je
„ pense qu'une cellule est le seul asyle qui
„ me reste, & qu'il faut dire un éternel
„ adieu aux plaisirs du siècle. Ma mère
„ irritée me prépare une chambre chez les
„ Lazaristes; mais je préfère à ce supplice,
„ celui de me précipiter dans la rivière.

„ J'ai été tenté de m'arranger avec un ca-
„ pitaine; mais ma taille est petite, & je
„ suis timide à l'excès. D'ailleurs, j'aime
„ ma liberté. Je suis cependant menacé de
„ la perdre. Tâche de me remettre en grace
„ auprès de ma mère. Elle chérit l'ar-
„ gent; mais elle est assez pieuse, & elle a
„ un Prêtre de Saint-Sulpice qui la dirige.
„ Qu'il lui parle de Dieu, qu'il lui fasse
„ peur du diable; peut-être la ramènera-t-il
„ à des sentimens plus humains. Elle n'est
„ pas curieuse de faire un Capucin dans sa
„ famille. Elle n'a qu'à s'imaginer qu'elle
„ m'a avancé mille écus, sur l'héritage qui
„ me reviendra quand elle quittera la terre.
„ Il sera difficile de la déterminer; mais el-
„ le a de la vanité, & elle est capable de se
„ laisser prendre par la patience, la fa-
„ deur & les caresses. Si elle résiste, je
„ m'enterre définitivement. Je ne me fais
„ déjà plus raser; & n'aïant pas de gîte ni
„ d'espèces, je me prépare d'avance la face
„ pâle d'un pénitent. Au reste, le métier
„ que j'embrasse est assez avantageux dans
„ la vie présente & la vie future. Un Frère
„ Quêteur, de la rue Saint-Jacques, m'a
„ assuré qu'il n'y a jamais eu de Capucins
„ dans l'Enfer: c'est apparemment qu'à leur
„ arrivée au Ténare, le feu leur brûle la
„ barbe, & qu'ils deviennent Picpus „.

Lettre sans U.

“ J'ALLAI hier, mon cher confrère, dans
» le Marais, chez le moins gras des Finan-
» ciers de Paris. Le repas était excellent.
» Cinq personnes le partageaient; mon ami,
» sa femme, sa nièce, son Abbé & moi.
» La table était proprement garnie; & dès
» les entrées, le maître de la maison songea
» à satisfaire le besoin de l'appétit; il en-
» treprit de manger des petits-pâtés, des
» cardons, & de tâter à différens mets: sa
» femme s'y opposa fortement, prétextant
» des craintes fondées; comme le mal d'e-
» stomac, la migraine, &c. Le mari desi-
» rant n'être point en reste, prit les mêmes
» attentions à l'égard de sa femme; & par
» cette complaisance recherchée & tendre,
» s'ils se garantirent d'accidens, ils s'abstin-
» rent de l'innocent plaisir d'essayer des
» mets délicats permis même à des mala-
» des. Le rôti, les salades, l'entre-mets,
» le dessert enfin, ont été les objets de
» semblables soins. Moi, je mangeai en
» affamé; l'Abbé m'imita; & la nièce, en
» grignotant, s'attacha à empifrer son chat
» Angola. Mais le maître & la maitresse
» sortirent de table, légers & dispos, mal-
» gré la faim, & malgré l'excellence de la
» chère, destinée charitablement à des
» étrangers & à des parasites. Je repré-

„ sentai en riant à mes hôtes, combien mal-
„ à propos ils se martyrisaient en se retran-
„ chant des choses agréables, & fesant sans
„ relâche le rôle imposant de Médecin. La
„ faiblesse de tempérament, les attentions,
„ les craintes & la tendresse maritale, ont
„ été les réponses à mes syllogismes ten-
„ dans à obliger des gens honnêtes, esti-
„ mables, mais s'aimant par excès & mal-
„ adresse.

„ Ce procédé extraordinaire m'a fait faire
„ des réflexiones. Les hommes profitent
„ rarement des biens dont ils sont en pos-
„ session libre & entière. Tel néglige sa
„ femme charmante; & s'abandonne à sa
„ maitresse méchante & laide. Le Robin
„ n'aime point son métier honorable, & il
„ s'en distrait par des niaiseries. Le Mili-
„ taire riche & en grade, achète de bril-
„ lans carrosses, & se promène à pied.
„ Telles sont en partie les disparates de la
„ société. Il paraît des règlemens rélatifs
„ à l'Opéra: nombre de partisans zélés en
„ seront mécontens & crieront. J'entends
„ sans cesse dans ce pays-ci parler de liber-
„ té, & jamais on en profita moins en Li-
„ brairie & en Spectacles. L'esprit badin
„ rencontre des obstacles; & malgré sa cir-
„ conspection, il est exposé à des recher-
„ ches incommodes. Il est bon de prendre
„ son parti, & de se consoler en atten-

„ dant le tems desiré par le Sage. Bon
„ soir, mon royal ami „.

Je pense que le lecteur verra ici avec plaisir une lettre toute en monosyllabes: une femme est supposée l'écrire à son amant.

“ Non, je n'ai point dit de mal de vous,
„ ni ne vous ai fait de tort. Ce sont des
„ sots & des gens peu vrais qui vous font
„ tant de peur. Je suis sans fiel. Ne vous
„ fiez pas à de vains bruits. Le grand
„ P*** est faux & fou; vingt fois par jour
„ on lui dit tout net, qu'il est plat; mais il
„ n'en croit rien; il ne voit, ni ne sent.
„ La B*** a le ton vain, & ne craint pas
„ les coups de dents. Je lui fais peu ma
„ cour. Elle m'en veut & me hait; mais
„ je le lui rends bien. Ils sont, tous les
„ deux, trop sots pour vous & pour moi;
„ ils vont à leur but; mais je ne crains rien
„ de leurs vues & de leurs traits. Mon
„ cœur est franc, sans art; & quand il est
„ pris, je m'y tiens. Je vous dois tout;
„ mais l'or seul n'a pas fait le nœud qui
„ nous a joints. Je vous vis, je vous crus
„ bon, doux & sûr; je vous plus; & dès-
„ lors tout fut dit, tout fut fait, je n'eus
„ plus rien à moi, tout fut à vous. Mon
„ sort est beau quand je vis près de vous en

„ paix. Mes fers n'ont rien de dur ; & cent „ fois je vous ai vu ſous mes loix plus fier „ qu'un coq, & plus gai qu'un roi. Si ce „ tems n'eſt plus, la mort eſt mon lot, & „ j'y cours. . . . . Mais le trait eſt fou : „ non, je ſens qu'il vaut mieux & pour „ vous & pour moi nous être chers de „ plus-en-plus. Oui, je vis pour vous ; la „ clef de mon cœur eſt dans vos mains. Je „ vis pour vous voir, je m'en fais une loi, „ & je ſuis à vous pour la vie „.

Un jeune homme feſait ſa cour à une jolie femme, & s'efforçait vainement de la rendre ſenſible. Un jour qu'il lui exprimait combien il y avait de tems qu'il éprouvait ſes cruautés, & combien il était rigoureux de ne point lui tenir compte de ſa perſévérance, la dame ſe mit à rire, & le défia de lui faire des vers dans chacun deſquels entreraient les mots *compte* & *tems*, qu'il venait de répéter avec tant d'exagération. Le jeune homme entreprit de ſatisfaire ce caprice ; voici les vers qu'il compoſa ſur le champ :

Je ne *compte* pour rien le retour du prin*tems*,
Ce *tems* où les Amans trouvent ſi bien leur *compte* ;
Si la Beauté ſur qui depuis long-*tems* je *compte*

Ne veut venir à *compte* & me payer mon *tems*.
Comtes, cruelle Hébé, depuis combien de *tems*
Je perds un *tems* pour toi dont tu ne tiens nul
compte.
Mais de ce *tems*, un jour l'Amour me tiendra
compte :
Un bon *compte* avec lui peut payer bien du *tems*.

La femme d'un Artiste adoptait toutes les modes ; les bonnets les plus hauts, les panaches les plus élevés n'étaient jamais trop chers pour elle ; on la vit souvent promener ses graces en robe à la Polonaise, à la Lévite. Comme la fortune se trouve rarement avec les talens, le faste peu réfléchi de cette bourgeoise petite-maitresse, eut bientôt mis le désordre dans les affaires de l'Artiste qui l'avait pris pour compagne. La Dame ne voulant rien diminuer de son luxe, ni de la dépense de sa maison, imagina de conseiller à son mari de s'empoisonner avec elle. Sa proposition fut refusée ; mais elle n'en persista pas moins, dans le dessein de quitter un monde où elle aurait eu le désagrément de n'être pas mise à sa fantaisie. Elle s'enferma dans sa chambre ; & se dévouant à la mort, en victime de la mode & du luxe, elle avala coura-

geusement une dose très-forte d'arsenic, qui la fit expirer dans des supplices horribles.

Le Sieur Larive, Acteur de la Comédie Françaife, est rempli de talens, dont je donnerai une idée, en disant qu'il adoucit le regret qu'on aura toujours que la perte du célèbre le Kain. Mais un jour de cet Acteur estimable avait rendu avec beaucoup de vérité le rôle de Gengiskan, dans l'*Orphelin de la Chine*, on eut une nouvelle preuve que le mérite aura sans cesse des ennemis & des envieux: au moment que le Sieur Larive annonça *Zaïre* pour le Samedi suivant, une voix seule s'éleva du milieu du parterre, & lui cria: *N'y jouez pas*. Ce cri de l'envie ou de l'ignorance, excita, la plus vive indignation; les loges se réunirent au parterre, pour combler le Sieur Larive de nouveaux applaudissemens, & contraignirent l'injuste frondeur à prendre la fuite, afin de se dérober aux huées de tous les spectateurs.

Un des rusés trompeurs, dont Paris fourmille, voyant passer dans la rue une cuisinière qui lui parut d'humeur crédule, feignit de ramasser un paquet qui conte-

nait une coeffure. — „C'eſt une Valen„cienne que vous venez de trouver là,
„s'écria auſſi-tôt un homme apoſté: —
„J'en donne dix-huit francs„, ajouta un ſecond, qui était auſſi du complot. La cuiſinière crut faire un bon marché en achetant cette coeffure; mais lorſqu'elle la fit examiner dans la maiſon où elle ſervait, on s'apperçut que la prétendue Valencienne n'était que de la batiſte gauffrée.

Un jeune homme, en robe-de-chambre & en pantoufles, les cheveux retrouſſés par un peigne, entra dans la boutique d'un Horloger, qui avait un Notaire pour voiſin, & lui demanda une montre pour le Notaire. Après en avoir examiné pluſieurs, le jeune homme en choiſit une, en demanda le prix, & dit qu'il allait la faire voir au Notaire, & qu'il la rapporterait ſur le champ, ſi elle ne convenait point. L'Horloger trompé par l'habillement négligé du jeune homme, le prit pour un des clercs du Notaire, & n'eut pas de peine à lui confier la montre. Mais ne le voyant pas revenir, il alla chez ſon voiſin le Notaire, & fut confondu, quand il lui entendit dire qu'il n'avait chargé perſonne d'une pareille commiſſion.

Pendant plusieurs jours, un enfant de huit à neuf ans, assez proprement vêtu, & d'une figure fort agréable, se tint accolé contre un mur, tantôt dans un endroit, tantôt dans l'autre, en fondant en larmes, & en paraissant au désespoir. Les passans ne manquaient pas de l'interroger sur la cause de son chagrin: — „J'ai „perdu, disait-il, une pièce de deux sols, „& ma mère va me battre.„ — On s'empressait de sécher ses larmes; alors il changeait de place, & allait recommencer son rôle. Quand il appercevait des gens richement mis, il redoublait ses sanglots, & c'était de douze sols dont il déplorait la perte: il ne s'agissait que de la moitié, lorsqu'il était plaint par des personnes qui lui paraissaient moins opulentes. Un particulier, aussi riche que bienfaisant, sa bru & son gendre, qui se rendirent séparément dans la même maison pour y dîner, se trouvèrent avoir chacun contribué d'une pièce de douze sols à ce petit manége.

Deux soldats, après s'être grisés au cabaret, se querellèrent pour un sujet assez léger, & l'un d'eux voulut absolument mettre l'épée à la main. Le plus raisonnable prit le parti de tâcher de s'esquiver;

mais ſon camarade le ſuivant de fort-près, il ſe jeta dans une maiſon, monta rapidement l'eſcalier juſqu'au dernier étage; parvenu tout en haut, il trouva une échelle qui conduiſait à l'échafaud d'un maçon; toujours pourſuivi, il monta cette échelle, & le ſoldat furieux en fit de même. Alors, les repréſentations étant inutiles, le militaire raiſonnable tira l'épée, & pouſſa de terribles bottes à ſon adverſaire. Le manœuvre auſſi ſurpris qu'on peut ſe l'imaginer, abandonna le plus étrange champ de bataille qui ait jamais été choiſi, & tirant l'échelle, menaça les ſoldats d'aller chercher la garde. La crainte d'être pris comme au trébuchet, adoucit tout-à-coup celui qui n'avait voulu rien entendre, & il pria ſon camarade de lui pardonner; l'échelle fut remiſe en place, & les deux champions deſcendirent les meilleurs amis du monde.

Le domeſtique d'une maiſon où va quelquefois le fameux Préville, le priait depuis long-tems de lui procurer un billet de Comédie. Préville enfin lui en donna un. Quelques jours après, cet Acteur revint dans la même maiſon, & demanda au domeſtique s'il avait été content. Celui-ci répondit qu'il avait trouvé la ſalle & les décorations fort belles. — „Mais, ajouta

„ Préville, n'avez-vous pas entendu ce que „ disaient les Acteurs? — Ma foi, non; „ ils parlaient de leurs affaires, & celà ne „ me regardait point „.

Un autre laquais aussi peu spirituel, étant à la campagne, reçut ordre de son maître d'aller voir l'heure à un cadran solaire, posé sur une pierre dans le jardin. Après avoir tourné vingt fois autour, le domestique fort embarrassé, apporta officieusement le cadran solaire à son maître, en lui disant: — „ Tenez, Monsieur, cherchez „ l'heure vous-même, car je ne m'y con„ nais pas „.

Voici encore un trait de naïveté aussi plaisant que ceux qu'on vient de lire; il est d'un Provincial pendant son séjour à Paris. On lui avait dit que l'Ambassadeur de Venise devait faire son entrée à la Cour, & que c'était un spectacle magnifique. Aussitôt il vole à Versailles, il arrive à la porte de la Chapelle, d'où il voit sortir le Chancelier en long manteau bleu (1): il demande à son voisin: — „ Monsieur, ce Cardinal

(1) C'était alors M. de Maupeou, Officier-Commandeur de l'Ordre du Saint-Esprit.

„ en bleu, eſt-ce l'Ambaſſadeur de Veniſe
„ qui fait ſon entrée „ ?

Une Demoiſelle vivait avec une tante, dont elle attendait toute ſa fortune, & de laquelle elle ne pouvait obtenir le conſentement pour ſon mariage avec un jeune homme d'une très-bonne famille. Réduite à ne voir ſon amant qu'à la dérobée, elle profitait du moment où ſa tante était retirée, pour l'introduire dans la maiſon, & paſſer la ſoirée avec lui & un de ſes couſins, ſans lequel il n'aurait pas été reçu chez ſa maitreſſe. Quatre voleurs, dans la perſuaſion de ne trouver que des femmes dans cette maiſon, qui eſt ſituée à l'extrémité d'un des fauxbourgs, s'y introduiſirent vers les onze heures du ſoir. Deux de ces ſcélérats entrèrent dans la chambre de la vieille tante, qui ne dormant point encore, jeta un cri perçant. Le jeune homme, qui était avec ſon couſin dans la chambre de la nièce, accourut à ce cri; ils trouvèrent deux hommes armés qui voulurent s'oppoſer à leur paſſage, mais qu'ils eurent bientôt mis hors de combat; ils volèrent enſuite dans la chambre de la tante, & y arrivèrent au moment qu'un poignard était levé ſur elle, & qu'un oreiller étouffait ſes cris. Le jeune homme

s'élança fur les affaffins, & s'en faifit, fecondé par fon parent. La tante, frappée du danger qu'elle venait de courir, ne put fe réfoudre à refufer davantage pour fon neveu, celui qui était fon libérateur.

Un homme vêtu d'un uniforme bleu, galonné en argent, fe préfenta vers les huit heures du foir à un hôtel garni, & fe fit donner une chambre; il demanda enfuite un homme de confiance pour aller chercher fes malles au Bureau de la Diligence; on lui repréfenta qu'il était trop tard, que le Bureau ferait fermé, & il remit la commiffion au lendemain. Mais comme il trouva qu'il aurait le tems, avant fouper, d'aller faire un tour dans Paris, il voulut avoir un carroffe de remife, & fe fit conduire dans une de ces maifons confacrées aux plaifirs des libertins. Il en fortit peu après avec une femme élégamment mife, qu'il mena chez un horloger, fous le prétexte de lui faire préfent d'une double boîte pour fa montre. La jolie nymphe, accoutumée à être complaifante, laiffa fa montre pour qu'on y ajuftât cette double boîte, & fe rendit avec l'inconnu à l'hôtel où il devait loger. Il commande un fouper délicat; & tandis qu'on l'apprête, il veut donner à fa facile compagne de nouvelles preuves

de sa générosité; il fait venir un bijoutier du voisinage, afin de changer les bracelets & les boucles de la Dame, pour des bijoux plus précieux, & il ôte lui-même les ornemens qu'il va remplacer. Le choix étant décidé, il ouvre la fenêtre, & crie qu'on lui apporte de l'argent blanc pour deux doubles louis; on tarde à venir; il a l'air de s'impatienter, il descend en paraissant de mauvaise humeur, & quoique le bijoutier veuille lui épargner cette peine. Le Marchand & la Beauté peu cruelle, attendirent son retour pendant une demi-heure; commençant à s'impatienter, ils descendirent eux-mêmes: l'homme à l'uniforme bleu n'était qu'un effronté filou, qui avait pris la fuite, après avoir enlevé adroitement l'argenterie qui était sur la table où l'on devait lui servir le souper; en chemin faisant, il passa chez l'horloger pour reprendre la montre qu'il y avait fait laisser. Ainsi, la courtisanne en fut pour sa montre, ses boucles & ses bracelets d'or; le Bijoutier, pour plusieurs paires de boucles; le Traiteur, pour son souper & son argenterie, & le propriétaire du carrosse de remise, pour le loyer de sa voiture.

Un homme qui tient le prémier rang dans sa province, se rendit à Paris où ses

affaires devaient le retenir une partie de l'hiver. Le lendemain de son arrivée, un inconnu s'étant fait introduire dans son appartement: — „J'ai appris, lui dit-il, „ que Monseigneur doit rester quelque tems „ dans cette ville, & je viens lui demander „ der la préférence pour la fourniture de „ son bois. J'en ai d'excellent dans mon „ chantier, & tous les jours on m'en fait „ compliment: c'est moi qui fournis Mon- „ sieur le Duc de ***, le Palais de ***. „ — Eh bien! faites-m'en amener vingt- „ cinq voies. „ — Le Marchand tire sa révérence, & dès le lendemain les vingt-cinq voies furent arrangées dans sa cave. Jamais on n'a brûlé de meilleur bois; le maître, ses gens, tout le monde en fesait l'éloge. Le Marchand reparut au bout de trois ou quatre jours. — „ Eh bien! Mon- „ seigneur est-il content de son bois? — „ Parfait! excellent!.... En avez-vous le „ mémoire? — Monseigneur... je ne viens „ pas... pour cela. — N'importe, donnez; „ je paie mes fournisseurs comptant... — „ Le Marchand toucha le prix de son bois. „ Un mois après parut un autre homme. — Je viens, dit-il, „ m'informer si Monsei- „ gneur est content des vingt-cinq voies „ de bois que je lui ai fournies? — Je l'ai „ déjà dit, le bois est très-bon. — C'est „ que je suis à la veille de faire un gros

„ paîment, & si Monseigneur voulait, je „ lui remettrais son mémoire quittancé. — „ Comment? mon mémoire! je ne le paî- „ rai sûrement pas deux fois „: — & tout en parlant, il montra le premier mémoire qu'il avait acquitté; & le véritable Marchand s'en retourna dupe du tour que lui avait joué un filou, qui s'était présenté à son chantier, comme un valet-de-chambre de la nouvelle pratique.

Molière, en voyant un mendiant honnête-homme, s'écria: *où la vertu va-t-elle se nicher?* le trait qu'on va lire fera sûrement faire la même exclamation. Un particulier, en sortant du bal de l'Opéra, envoya chercher un carrosse par un porte-fallot, auquel il donna un double louis, croyant ne lui remettre qu'une pièce de de vingt-quatre sous. Le porte-fallot ne s'apperçut pas plutôt de l'erreur, qu'il déposa le double louis entre les mains d'un Inspecteur de Police, afin qu'il le rendît à la personne qui le réclamerait.

Voici un exemple fort-extraordinaire de l'attachement d'un chien. Un enfant d'environ treize ans, était à se baigner dans la rivière, lorsqu'il fut entraîné par le cou-

rant de l'eau dans un trou extrêmement profond, où il ne pouvait manquer de périr, si un chien qu'il avait ne fût venu à son secours. Cet animal plongea après lui quatorze ou quinze fois de suite, & le ramena autant de fois à la surface, en le prenant, tantôt par les cheveux, & tantôt par les bras. Enfin, par son manège on eut le tems d'accourir sauver cet enfant; mais le malheureux animal, exténué de fatigue & ne pouvant être assez tôt sécouru, périt en conservant la vie à son jeune maître.

Une Dame de qualité aïant à parler à un Financier, chez qui elle n'avait jamais été, on la fit attendre dans une antichambre remplie de laquais. Il vint quelqu'un qui la reconnut, & qui s'étonna de la voir dans une telle compagnie: — „Eh! dit-„ elle, j'y suis fort-bien; je ne les crains „ point tant qu'ils sont laquais „.

La fidélité conjugale est si rare de nos jours, qu'on ne croirait point qu'il y ait des artémises modernes, si un petit nombre d'exemples ne prouvait leur existence extraordinaire. On a vu dans la Capitale de la France, une Dame qui aimait tellement son mari, que cet homme étant mort,

elle mit ſon cœur dans une urne de vermeil, qu'elle tint pendant pluſieurs années, ſur une table, entre deux bougies allumées, nuit & jour; elle venait régulièrement pleurer & gémir auprès de ces triſtes reſtes; elle contemplait, elle touchait ce cœur; & quand on venait lui dire qu'il y avait ſept heures conſécutives qu'elle était ainſi en proie à ſa douleur, elle ne croyait pas qu'il y eût ſeulement une demi-heure.

Madame la Comteſſe d'Harcourt a donné dans Paris un pareil exemple d'amour conjugal. La mort lui enleva ſon mari en 1769. Depuis ce tems-là juſqu'en 1780, où elle mourut, cette tendre épouſe conſerva toute la vivacité de ſa douleur. Elle fit élever dans l'égliſe de Notre-Dame, à la mémoire de ſon époux, un riche mauſolée, de la compoſition du célèbre le Moyne, s'y fit repréſenter elle-même plongée dans l'affliction. Non-contente de ce témoignage éclatant d'un amour qui ſurvit à la mort, elle fit jeter en cire la figure en grand du Comte; elle la fit revêtir de la robe-de-chambre dont il ſe ſervait, & la plaça dans un fauteuil à côté du lit où il avait coutume de coucher. Pluſieurs fois, chaque jour, elle allait s'enfermer dans ce triſte lieu.

Une jeune Dame fort aimable, attaquée de vapeurs, maladie très à la mode, prenait depuis six semaines, par ordre d'un habile Médecin, les eaux de Passi, sans en ressentir le moindre soulagement. Un Officier, chargé de lui en envoyer quelques bouteilles, passa chez un Financier, son ami & celui de la Dame, lequel, suivant son goût dominant, persuada à l'Officier que la malade ferait mieux, au-lieu d'eau ferrugineuse, de prendre de l'eau-de-vie d'Andaye; il pérora si bien pour prouver son systême, que l'Officier consentit à recevoir trois bouteilles de cette eau-de-vie, qu'il fit porter chez la Dame, comme si c'eût été mise au bain-marie, lui fut apportée au lit par sa femme-de-chambre, instruite du secret; on lui en donna environ un demi-setier, dans un grand gobelet de cristal: au moyen de la précaution que prenait la Dame, pour éviter l'odeur des eaux, de se pincer le nez, la liqueur passa rapidement dans le gosier; mais à peine fut-elle introduite dans l'estomac, qu'elle se fit vivement sentir. La malade se trouva bientôt attaquée de tous les symptômes de l'ivresse; elle vomit beaucoup, & crut qu'elle allait mourir; mais cette crise finie, elle se trouva parfaitement guérie de tous ses maux, & redevint plus belle que jamais.

Un jeune homme de Paris qui, avec une compagnie nombreuſe, alla à Lyon, pour jouir de la ſatisfaction de voir cette ſeconde ville du Royaume, raconte de la manière l'aventure qu'il y eut: „ Nous étions logés „ à la Petite-Notre-Dame, & nous étions „ liés avec une fort-bonne compagnie qui „ était dans l'auberge, enſorte que nous „ mangions enſemble. La veille de notre „ départ, j'étais dans la cour ſur les cinq „ heures du ſoir, lorſqu'un homme y en- „ tra, menant ſon cheval par la bride. — „ Prends ſoin de mon cheval, dit-il au valet „ d'écurie. — Nous n'avons pas de lit, lui „ répondit ce valet; ainſi, Monſieur, cher- „ chez une autre auberge. —— Celà eſt „ juſte, reprit cet homme, il faut donner „ quelque choſe au valet, & j'aurai ſoin de „ toi demain matin. — Je ne vous dis pas „ celà, reprit ce garçon; je vous avertis „ que nous n'avons point de place, & que „ je ne puis mettre votre cheval à l'écurie, „ qui eſt pleine. — Celà ſuffit, reprit cet „ homme; tu as l'air d'un brave garçon; „ aïe bien ſoin de ma bête. — Je crois „ que ce diable d'homme-là eſt fou, s'écria „ le valet, en voyant l'étranger prendre le „ chemin de la cuiſine: que veut-il que je „ faſſe de ſon cheval? — Je penſe qu'il eſt „ ſourd, dis-je alors au valet: prenez garde „ que ſon cheval ne ſorte, vous en ſeriez

„responsable. — Je suivis cet homme à la
„ cuisine. L'hôtesse lui fit le même com-
„ pliment que son valet; il lui répondit
„ qu'il lui était bien obligé; mais qu'il la
„ priait de ne point le fatiguer à lui faire
„ des complimens, parce qu'il était si sourd,
„ qu'il n'entendait pas tirer le canon: &
„ tout de suite il prit une chaise, & s'éta-
„ blit auprès du feu, comme s'il eût été
„ chez lui. L'hôtesse tint conseil avec son
„ mari & le cuisinier; & vu qu'il n'y avait
„ pas moyen de faire sortir cet homme de
„ force, il fut décidé qu'il coucherait sur
„ sa chaise. J'entrai dans la salle, où je
„ racontai à la compagnie l'embarras de
„ l'hôtesse: on en rit, & moi tout le pre-
„ mier, qui ne croyais pas que je serais la
„ dupe de l'aventure. On servit; & notre
„ homme entra à la suite des plats, & s'assit
„ auprès de la table, vis-à-vis de la porte.
„ Comme nous étions en société, on lui dit
„ qu'il pouvait se mettre à la table d'hôte,
„ & que nous ne voulions pas d'étranger.
„ On lui avait fait ce compliment à tue-
„ tête: il crut apparemment qu'on voulait
„ le faire mettre à la place distinguée; car
„ il répondit qu'il était fort-bien, & qu'il
„ savait trop bien vivre, pour se mettre au
„ haut bout de la table. Voyant qu'il
„ n'était pas possible de nous faire enten-
„ dre, il fallut prendre patience; il man-

„ gea comme quatre; & lorſqu'on apporta
„ la carte de la dépenſe, il tira trente ſous
„ de ſa poche, & les mit ſur la table. La
„ dépenſe de chacun de nous était bien
„ plus forte; on tâcha de le lui faire com-
„ prendre; mais il répondit toujours qu'il
„ n'était pas homme à ſouffrir qu'on payât
„ ſon écot, & qu'il nous était trop obligé
„ de vouloir le défrayer; que, quoiqu'il
„ fût mal mis, il avait le gouſſet garni:
„ ce qu'il diſait, ſans doute, parce qu'on
„ lui rendait ſa monnoie pour qu'il donnât
„ davantage. Sur ces entre-faites, aïant
„ vu monter une baſſinoire, il fit une ré-
„ vérence & ſortit, en nous laiſſant tous
„ éclater de rire. Une minute après, la
„ ſervante deſcendit & me dit d'aller de-
„ fendre mon lit, dont cet homme s'était
„ ſaiſi ſans vouloir entendre ſes raiſons.
„ Nous y montâmes tous; mais il avait
„ barricadé la porte, & nous ſentîmes qu'il
„ était inutile d'y frapper. Comme il par-
„ lait ſeul, nous prétâmes l'oreille. — —
„ Que ma condition eſt miſérable, diſait-il!
„ on pourrait enfoncer ma porte ſans que
„ je l'entendiſſe: je n'ai d'autre reſſource
„ que de veiller toute la nuit avec ma chan-
„ delle allumée, pour faire uſage de mes
„ piſtolets ſi on entreprenait de me voler.
„ Il n'en eut pas la peine, je paſſai la nuit
„ auprès du feu, & je pardonnai de bon

„ cœur à cet homme, qui me paraiſſait fort
„ à plaindre. Il ſe leva le lendemain de
„ bonne-heure, donna trente ſous pour la
„ dépenſe de ſon cheval, & étant monté
„ deſſus, il m'adreſſa la parole: — Je
„ vous demande pardon, me dit-il, d'avoir
„ pris votre lit. Un de mes amis, à qui
„ on avait refuſé un logement ici, a gagé
„ vingt louis que je n'y coucherais pas:
„ cette ſomme valait bien la peine d'être
„ ſourd. Au reſte, Monſieur, j'ai compris,
„ par votre diſcours, que vous allez pren-
„ dre la diligence d'eau; je vous y trou-
„ verai, & vous prîrai d'accepter un bon
„ déjeûné, pour réparer la mauvaiſe nuit
„ que vous avez paſſée „. — Il piqua des
„ deux en achevant ces mots, & nous laiſſa
„ fort-étonnés du ſang-froid avec lequel il
„ avait joué ſon rôle „.

On lit dans le *Journal de Paris* cette anecdote bien touchante, ſur-tout pour les ames ſenſibles, qui ont éprouvé les douceurs & les peines de l'amour: les Rédacteurs de ce Journal aſſurent que la ſcène eſt dans une ville de Normandie, & que l'infortunée héroïne vit encore. Une Demoiſelle allait épouſer un jeune homme qui aimait autant qu'il était aimé; l'intérêt ne préſidait point à cet engagement; il

allait se former sous les auspices de l'amour le plus tendre. Quelques jours avant de marcher à l'Autel, le jeune homme s'apperçoit que des papiers nécessaires lui manquent; il demande un délai de quinze jours pour aller chercher ses papiers, & promet de hâter la conclusion d'un mariage auquel sa vie même est attachée. Son épouse future n'écoutait point ses raisons; elle s'abandonnait aux plaintes, aux alarmes; elle ne voyait, elle ne ressentait que la douleur d'être séparée d'un objet qui lui était si cher. Enfin, il fallut consentir à un départ indispensable. Mais le trop sensible amante, sans écouter ni les bienséances, ni les représentations de sa famille, fesait sans cesse éclater ses regrets sur un délai, qui cependant avait un terme très-court. Une lettre qu'elle reçut ne calma qu'un instant sa vive impatience; son amant, après lui avoir renouvelé les protestations d'une tendresse éternelle, lui marquait le jour de son arrivée. Elle devance de plusieurs heures l'instant qu'elle doit revoir son amant, elle vole sur la route; enfin, elle apperçoit un carrosse de voiture, elle en approche, palpitant de joie, & cherche de ses yeux son bien aimé. — „ Où est-il? „ où est-il? Monsieur***, n'est-il pas dans „ ce carrosse? daignez m'instruire „ . . . . — Un homme d'un certain âge, & qui avait

une tristesse profonde peinte sur le visage, sort de la voiture: — „ Mademoiselle, je „ puis vous satisfaire.... — O ciel! il n'est „ point ici, Monsieur! cependant il m'avait „ assurée... — Je suis son oncle, Made„ moiselle, & je viens tout exprès... — „ Aurait-il changé, Monsieur? Ses parens „ ne voudraient-ils plus?... hélas! je ne „ le vois point, je ne le vois point!.. Un „ soupir vous échappe, Monsieur... faut-il „ que je renonce à cette union? ... — „ Mademoiselle ... Mademoiselle, armez„ vous de beaucoup de courage; non, mon „ neveu ne s'est point rendu coupable en„ vers vous ... une maladie.... — Une „ maladie ... je cours ... je vais ... oh! „ mes parens me le permettront.... — „ Ces marques de bonté, Mademoiselle... „ sont inutiles „.... — A ces mots, le „ vieillard verse un torrent de larmes: — „ Est-ce que vous ne m'entendez point, „ Mademoiselle? — Il serait mort „! L'oncle se taît, & il cède à une abondance de sanglots. — „ Quoi! il ne serait plus „! Elle apprend qu'une mort subite lui a enlevé son amant la veille qu'il devait partir, & qu'il n'a eu que le tems de prier son oncle d'aller voir sa maitresse, de lui dire qu'il mourait en l'aimant plus que jamais, & de faire tout son possible pour la consoler. — „ Il n'est plus „! répète l'in-

fortunée, d'un ton pénétré; & dès ce moment son esprit s'égare, tous ses sens sont livrés à un désordre que nul remède ne peut guérir. Cette malheureuse victime de l'amour survit à son amant pour être toute entière au trait qui l'a frappée; depuis près de cinquante ans, malgré la rigueur de la saison, elle fait à pied, tous les jours, une route d'environ deux lieues, & se rend à l'endroit où elle espérait trouver le jeune homme de retour; il ne lui échappe que ces mots: — *Il n'est point encore arrivé! je reviendrai demain.* — Toujours ensevelie dans une profonde douleur, voilà depuis cinquante années les seules paroles qu'elle profère. Quelques personnes avaient donné le barbare conseil de la renfermer; les Magistrats, plus compatissans, ont décidé qu'on ne la priverait point de la liberté, sa folie n'étant nullement préjudiciable à la Société; mais bien digne de ce respect, de cette vénération pleine d'égards qu'on doit aux malheureux.

MADAME de ****, séparée de son mari depuis trois ans, qui vivait même à deux cens lieues de la Capitale, oublia tellement son époux, qu'elle devint grosse; mais ne s'allarmant point de son état, elle ne prit aucune précaution pour le cacher, persua-

dée qu'on l'attribûrait à quelque voyage *incognito* de celui dont elle portait le nom. Quelqu'un s'avisa un jour de demander à sa femme-de-chambre comment il se pouvait que Madame de *** fût enceinte, puisque son mari était absent: — „Oh! „ répondit cette fille, il écrit, c'est la même „ chose „.

Voulant être la maitresse à la maison, & lasse d'être contredite & battue, une femme du peuple eut l'indignité de tuer son mari à coups de bûche, pendant qu'il était ivre; elle l'ensevelit ensuite avec une tranquilité affreuse, & alla dire à la paroisse que son mari venait de mourir subitement. Mais, comme il est juste que le crime soit puni, les voisins déclarèrent qu'ils avaient entendu des cris sourds & plaintifs; cette malheureuse fut arrêtée, & aïant été convaincue, elle fut pendue dans la place Maubert, après quoi brûlée, & ses cendres jetées au vent, afin, sans doute, qu'il ne restât rien d'une aussi méchante femme.

Un mari bien moins coupable, mais peu attaché à sa moitié, la vit sans chagrin partir pour l'autre monde, & voulut goûter le plaisir d'accompagner le corps de la dé-

funte jusqu'à sa dernière demeure. Il est inutile de dire qu'en chemin, il ne répandait pas une seule larme; il eut même bien de la peine à en faire le semblant. Lorsqu'il s'y attendait le moins, il fut fort puni de la joie déplacée qu'il goûtait en secret. Sur le point de quitter pour toujours la défunte, il s'approche avant qu'on la couvre de terre, & tout en jetant de l'eau bénite, il ne peut s'empêcher de dire en souriant: — „Au moins est-elle bien enterrée„? A ces mots le pied lui manque, il tombe dans la fosse, & se casse une jambe. On le retira tout disloqué. — „Hélas! „s'écria-t-il quand il eut repris ses esprits, „maudite femme, tu m'as fait enrager „pendant ta vie: faut-il encore que tu me „tourmentes même après ta mort„?

La manie qu'ont tous les petits-maîtres, depuis quelques années, d'aller le matin en chenille, c'est-à-dire, mis en polisson, commence à s'étendre jusqu'au reste de la journée; car plusieurs jeunes gens du bon ton affectent maintenant de se passer de parure, & de ne plus mettre de bourse à leurs cheveux: ils vont même de la sorte dans des assemblées & aux Spectacles. Deux jeunes Seigneurs s'étant rencontrés à l'Opéra, l'un vêtu avec la dernière ma-

gnificence, & l'autre dans le plus grand négligé, se raillèrent mutuellement sur le contraste de leur équipage; de propos en propos, ils se lâchèrent des mots piquans, & sortirent pour mettre l'épée à la main: l'un des deux fut dangereusement blessé.

Pressé par des besoins naturels, un homme de robe, qui se promenait dans le jardin du Luxembourg, sur les six heures du soir, en hiver, ne crut point commettre un crime en se plaçant dans un endroit écarté. Mais un Suisse, qui l'apperçut poser furtivement une sentinelle, vint tout-à-coup lui sauter au collet, lui reprocha d'avoir contrevenu aux Ordonnances, en n'aïant point été, pour deux sous, dans les cabinets d'aisance disposés dans le jardin; & tout en lui débitant ces belles paroles, le Suisse irraisonnable lui prit sa canne & son chapeau, pour l'obliger à payer une amende. En vain l'homme de robe se fit connaître, & protesta que venant rarement au Luxembourg, il ignorait les nouvelles loix qu'on y avait promulguées; il fallut qu'il se soumît à la honte de l'amende. Mais voici le plus singulier de l'aventure: ses confrères se sont crus compromis par la manière dont on l'avait traité; ils ont voulu intenter un procès en réparation;

mais l'affaire s'eſt aſſoupie peu-à-peu; le cas n'a point été relevé.

Une Fruitière voulut mettre une robe à la Polonaiſe, quoique ſon mari s'y oppoſât; cet homme voyant ſes repréſentations inutiles, entra dans une ſi furieuſe colère, qu'il jeta un chandelier à la tête de ſa femme, qui mourut ſur le champ du coup qu'elle reçut.

Un Marchand d'étoffes a fait imprimer & répandre dans cette Capitale, un petit écrit qui dit beaucoup de choſes en peu de mots, attendu qu'il fait voir combien de certaines modes ſont nuiſibles au Commerce. Qu'on en juge; le voici: „ La „ mode des robes à la Polonaiſe, & celle „ des robes à la Lévite, dont la forme eſt „ ſi enfantine, ont fait tomber abſolument „ toutes nos Manufactures, où ſe fabriquaient autrefois ces belles étoffes qui, „ à la richeſſe de la matière, réuniſſaient la „ perfection du travail, l'élégance & la „ majeſté du deſſin, & qui donnaient tant „ de célébrité à nos Fabriques, dans toutes „ les parties de l'univers. Si nos grandes „ Dames, ſi celles qui jouiſſent d'une brillante fortune, continuent à ſe livrer au

„ goût bizarre qu'elles ont pour des habil-
„ lemens mesquins qui sont aujourd'hui en
„ vogue, c'en est fait pour toujours d'une
„ branche de travail qui fesait tant d'hon-
„ neur à l'industrie française „.

ON lit l'histoire suivante dans le *Journal de Paris*: Eugénie devait la naissance à des parens respectables; elle n'avait puisé dans leur sein que des leçons & des exemples de vertu; aussi pouvait-elle s'applaudir de n'avoir à se reprocher qu'une excessive sensibilité. L'intérêt, les convenances donnèrent, suivant l'usage, un mari à Eugénie: il était rempli d'excellentes qualités; une femme sensée l'eût aimé; mais Eugénie n'avait que dix-huit ans; & à cet âge on ne consulte que les impressions du cœur. Un fils fut le bruit de cette union, qui aurait été heureuse, sans un de ces séducteurs qui deviennent amoureux de toutes les femmes qu'ils voient, & n'ont des maîtresses que pour les rendre méprisables.

Le Marquis de *** s'introduisit dans la maison d'Eugénie; il mit aussi-tôt tout en usage pour lui plaire & pour lui faire oublier les principes de sagesse qu'elle avait reçus. Cet homme sans mœurs ne réussit que trop dans ses odieux projets: la mal-

heureuse Eugénie, perdit en un seul instant vingt années d'une conduite irréprochable; elle perdit son honneur, sa propre estime, que rien ne remplace jamais. Une affaire de quelques semaines avait appelé dans une de nos Provinces méridionales le mari d'Eugénie; cette absence est saisie avidement par le Marquis; il engage sa criminelle amante à lui tout sacrifier, à le suivre en Angleterre. Le jour du départ est décidé. Eugénie, selon les conventions, se rend la première dans une petite ville éloignée de quelques lieues de Paris. Là, livrée à elle-même, elle éprouve mille combats, elle se reproche la démarche qu'elle va faire, elle répand un torrent de larmes; un enfant se trouve par hasard près d'elle, & semble déjà connaître le sentiment si doux de la compassion; il accourt vers cette infortunée, la caresse, l'embrasse, & bégaye le nom si touchant de mère. Eugénie se rappelle alors son fils. — „ O „ Ciel! s'écrie-t-elle en pressant cet enfant „ contre son cœur, j'ai pu me résoudre à „ l'abandonner; malheureuse! j'ai oublié „ que j'étais mère „! Aussi-tôt elle revole à Paris, ordonne qu'on aille lui chercher son fils; elle le serre contre sein, l'arrose de larmes, ne peut que proférer ces paroles au milieu des sanglots: *cher enfant, le crime éteignait en moi les sentimens de la*

Nature! Le Marquis, surpris de ce que sa proie lui était échappée, accourt chez Eugénie, & veut se plaindre de son procédé. — „ Retire-toi, vil scélérat, (lui dit cette „ femme que l'amour maternel a ramené au „ devoir) retire-toi, va t'applaudir de ma „ honteuse faiblesse. Mais tu n'as pu ar- „ racher une mère à son enfant: je lui suis „ rendue, à lui, à la Nature, à cette vertu „ que j'aimais tant & que j'ai tant outra- „ gée! ne parais plus à mes yeux, laisse- „ moi déplorer mon fatal aveuglement! „ Hélas! tu m'as ôté mon repos pour tou- „ jours, & je pleurerai le reste de ma vie „!

Voici une femme dont l'infidélité fut bien moins délicate, si j'ose m'exprimer de la sorte. Il y a plusieurs années que deux personnes qui passaient sur le Pont-Neuf, entre onze heures & minuit, entendirent la voix d'une femme qui paraissait être dans quelque danger pressant, mais à qui la frayeur ôtait la force de faire entendre ses cris bien loin. Les deux passans se hâtèrent d'avancer dans l'obscurité, & virent, avec autant de surprise que d'horreur, une femme qui continuait de pousser des soupirs de frayeur plutôt que des cris, & qui y mêlait quelques paroles mal articulées, par lesquelles elle demandait grace du

moins pour ſa vie; un homme de belle taille, & mis fort-proprement, s'efforçait de la pouſſer fur le parapet, & de la jeter dans la Seine; mais changeant de réſolution tout-à-coup, & repouſſant cette femme vers le milieu du pont: — „ Va, „ lui dit-il, tu n'ès pas digne de mourir „. Et ſautant légèrement ſur le mur, il ſe précipita lui-même. L'humanité porta les deux paſſans à tâcher de ſauver l'inconnu de ſon déſeſpoir; ils coururent promptement aux bords de la rivière, & ne trouvant point de rames dans quelques bateaux, mais appercevant le malheureux qui ſe débatait dans l'eau, comme s'il ſe fut repenti d'avoir cherché la mort, ils ſe hâtèrent d'entrer dans ces vaſtes machines flottantes où l'on blanchit le linge; parvenus de la ſorte preſque au courant de la rivière, ils firent ſi bien, qu'ils en retirèrent l'infortuné, qui avait perdu toute connaiſſance. Ils parvinrent enfin à le rappeler à la vie. — „ Que la raiſon eſt faible! leur dit-il, en pouſſant un profond ſoupir; „ & qu'elle nous ſert mal dans le tranſport „ d'une violente paſſion! Si c'eſt après „ avoir été témoin de ma folie que vous „ êtes venus généreuſement à mon ſecours, „ apprenez-moi ce qu'eſt devenue la mal- „ heureuſe qui m'avait troublé l'eſprit, & „ qui méritait bien mieux que moi l'hor-

„ rible sort auquel je me suis exposé; je „ dois rougir du soin qui m'occupe encore; mais qu'il est difficile de revenir „ tout de suite d'un long égarement! Il ne „ s'est passé qu'un instant depuis l'aveugle „ fureur où je me suis livré: vous la re„ trouverez peut-être sur le Pont-Neuf, & „ vous l'aiderez à retourner chez elle, où „ je renonce pour jamais à la voir „. L'un de ses deux libérateurs retourna aussi-tôt au Pont-Neuf pour le satisfaire; mais ce fut inutilement qu'il chercha de tous côtés, & qu'il éleva plusieurs fois la voix afin de se faire entendre. Il allait s'en retourner, bien fâché de ne savoir aucune nouvelle, lorsqu'un passant, auquel il s'adressa, lui dit qu'une Dame, qui paraissait s'être trouvée mal depuis peu d'instans, venait de prier une escouade de Guet de l'accompagner jusques chez elle, & qu'elle avait pris le long de la rue Dauphine; ne doutant point que ce ne fût celle qu'il cherchait, il retourna à l'endroit où il avait laissé de malheureux inconnu, qui, après avoir été tiré d'inquiétude sur le sort de la Dame, pria ses deux compagnons de lui déclarer naturellement qui ils étaient, afin qu'il pût juger s'ils méritaient autant leur confiance, que sa reconnaissance & son affection. L'un lui apprit qu'il était Notaire. L'autre avait été Intendant du feu

Duc de ***, & vivait honnêtement de fon bien. L'inconnu ne balança point alors à leur parler fans contrainte. — „ Vous pou„ vez encore m'être utiles, leur dit-il, & „ je compte que l'importance de ce que j'ai „ à vous confier, vous fera une loi invio„ lable du fecret „. Il leur découvrit le nom de la Dame qui avait caufé toute fon infortune; & priant le Notaire de fe rendre fur le champ chez elle, il le chargea de lui apprendre qu'il s'était fauvé heureufement, & de lui repréfenter que pour fon propre intérêt elle devait s'impofer un filence éternel fur tout ce qui s'était paffé cette nuit. — „ Dites la même chofe à fon „ père; car je m'imagine que dans le pre„ mier trouble elle lui aura découvert une „ partie de la vérité, & promettez-leur de „ ma part, que s'ils font capables de fe „ taire, ils n'auront jamais rien à craindre „ de mon reffentiment „. Il lui défigna enfuite un cabaret peu éloigné, où il allait fe rendre avec l'Intendant, pour faire fécher fes habits, & pour fe mettre en état de retourner chez lui fans rien faire foupçonner à fa famille.

Le Notaire s'acquitta fort-habillement de fa commiffion, & le rejoignit dans le lieu qu'il lui avait indiqué. L'obligeant Notaire lui raconta qu'aïant trouvé le père

& la fille dans une profonde consternation, le discours qu'il leur avait tenu, avait parut les consoler beaucoup, & qu'ils avaient promis la discrétion qu'on leur demandait. — „ L'infâme, la perfide, (s'écria l'inconnu, en revenant, sans s'en appercevoir, aux passions qu'il avait éprouvées) „ devais-je épargner sa vie, & quelle fureur m'a fait attenter à la mienne? mais „ je ne dois me venger que par le mépris. „ Je vous ai trop d'obligation, reprit-il, en „ regardant ses deux libérateurs, „ pour „ vous laisser ignorer ce qui m'a conduit „ au précipice dont vous m'avez tiré. „ Ecoutez ma triste & honteuse histoire. „ Je suis l'aîné d'une famille aussi riche que „ distinguée; je serais marié depuis long-„ tems convenablement à ma naissance, si „ la force d'une passion que je n'ai pu „ vaincre ne m'avait rendu insensible à „ tous les avantages de la fortune. Un „ monstre, dont je ne dois plus parler qu'a-„ vec horreur, m'a séduit il y a deux ans; „ c'est la fille unique d'un très-honnête „ homme, qui demeurait alors dans mon „ voisinage; elle rendait de fréquentes vi-„ sites à mes sœurs; & c'est ce qui me „ procurait l'occasion de la voir. A peine „ avait-elle atteint sa seizième année. Je „ ne pus lui cacher mes sentimens: elle ne „ me désespéra point par sa réponse; mais



„ soit qu'elle eût alors le cœur plus ver„ tueux, soit qu'elle fût déjà assez rusée „ pour chercher à tirer parti de ma faiblesse, „ elle cessa de voir mes sœurs, & parut se „ faire une étude de m'éviter. J'employai „ tant de soins pour la rejoindre, que „ l'aïant rencontrée à la promenade, je lui „ fis des plaintes amères de son absence „ affectée. Si j'étais enchanté de sa figure, „ je le fus encore plus de son caractère, „ lorsqu'elle m'avoua qu'elle se sentait de „ l'inclination pour moi; mais qu'afin de „ la combattre, à cause de l'inégalité de „ nos rangs & de nos fortunes, elle pre„ nait le parti de nous épargner à tous „ deux des peines inutiles. Je lui aurais „ tout sacrifié dès ce moment, & je lui fis „ connaître sans détour que ce n'était point „ un cœur tel que le mien, qui pouvait „ être arrêté par de pareils obstacles. Elle „ ne se rendit point à mes instances. Je „ passai plusieurs semaines à chercher de „ nouvelles occasions de la voir; désespéré „ de lui trouver tant de constance à me les „ refuser, je tentai plusieurs fois de m'in„ troduire dans sa maison, quoiqu'on me „ dît toujours qu'elle n'y était point. Mes „ sollicitations devenues inutiles, je pris „ le parti de m'adresser directement à son „ père. Je lui peignis tendrement la ri„ gueur dont il usait envers moi, en em-

„ pêchant sans doute Mademoiselle sa fille
„ d'être favorable à mes sentimens & à la
„ sagesse de mes vues. Je lui fis observer
„ que j'avais presque trente ans, que j'étais
„ d'un âge où l'on pouvait faire fond sur
„ mon caractère & sur mes promesses; &
„ qu'ainsi, mon attachement pour sa fille
„ n'avait rien de condamnable, d'autant
„ plus que j'étais prêt à lui donner ma pa-
„ role de l'épouser. Ce discours, auquel
„ je prêtai toute la force que l'amour est
„ capable d'inspirer, fit plus d'impression
„ que je n'avais osé m'en promettre. Les
„ objections du vieillard se réduisirent à la
„ crainte d'offenser mon père, & de s'atti-
„ rer le ressentiment d'un homme dont il
„ connaissait également l'humeur violente
„ & le crédit. Mais je lui persuadai aisé-
„ ment que j'étais libre à mon âge, d'épou-
„ ser une fille dont la vertu réparait assez
„ la fortune. J'ajoutai que si j'avais quel-
„ ques ménagemens à garder, vis-à-vis de
„ mon père, il était facile de lui cacher ma
„ passion & les engagemens que je voulais
„ prendre, qui n'en seraient pas moins
„ respectables & sacrés, quoique dérobés à
„ la connaissance du Public. Un langage si
„ franc & si sincère me fit obtenir le con-
„ sentement du père de ma maîtresse. Il
„ y mit seulement deux conditions; l'une,
„ que pour lever tous ses doutes, je com-

» mencerais par épouser sa fille; l'autre,
» que je renoncerais pendant deux ans aux
» droits du mariage, à cause de l'extrême
» délicatesse de la jeune personne. Mes
» sentimens étaient si purs & si vifs, que,
» sans me plaindre du long obstacle qu'il
» opposait à mes desirs, je me crus trop
» heureux de ce que j'obtenais. Je m'en-
» gageai sur le champ à l'exécution de ces
» deux articles, & j'en fis aussi-tôt le ser-
» ment aux pieds de sa fille, qui parut aussi
» satisfaite que je l'étais d'un événement si
» peu espéré. Nous convînmes que pour
» faciliter mes visites, & pour que ma fa-
» mille ignorât absolument mes démarches,
» mon épouse & mon beau-père futurs se
» logeraient dans un autre quartier. Je
» me chargeai du soin de leur chercher une
» maison commode. Je fis meubler l'ap-
» partement de la jeune personne, avec
» autant de magnificence que de goût. Le
» jour qu'elle y entra fut choisi pour la cé-
» lébration de notre mariage. En évitant
» les cérémonies éclatantes, j'eus soins que
» la décence fût observée, & qu'il ne man-
» quât rien d'essentiel à des liens qui de-
» vaient faire toute la douceur de ma vie.
» Depuis deux ans que j'ai formé cette
» malheureuse chaîne, je ne me suis rien
» permis qui ait blessé mes promesses.
» Trop content de la liberté que j'avais à

„tous momens de voir une femme que j'a-
„dorais, & d'obſerver avec ſoin le déve-
„loppement de ſes charmes, j'attendais
„ſans impatience le terme auquel je m'é-
„tais aſſujetti. J'employais toute mon
„étude à lui inſpirer du goût pour moi,
„par la douceur de ces manières, & par
„les témoignages continuels de ma ten-
„dreſſe. Je m'appliquais auſſi à lui former
„le goût & l'eſprit. Croyant m'apperce-
„voir chaque jour qu'elle profitait de mes
„ſoins, je n'en devenais que plus idolâtre
„de mon ouvrage. J'ai paſſé deux années
„entières dans cet enchantement, dédai-
„gnant le monde, les plaiſirs de mon âge,
„le commerce même de mes amis. enfin,
„ne penſant qu'à fuir tout ce qui pouvait
„me détourner d'une maiſon où je trouvais
„tous les biens réunis. Mon père qui s'eſt
„apperçu du changement de ma conduite,
„m'a preſſé mille fois de lui expliquer un
„miſtère qui lui cauſait de vives alarmes;
„il s'eſt même défié que l'amour m'avait
„engagé dans quelque démarche témé-
„raire; mais ſes ſoupçons n'aïant fait
„qu'augmenter ma vigilance, j'ai toujours
„réuſſi fort-heureuſement à tromper la
„ſienne. Enfin, voyant approcher le terme
„de mon bonheur, j'en parlai à mon beau-
„père, je lui fis ſouvenir qu'il était tems
„de me céder des droits que j'avois bien

„ mérités. Ma jeune épouſe n'était point
„ préſente à ce diſcours: l'opinion que
„ j'avais de ſon innocence m'aurait fait ap-
„ préhender de le tenir devant elle. Le
„ bon vieillard me permit de devenir heu-
„ reux, & propoſa de célébrer la conclu-
„ ſion de mon mariage, par une fête à la-
„ quelle je conſentis qu'il invitât quelques-
„ uns de ſes plus proches parens, que je
„ n'avais aucune répugnance à faire entrer
„ dans notre ſecret. J'ordonnai les pré-
„ paratifs d'un grand ſouper qui devait ſe
„ faire demain; & m'étant aviſé de feindre
„ chez mon père que je partais le matin,
„ pour aller paſſer huit jours à la maiſon
„ de campagne d'un ami, je me promettais
„ de les employer avec bien plus de dou-
„ ceur. J'allai cet après-midi, & avec
„ encore plus d'empreſſement qu'à l'ordi-
„ dinaire, chez mon innocente & modeſte
„ maitreſſe; je ne la trouvai point au lo-
„ gis; ſon père me dit qu'elle lui avait
„ demandé la permiſſion d'aller au Palais,
„ pour s'y donner quelques bijoux; qu'elle
„ était ſortie dans une voiture de place,
„ ſuivie de ſon laquais; & que devant ſou-
„ per chez une de ſes tantes, elle ne pou-
„ vait être de retour que ſur les onze heu-
„ res. L'impatience de la voir, & l'envie
„ de lui acheter moi-même tout ce qui
„ pouvait lui plaire, me conduiſit ſur le

„ champ au Palais, où je passai inutilement
„ deux heures à la chercher. N'éprouvant
„ d'autre chagrin que celui de n'avoir point
„ été assez heureux pour la rencontrer, je
„ retournai chez son père, avec qui je sou-
„ pai tête-à-tête. A l'issue de ce repas,
„ je formai le dessein d'aller au-devant du
„ vertueux objet de ma tendresse; le père
„ approuva mon idée; & m'étant fait indi-
„ quer le lieu où elle était, j'eus la pa-
„ tience de demeurer seul plus de demi-
„ heure dans la rue, parce que j'avois ren-
„ voyé chez moi mon laquais, afin de co-
„ lorer mon absence par quelque excuse,
„ & ne voulant point paraître aux yeux de
„ mon épouse avant qu'elle eût quitté sa
„ tante, parce que je pensais toujours à
„ ménager sa modestie. Elle sortit enfin;
„ son laquais lui avait amené une chaise à
„ porteurs, qui se mit en marche aussi-tôt.
„ J'étais à vingt pas de-là pour l'attendre
„ au passage, & j'avais déjà la bouche ou-
„ verte pour parler aux porteurs lorsque je
„ les vis s'arrêter d'eux-mêmes. C'était
„ le laquais qui leur en donnait l'ordre.
„ Il était de l'autre côté de la chaise, &
„ s'adressant à sa maitresse, j'entendis qu'il
„ la priait instamment de retourner sur le
„ quai des Orfevres; il l'assurait qu'il n'é-
„ tait pas tard, & qu'elle pouvait encore
„ disposer d'une heure; après quelques dif-

„ ficultés & quelques marques de crainte, „ elle y consentit: les porteurs prirent le „ chemin que le laquais leur marqua. „ Quoiqu'il ne me tombât aucun soupçon „ dans l'esprit, la curiosité me suffisait seule „ pour me porter à la suivre. Cependant, „ me disai-je en moi-même, quelle affaire „ peut l'appeler à onze heures de nuit sur „ le quai des Orfèvres? Tout en me par- „ lant ainsi, je me rangeai soigneusement „ contre une porte, pour laisser passer la „ chaise, & marchant à quelque distance, „ j'arrivai sur le quai en même tems que „ les porteurs, qui s'arrêtèrent à la porte „ qu'on leur montra. Le laquais intro- „ duisit sa maitresse dans la maison, & leur „ donna ordre de l'attendre. Sans trop „ démêler le motif qui m'y poussait, je ne „ balançai point à m'avancer dès que je „ l'eus vue disparaître; je m'enfonçai dans „ une allée obscure qui me conduisit au „ pied d'un escalier. Guidé par le bruit „ de ceux qui me précédaient, je montai „ avec une vive inquiétude. Ils se firent „ ouvrir la porte du second étage, & la „ fermèrent aussi-tôt sur eux. J'y prêtai „ curieusement l'oreille pendant quelques „ minutes; la défiance commençant à s'em- „ parer de mon cœur, je fus plus alarmé „ du silence qui règnait autour de moi, que „ je ne l'aurais été de toute autre explica-

„ tion de mon fort. Ne pouvant plus mo-
„ dérer les mouvemens qui m'agitaient,
„ mais voulant garder encore quelques
„ mesures, je frappai fort-doucement, &
„ je parlai de même à une petite servante
„ qui vînt ouvrir. Je lui demandai si Ma-
„ demoiselle *** était là pour long-tems;
„ elle me répondit qu'elle l'ignorait, mais
„ que sa maitresse n'était point accoutumée
„ à souffrir si tard les demoiselles dans sa
„ maison. Ce discours me fit frémir. Quel-
„ ques mots d'explication que j'eus la for-
„ ce de demander avec la même douceur,
„ aïant achevé de m'apprendre dans quel
„ funeste lieu j'étais, peu s'en fallut que
„ ma fureur n'éclatât d'abord par des cris
„ & par toutes les violences où cette af-
„ freuse aventure était capable de me por-
„ ter. Cependant, un reste d'espérance
„ combattant encore mes mouvemens, je
„ demandai pour unique grace à la ser-
„ vante, de me faire entrer sans bruit dans
„ l'antichambre où elle avait eu ordre de
„ demeurer. Un louis, que je lui présen-
„ tai, la disposa tout d'un coup à me servir;
„ ne se doutant nullement du motif qui
„ m'amenait, elle me fit diverses objections
„ que je laissai sans réponse; je me con-
„ tentai de la prier seulement de me dire
„ où la demoiselle s'était retirée; elle ne se
„ fit pas presser pour me montrer la porte

» d'un cabinet qui donnait dans l'anticham-
» bre. Vous raconterai-je toute ma honte?
» Je m'approchai de cette porte, & l'im-
» prudente sécurité avec laquelle on s'en-
» tretenait dans le cabinet m'épargna la
» peine de me gêner pour entendre. Je
» devins bientôt le sujet de la conversa-
» tion: le plus vil des hommes s'applaudit
» de m'avoir couvert d'opprobre, & se fé-
» licita d'avoir obtenu ce qu'il se plaignait
» qu'on lui avait refusé trop long-tems.
» En un mot, je compris par leurs dis-
» cours, qu'après s'être arrêtés pendant
» plus de dix-huit mois à de certaines bor-
» nes que la crainte leur avait imposées,
» ils avaient choisi ce jour-là pour se dé-
» dommager d'une si longue contrainte, &
» qu'on ne me réservait que les restes de
» ce qu'on venait de prodiguer au plus
» méprisable amour: jugez de ma fureur.
» J'aurais poignardé sur le champ ces deux
» infâmes; mais une porte épaisse & bien
» fermée les garantissant contre mon pre-
» mier transport, je pris le parti de descen-
» dre & de remettre leur châtiment lors-
» qu'ils seraient dans la rue: l'heure, le
» lieu, tout m'assurait d'une pleine ven-
» geance. Je quittai la servante, sous pré-
» texte qu'il était trop tard pour m'arrêter
» plus long-tems. Aïant retrouvé les por-
» teurs qui attendaient impatiemment à la

„ porte, je me hâtai de les payer, & je les
„ pressai de se retirer. La nuit n'était pas
„ si obscure qu'elle pût me dérober mes
„ victimes. Je me plaçai à quelques pas
„ de l'allée, & chaque moment que je pas-
„ sai à les attendre ne fit que redoubler ma
„ rage. Je les entendis s'avancer; leur
„ approche me causa une joie cruelle.
„ J'aurais souhaité de pouvoir les percer
„ du même coup. Mais au-lieu de les voir
„ paraître ensemble, je ne vis que mon
„ indigne rival, qui tournait la tête de
„ côté & d'autre pour chercher les por-
„ teurs. J'aurais pu fondre sur lui & lui
„ arracher la vie par mille blessures; la
„ crainte que sa compagne n'eût le tems de
„ m'échapper, était la seule raison qui
„ m'arrêtât, lorsque ce misérable m'aïant
„ apperçu, prit tout d'un coup la fuite avec
„ tant de vîtesse, que je désespérai de l'at-
„ teindre. Je m'en plaignis amèrement
„ au Ciel, en l'accusant d'injustice; & ne
„ gardant plus de mesures, je me précipi-
„ tai vers la porte, pour assurer du moins
„ la principale partie de ma vengeance.
„ Mon infâme, qui me prit sans doute pour
„ son amant, se trouva sur le seuil à ma
„ rencontre. Je la saisis avec un transport
„ inexprimable, & la menaçant de la poi-
„ gnarder si elle jetait le moindre cri, je
„ la traînai vers les degrés du parapet où

„ je crus trouver plus de facilité à monter.
„ J'avais pris ſur le champ la réſolution de
„ la noyer. Son premier effroi & la vio-
„ lence de mon action l'empêchèrent d'a-
„ bord de me reconnaître; mais n'aïant pu
„ pu long-tems ſe méprendre, elle s'éva-
„ nouit dans mes bras. Loin d'en être
„ attendrai, je ſentis redoubler ma fureur
„ par la difficulté de la faire avancer en cet
„ état. Les efforts que je fis pour la por-
„ ter, lui rappelèrent bientôt la connaiſ-
„ ſance; & s'appercevant du deſſein que
„ j'avais formé, elle pouſſa quelques cris,
„ qui ne pouvaient être bien éclatans dans
„ la faibleſſe & le trouble où elle était, &
„ me retenant avec force, elle tâchait d'é-
„ viter la mort que je lui deſtinais. Ce fut
„ dans ce moment que je crus entendre
„ quelqu'un qui s'avançait ſur le pont; elle
„ l'entendit comme moi, & l'eſpérance
„ d'être ſecourue redoubla ſa réſiſtance. Je
„ conçus, en effet, qu'il m'allait être im-
„ poſſible de me venger; le déſeſpoir s'em-
„ para de mon cœur, & ne doutant pas
„ qu'avec la rage de me voir enlever ma
„ proie, je n'euſſe la confuſion d'être re-
„ connu, & dès le jour ſuivant celle d'en-
„ tendre publier mon aventure dans tous
„ les quartiers de Paris, je pris la funeſte
„ réſolution de me précipiter moi-même „.

Voici une femme qui ſans doute était douée d'un mérite particulier, puiſqu'aïant jugé à propos de quitter ſon ménage & le lieu de ſa naiſſance, ſon mari fit inſérer l'avis ſuivant, dans quelques papiers publics:

„ Femme perdue. Une femme âgée „ d'environ trente-trois ans, du lieu de „ Gardane, en Provence, nommée *Anne* „ *Bernard*, épouſe de *François Amalbert*, „ en eſt partie à onze heures du ſoir, le „ 19 Juillet 1779; & depuis, ſon mari n'en „ a plus eu de nouvelles, quelques recher„ ches qu'il ait faites pour ſavoir ce qu'elle „ eſt devenue. Voici le ſignalement qu'il „ en donne: cette femme eſt grande & „ extrêmement maigre; elle a le viſage „ long, de grands yeux bleus, le nez aqui„ lin & long, la bouche petite & le teint „ blanc. Ceux qui l'auront trouvée, ou „ qui pourront en donner des nouvelles, „ s'adreſſeront au Bureau des *Affiches* de „ la ville d'Aix „.

Cette Capitale a vu un pareil exemple d'attachement matrimonial. La femme d'un particulier aïant diſparu, ſans qu'il pût en ſavoir des nouvelles, il s'aviſa de la faire tambouriner & afficher comme un effet perdu.

Une femme de condition, âgée d'environ cinquante ans, & qui employait tous ses soins pour cacher son âge, disait un jour que son fils n'avait du goût que pour les vieilles femmes, qu'il ne trouvait aimables que celles-là. Quelqu'un lui répondit: — ,, Madame, il n'a pas besoin de ,, sortir de chez vous ,,.

La Baronne de *** aimait éperdument le Chevalier de ***, l'un des plus beaux hommes de la Cour, & qui, à toutes ses brillantes qualités, joignait encore le mérite dangereux d'être cousin de la belle personne dont il avait fait la conquête. Madame de *** était certaine d'être adorée, & tout l'assurait de la discrétion du Chevalier. Mais elle ne pouvait se résoudre à être la femme d'un homme devant qui elle aurait à rougir. ,, Personne n'en ,, saurait rien, se disait-elle souvent tout ,, bas; mais moi, mais mon amant, nous ,, le saurions ,,. Cette délicatesse si extraordinaire l'empêcha de succomber, malgré la vivacité de sa passion. Pressée par le Chevalier de couronner le plus tendre amour, elle lui avoua, les larmes aux yeux, qu'il lui était impossible de déshonorer un homme avec qui elle devait passer sa vie; qu'en un mot, il lui paraîtrait affreux d'être

la femme d'un homme qu'on pourrait qualifier de l'injurieuse & commune épithète de C... Ce bizarre orgueil fut plus fort que le devoir, la sagesse; le Chevalier eut beau dire, il lui fallut toujours se contenter du titre d'ami.

Un Ecrivain public, dont la loge était à la Place Royale, adressa la lettre suivante aux Rédacteurs du *Journal de Paris*. „ Il „ y a d'étonnantes révolutions dans la vie: „ quand je me suis fait recevoir Avocat au „ Parlement à l'âge de vingt-cinq ans, je „ ne prévoyais point qu'à l'âge de quarante-cinq où je suis parvenu, je m'établirais dans la loge d'un Ecrivain public, „ pour y finir vraisemblablement ma carrière. Après avoir vécu dans l'aisance „ en Province jusqu'à l'âge de quarante ans, „ j'ai été depuis cinq années singulièrement „ baloté par la fortune, tant en France que „ dans les pays étrangers. Tantôt elle me „ plonge dans le malheur, tantôt elle me „ présente les ressources les plus avantageuses. Je ne sais ce que la destinée me „ prépare dans l'emploi d'Ecrivain public; „ mais je m'y livre avec affection, & je „ suis si peu humilié de l'exercer, que je „ me hâte de le publier par la voie de votre Journal. L'Ecrivain public est, en

„ quelque ſorte, l'Avocat du peuple; c'eſt-
„ à-dire, de la partie de la Nation la plus
„ nombreuſe, la plus utile & la plus né-
„ gligée: ſe dévouer donc à ſon ſervice,
„ paraît être de tous les emplois le plus
„ honorable; toutes les circonſtances qui
„ environnent cette partie ſi précieuſe de
„ la Nation, ſemblent concourir à l'oppri-
„ mer; elle eſt malheureuſe même dans ſes
„ défenſeurs: combien de placets ne ſont
„ point lus pour être mal rédigés! Je me
„ bornerai à faire des lettres & des pla-
„ cets, & je les ferai *gratis* pour ceux qui
„ ne feront point en état de me payer. In-
„ fortuné moi-même, je me conſolerai de
„ mes malheurs, en me rendant utile aux
„ infortunés; ils pourront même venir me
„ trouver, ſans autres motifs que le beſoin
„ d'épancher leurs peines, & j'aurai peut-
„ être le bonheur de leur faire imaginer
„ des reſſources qui pourront les tirer de
„ l'indigence „.

M. de Longueville, auteur de cette lettre, en a ſucceſſivement publié un grand nombre qui ont formé pluſieurs petites brochures, où l'on a remarqué beaucoup d'eſprit & de naturel, avec des idées fort-ſingulières. Il y propoſe d'inſtituer dans des loges, des *Officiers de morale*, auxquels chacun raconterait ſes affaires, & qui don-

neraient d'excellens confeils. Dans une autre lettre, il voudrait que les Auteurs joigniffent à la Littérature un métier lucratif. ,, S'il plaifait, dit-il, à M. Rouffeau ,, de Genève (1) de tenir un Hôtel-garni, ,, & je fuis bien fûr que cette fuppofition ,, ne l'offenfera pas, l'Europe viendrait ,, fucceffivement à Paris pour loger chez ,, lui...... Un Poète pourrait époufer une ,, Marchande de Modes qui excellerait dans ,, l'art de la parure, & qui tiendrait l'une ,, des brillantes boutiques de la rue Saint- ,, Honoré..... Un compilateur fe ferait ,, Fripier,,..... La profeffion indiquée aux Philofophes furprendra autant qu'elle divertira les Lecteurs. ,, J'ai remarqué ,, que les Chandeliers font prefque toujours ,, les bras croifés dans leurs boutiques; & ,, cette vie contemplative me paraît préci- ,, fément celle que doit mener un homme ,, qui écrit fur la morale. Ainfi, un Phi- ,, lofophe fans fortune pourrait fe faire ,, marchand de chandelles; il arriverait ,, même quelquefois que fes chandelles ,, éclaireraient encore plus que fes écrits,,.

M. de Longueville alla s'établir fous une des voûtes du Palais Royal; & l'on fe doute

(1) Les Lettres & la Philofophie n'avaient point encore perdu ce Génie, d'un caractère unique, & qui fera célèbre à jamais.

que son déménagement fut bientôt
Les missives qu'il publia dans ce nou
quartier furent encore marquées au
de la singularité. Il y fait tour-à-
paraître sur la scène un homme camus
veut mettre un impôt sur les nez.
femme de Spectacles qui vient prier M
Longueville de mettre de l'esprit & p
d'orthographe dans une lettre qu'elle
envoyer à son amant. Il y publie en
l'action généreuse d'une Actrice célè
qui prête à un Officier une somme
forte d'un tiers que celle dont il avait
soin, & qui, par-dessus le marché,
chante une petite chanson.

Cet Ecrivain public d'une nouvelle
pèce, & plus estimable que tous ses
frères, a tracé, en dix-huit lettres, le
trait de Jean-Jacques Rousseau, & l'an
de tous les ouvrages de cet homme
mortel. M. de Longueville a renco
un ignorant, se croyant très-instruit,
en parlant de *l'Emile* de Rousseau, d
l'Histoire de Paul Emile. M. de Long
ville parle du dédain de ceux qui répè
sans cesse que Jean-Jacques ne plaît qu
jeunes gens & aux femmes: il prét
que c'est réunir les suffrages de la pa
du genre-humain la plus sensible, la p
sensible, la plus nombreuse, la plus j

cieuſe & la plus aimable. „J'ai toujours „été perſuadé, ajoute-t-il, qu'un ouvrage „d'imagination eſt beaucoup mieux jugé „par des chapeaux de roſes que par des „bonnets quarrés„. Sur ce que Rouſſeau, en parlant dans ſon *Emile* de l'écriture ou de l'art de former des caractères, dit qu'il a honte de s'amuſer à ces niaiſeries dans un traité de l'Education: —— „Voilà, s'écrie „notre Ecrivain public, de ces traits aux- „quels on ne s'attend pas, & qui donnent „un plaiſir convulſif! Quand on a lu celà, „il faut fermer le livre, & faire deux ſauts „dans ſa chambre„.

A propos d'une faute dont Rouſſeau s'eſt, dit-on, rendu coupable pour obtenir les faveurs d'une femme dont il était éperdu, le panégiriſte croit devoir obſerver deux choſes: — „1o. Pour que je la croie, „il faut qu'on me démontre qu'elle eſt cer- „taine. 2o. Quand on m'aura prouvé „qu'elle eſt vraie, je féliciterai cet homme „immortel, ſi le délire de l'amour ne lui „a fait commettre qu'une ſeule faute, dans „tout le cours de ſa vie„.

La brochure eſt terminée par une lettre, où l'Auteur explique pourquoi il a inter- rompu ces *Feuilles joyeuſes*. — „Pour ob- „tenir une tête digne d'écrire, il faut un

„ concours de circonſtances avantageuſes, „ qui, dans ma ſituation, ſont très-difficiles „ à raſſembler. On ne jouit de toutes les „ facultés de l'ame que quand le phyſique „ eſt amplement ſatisfait. Pour y pour- „ voir, il faut de l'argent; & quand ce phy- „ ſique eſt étendu, il faut beaucoup d'ar- „ gent. Moi, par exemple, je ne reſſem- „ ble pas aux autres beaux-eſprits, qui pa- „ raiſſent ne ſe nourrir que du parfum des „ fleurs de l'Hélicon; je ſuis un des plus „ prodigieux mangeurs du Royaume; c'eſt „ en dévorant les flancs d'un vaſte aloyau „ que j'obtiens le feu, l'énergie, la déli- „ cateſſe, la fécondité de l'eſprit. Dans „ ma petite loge, où j'ai tout le loiſir de „ rêver, j'ai ſouvent penſé qu'il devrait y „ avoir un Edit qui ordonnât que les beaux- „ eſprits qui auraient donné quelques mar- „ ques de talent fuſſent logés, alimentés, „ chauffés, vêtus & *réjouis gratis* dans „ toute l'étendue du Royaume „. —— Voyons maintenant M. de Longueville prendre un ton plus ſérieux. Il a fait lui-même l'extrait de ſes brochures dans le *Mercure de France;* & il dit à ce ſujet: — „ Comme tout paraît extraordinaire dans „ ma conduite, une ſingularité de plus „ ſera d'une très-petite conſéquence: je „ ſuis le libraire de mes Feuilles, pourquoi „ n'en ferai-je pas le journaliſte „?

Notre Ecrivain public raconte rapidement quelques-unes des époques de sa vie. —— „ Un père respectable & qui était „ le meilleur des humains, m'a fixé en Pro„ vince jusqu'à l'âge de quarante ans ; ma „ tête exaltée ne m'a point permis de faire „ ce que mon père exigeait ; & je n'ai point „ fait non plus ce qu'exigeait ma tête exal„ tée ; de-là sont venus les malheurs qui „ m'ont conduit à être Ecrivain public..... „ Ce parti très-extraordinaire, que je me „ suis vu forcé de prendre après avoir été „ reçu Avocat au Parlement de Paris, a „ donné lieu de croire que j'étais dominé „ par un esprit d'indépendance ; la vérité „ est que dans l'excès de l'infortune, on „ n'a pas le choix des ressources.... Je „ ne suis point marié ; je n'ai dans Paris ni „ société, ni famille.... J'y manquais du „ nécessaire. Une société respectable & „ généreuse est venue à mon secours ; la „ Vertu m'a ordonné de recevoir des bien„ faits qui m'étaient présentés par la vertu ; „ & j'aurais été le plus vil des mortels, si „ j'eusse éprouvé dans le silence des procé„ dés aussi généreux.... Je ne réside plus „ au Palais Royal, & ce n'est point par „ inconstance que je l'ai quitté ; de nou„ velles rigueurs de la fortune m'ont forcé „ d'abandonner la boutique que j'y occu„ pais. Cet événement qui, au premier

„ coup-d'œil, a paru mettre le comble à
„ mes malheurs, les terminera peut-être
„ de la manière la plus avantageuſe „.

Voilà tout ce qui eſt parvenu à notre connaiſſance, concernant l'Ecrivain public; s'il lui arrive encore quelques aventures, & que nous puiſſions en être informés, nous ne manquerons pas de les inſérer dans la ſuite de cet Ouvrage.

Je vais maintenant faire mention de l'Ecrivain de toutes les Nations, & qui le ſera vraiſemblablement pour tous les ſiècles. Cette Capitale a eu le bonheur de revoir l'un des plus grands hommes qu'elle ait produits, c'eſt-à-dire, le célèbre Voltaire, qui vint s'y montrer après une abſence au moins de trente années, & lorſqu'il était plus qu'octogénaire. Lorſqu'il arriva à Paris, les commis aux barrières ne manquèrent pas, ſelon l'uſage, de lui demander s'il n'avait rien contre les Ordonnances : —
„ Il n'y a dans ma chaiſe, leur répondit-il,
„ que moi de contrebande „.

Ce Génie immortel fit repréſenter, au même âge que Sophocle, ſa tragedie *d'Irène*, où l'on trouva preſque tout le feu de la jeuneſſe. Comme il aſſiſtait à l'une des repréſentations de cette Pièce, dans une loge

auprès du Théâtre, le sieur Brisart, Comédien très-estimable, lui mit une couronne de lauriers sur la tête, au bruit des applaudissemens du parterre & des loges. Mais l'envie, ou plutôt la stupidité, incapable d'applaudir à cet hommage, vomit ces deux vers placés au bas d'une estampe, & que je ne cite ici que parce qu'ils pourront amuser par leur ridicule; on y fait allusion à la couronne:

Il est beau de la recevoir,
Quand c'est Arlequin qui la donne.

La difficulté d'avoir des billets pour voir *Irène*, à cause de l'affluence des spectateurs, fit naître à un Abbé l'idée d'écrire cette lettre plaisante à M. de Voltaire;

„ Au Restaurateur de la scène française; „ salut. VOLTAIRE, je suis d'une com„ plexion si délicate, qu'il y a gros à parier „ que si demain je me présente pour avoir „ un billet aux Français, mon ame à l'ins„ tant s'échappera de la foule: si vous avez „ la bonté de m'en envoyer un, je crains „ de mourir de plaisir.... Avouez que je „ suis un être bien difficile à contenter. „ A ce début vous me prenez au moins „ pour un original; vous vous trompez, „ je suis un jeune Abbé qu'on voit tous les „ matins au temple de Thémis; le soir j'ai „ tabouret chez les Muses. Je vous ai chan-

„ té plus d'une fois ; souvent j'ai été tenté
„ de vous adresser mes accords, toujours
„ j'ai resisté, & j'ai bien fait : l'air de Fer-
„ ney aurait sûrement été trop vif pour mon
„ Pégase. L'homme du monde le plus ami
„ de la paix est quelquefois obligé de soute-
„ nir ses droits : si celà vous arrive, ne cher-
„ chez point d'autre Avocat ; je me charge
„ de votre cause, & ne veux pour toute piè-
„ ce dans mon sac que votre nom. Adieu,
„ mon Maître : puissai-je vivre autant que
„ vous ! puissiez-vous vivre encore aussi
„ long-tems que moi ! je n'ai que vingt-
„ cinq ans „.

Signé, l'Abbé * * *, Avocat au Parl.

VOLTAIRE étant tombé malade quelques mois après son arrivée dans cette Capitale, M. l'abbé Gauthier, Chapelain des Incurables, rempli d'un zèle apostolique, vint s'offrir pour être son confesseur, & sut l'engager à pratiquer cet acte de réligion. Comme il n'est rien que la malignité ne cherche à tourner en ridicule, elle répandit, à ce sujet, l'epigramme que voici :

Voltaire & Lattaignant, *couple d'humeur gentille*,
Au même confesseur ont fait le même aveu ;
En ce cas il importe peu
Que ce soit à Gauthier, que ce soit à Garguille.

Gauthier pourtant me paraît bien trouvé :
L'honneur de deux cures semblables
A bon droit était réservé
Au Chapelain des Incurables.

LORSQUE Voltaire parut en public pour la première fois, après son arrivée ici, il avait un habit rouge doublé d'hermine, une grande perroque noire, à la Louis XIV, sans poudre, & dans laquelle sa figure amaigrie était tellement enterrée, qu'on ne découvrait que ses deux yeux, brillans comme des escarboucles ; sa tête était surmontée d'un bonnet quarré rouge, & il avait à la main une petite canne à bec de corbin : cet acoûtrement singulier étonna beaucoup le peuple de Paris.

UNE Dame d'un certain âge & un peu coquette se trouvant avec Voltaire, voulut éprouver le pouvoir de ses charmes ; comme il lui débitait des choses galantes, en jetant quelques regards sur sa gorge qu'elle avait fort découverte : „ comment, s'é-„ ctia-t-elle en minaudant, est-ce que vous „ songeriez encore à ces petits coquins-„ là ? — Petits coquins ! (reprit avec vi-„ vacité le malin vieillard) Madame, ce sont „ bien de grands pendards „.

Si ce grand homme n'avait pas pris une dose trop forte d'opium, la Littérature n'aurait point eu de si-tôt sa perte à déplorer. Toutes les Académies de l'Europe prononcèrent solemnellement son éloge. Le Roi de Prusse composa lui-même celui qu'il récita dans l'Académie de Berlin. Je n'en rapporterai que cette anecdote : — „ Voltaire, dit le Monarque, fit un usage „ immodéré du café ; lorsqu'il revint à Pa- „ ris, cinquante tasses par jour lui suffisaient „ à peine „.

Après la mort de cet homme universel, le bruit se répandit que le Marquis de Villette avait renfermé le cœur de Voltaire dans un vase d'or, sur lequel est gravé ce vers :

Son cœur est en ces lieux, son esprit est par-tout.

Sans considérer tout le bien qu'il a fait à un grand nombre d'infortunés, quelqu'un observa que le cœur de Voltaire ne valait pas son esprit (1).

---

(1) Dans la crainte de me répéter, je renvoie aux traits que j'ai rapportés sur Voltaire, dans le roisième volume des *Anecdotes du règne de Louis XVI*, qui se trouve chez M. Guessier Imprimeur-Libraire.

M. de la Harpe aïant cru pouvoir se permettre de dire, dans le *Mercure de France*, avec une noble impartialité, que la tragédie de *Zulime*, Pièce très-faible de Voltaire, ne valait pas le *Bajazet* de Racine, on lui fit un crime de cette franchise, de cette critique impartiale; on alla jusqu'à lui reprocher d'avoir outragé la mémoire de son bienfaiteur, & l'on crut que les Comédiens Français n'avaient pas donné par hasard, après la première représentation de ses *Barmécides*, la farce intitulée, *Crispin rival de son Maître.*

TANDIS qu'il est question de Spectacle, je vais parler de ceux, qui eurent lieu gratuitement, au sujet des couches de la Reine, événement qui remplit de joie toute la Nation, parce qu'il lui présage la naissance d'un Dauphin.

Lorsque l'Opéra donna *gratis* l'un des chef-d'œuvres de ce Théâtre, intitulé: *Castor & Pollux*, un charbonnier arriva à la porte dans une charrette à charbon; avant d'en descendre, il voulut singer quelques-uns de nos Seigneurs; il tira sa montre, & s'adressa au savoyard crasseux qui lui servait de cocher: „ Revenez à six heures lui dit-„ il, & vous me ramènerez chez ma petite „ ravaudeuse „.

Lorsque Nicolet donna sa représentation gratis, il eut l'attention singulière d'envoyer plusieurs carosses de place, chercher les charbonniers sur le port Saint-Paul & en d'autres endroits. A la fin du Spectacle, il dansa un menuet avec une poissarde, qui, lui frappant sur le gousset, s'écria : „ Eh ben, luron, ne boirons-je-ti pas à la „ santé de ce bon Roi „ ? — Nicolet lui donna douze francs.

On a dit que le sieur Audinot, poussa l'attention jusqu'à régaler de biscuits & de vin de Bourgogne, les poissardes qui dansèrent sur son Théâtre. Un peu avant la première petite Pièce, comme le souffleur se préparait à se mettre dans son trou, & fesant effort pour lever la trappe, vint tout-a-coup à montrer sa tête, une jeune poissarde, qui sans doute n'avait point encore été au Spectale, s'écria, toute étonnée de cette apparition : — „ Regardez donc ce chien-„ là, qui fait un trou au Théâtre pour trou-„ ver une place „.

Le jour qu'on distribuait au peuple du pain, des cervelats, & que des fontaines de vin coulèrent dans les rues, une pauvre marchande de pain dépices s'avisa d'établir sa boutique auprès d'un des buffets, ou, pour mieux dire, d'une des baraques doù l'on venait de lancer les cervelats & les pe-

tits pains à la tête de la populace, au risque de l'assommer; des jeunes gens à demi ivres vinrent à passer auprès de cet endroit, & n'apperçurent pas plutôt la marchande de pain d'épices, qu'ils se jetèrent sur cette friandise, en s'écriant: „ Oh, quelle attention! l'on donne encore ceci gratis. Vive „ le Roi! „ — La bonne femme eut beau dire, toute sa boutique fut pillée & mangée, sans qu'elle pût persuader que le régal était à ses dépens.

Lors des cent & un mariages qui furent célébrés dans l'église Notre-Dame, les oiseleurs lâchèrent, selon la coutume, un grand nombre d'oiseaux; un anonime fit, à cette occasion, les vers que je vais rapporter:

Dans Notre-Dame de Paris
Cent Oiseaux sortent d'esclavage;
Cent Filles, cent Garçons en même-tems sont pris
Au trébuchet du mariage.

Qui est-ce qui n'a pas entendu parler du fameux Jeannot, de cet Acteur du Boulevard, qui fut, pendant six mois, la coqueluche de tout Paris? Qui est-ce qui n'a pas vu les chansons où l'on le célèbre, & son portrait en gravure & en sculpture? portrait qui a remplacé les bilboquets, les pan-

tins & les magots de la Chine, observons (en faveur du tems où l'on n'en parlera plus, & ce tems n'est pas bien éloigné) que le personnage de ce Jeannot était fort-ignoble, fort dégoûtant: qu'on se représente un Savoyard du coin de la rue, imbécile, stupide, ne s'exprimant qu'en renversant toutes les phrases, & se plaignant à chaque instant qu'on lui a jeté d'une fenêtre, un présent de la plus mauvaise odeur; qu'on s'imagine ce désagréable personnage, & l'on aura peine à concevoir l'enthousiasme qu'il eut la gloire d'exciter.

Cet enthosiasme fut porté au point que plusieurs personnes de mérite engagèrent l'Acteur qui avait rendu si naïvement ce vilain rôle, à débuter sur le Théâtre Italien, comme offrant un champ plus vaste à ses rares talens. Le jour de ce début fit une sensation étonnante dans la Capitale de la France; les rues qui mènent à la Comédie Italienne ou Opéra-Comique, furent remplies d'une foule prodigieuse dès onze heures du matin; jamais les chef-d'œuvres de Crébillon & de Voltaire n'ont, de nos jours, attiré tant de monde; il n'y en avait pas davantage pour contempler les traits du Nestor de la Littérature (1), que pour voir Jeannot: des billets de parterre se font ven-

(1) Voltaire.

dus jusqu'à trente-six livres. On assure même qu'un habile Peintre, qui ne fait pas un portrait à moins de quatre louis, consentit à faire celui de quelqu'un qui lui cédât un billet de parterre. Tous les Spectateurs n'étaient pourtant pas des admirateurs de Jeannot; les uns n'accoururent que pour satisfaire leur curiosité; les autres venaient pour l'applaudir avec transport; & une troisième division desirait de contribuer à sa chûte. Il en résulta une représentation très-tumultueuse, quoique *les trois Jumeaux Vénitiens* soit une Pièce estimée, & quoique le sieur Volange ou Jeannot rendit ces différens personnages avec assez de naturel & de gaîté. Ceux qui étaient mal disposés en sa faveur ne manquèrent pas d'applaudir une malignité que lui dit Arlequin, lorsque dans un certain endroit de la Pièce, il lui demandait ce qu'il fera s'il ne réussit pas dans son amour; „ mais, lui répondit Ar„ lequin, il faudra passer la porte & vous „ en aller „. — Cet Acteur est resté à la Comédie Italienne, & l'on n'en parle plus.

Un jour qu'il alla rendre ses devoirs à un de ses protecteurs, il en fut reçu avec de grands transports de joie: — „ Eh! s'écria „ ce Seigneur, que je suis charmé de vous „ voir, mon cher Jeannot! ..... Monsei„ gneur, interrompit l'ex-Forain, je ne suis

„ plus Jeannot, je m'appelle Volange. —
„ Oh! c'eſt différent, reprit le Mécène,
„ qu'on chaſſe Monſieur Volange, & qu'on
„ faſſe déjeûner Jeannot „. L'Acteur piqué crut devoir ſe retirer; & Jeannot ne déjeûna point.

Il n'y a que peu d'années que les Muſiciens des Cafés du Boulevard & des Foires feſaient alternativement la quête à la fin de chaque morceau qu'ils exécutaient. Une jolie Chanteuſe étant venue en minaudant préſenter ſa tirelire à un particulier, il y mit trois liards; la demoiſelle ſe croyant inſultée, lui jeta au nez ſa gratification; le particulier peu généreux, prodigua alors une volée de coups de canne à la pauvre fille, en s'écriant qu'on était maître de donner ce qu'on jugeait à propos. Le Magiſtrat qui veille au maintien du bon ordre, informé de cette ſcène, craignit qu'il n'en arrivât d'autres pareilles; en conſéquence, il défendit aux Muſiciens des Cafés de quêter davantage.

Il n'eſt pas toujours queſtion de plaiſir dans cette Capitale; les hiſtoires tragiques & de voleurs occupent auſſi quelques inſtans. Il arriva à Meſnil-Montant, près de

Paris, un événemenr bien-fâcheux. Sept perſonnes s'étant approchées trop près d'une ouverture occaſionnée par des carrières, la terre s'ouvrit ſous leurs pieds & les engloutit tout-à-coup. Ce ne fut qu'après une fouille conſidérable & dangereuſe, qu'on parvint à déterrer les cadavres, enſevelis à plus de ſoixante pieds de la ſuperficie. L'eſtimable Magiſtrat qui préſide à la Police, a pris les plus ſages précautions pour que de pareils accidens n'arrivent jamais: il a même fallu faire ébouler une vaſte & profonde carrière; opération qui s'eſt faite à l'aide de pluſieurs milliers de poudre, aux yeux d'un peuple immenſe & de M. le Noir, & après que ce Magiſtrat eût viſité l'intérieur de la carrière, & vu la méthode qu'on allait ſuivre pour, en mettant le feu à une ſeule mèche, l'affaiſer inſenſiblement, ſans que perſonne courût le moindre riſque.

J'ai raconté, dans le volume précédent de ces aventures, l'hiſtoire détaillée du ſcélérat Derues, à jamais fameux par l'art & la profonde diſſimulation avec leſquels il commit ſes crimes, & j'ai en même tems fait part au Lecteur des impreſſions étranges que fit ſon ſupplice ſur quelques per-

fonnes (1). Une femme que la fièvre obligeait de garder le lit, fut tellement frappée des crimes de cet odieux hipocrite, que fon imagination troublée lui fit croire qu'elle érait foupçonnée de complicité; cette idée bizarre aliéna tout-à-fait fon efprit; craignant à tout moment d'être traînée dans le fond d'un cachot, elle fe jeta par la fenêtre d'un troifième étage; &, par une autre fingularité, cette chûte ne lui caufa point la mort, la guérit entièrement de fes accès de fièvre, & la remit dans fon bon fens.

Pendant que la femme Derues gardait prifon, le défenfeur auffi eftimable que zèlé qui daigna écrire en fa faveur, publia un fecond mémoire pour achever de la juftifier. On y trouve la même éloquence & la même fenfibilité. Voici ce qu'on y lit de plus intéreffant; c'eft la femme Derues qui raconte elle-même les principales époques de fa vie: — „ Je fuis née d'une fa-„ mille des plus honnêtes, je pourrais mê-„ me citer des parens qui occupent dans „ l'Etat un rang diftingué.... M. Dupleſ-„ fis Defpeignes, mon parent, prit foin de „ mon éducation; elle fut auftère, & ja-„ mais elle ne me trouva indocile. J'avais „ à peine atteint feize ans lorfque M. Def-

(1) Voyez page 188.

„ peignes m'apela auprès de lui. Il était
„ homme de mérite, homme de mœurs,
„ très-instruit dans les affaires, mais plus
„ occupé de celles d'autrui que des siennes
„ propres. Il me chargea d'un soin qu'il
„ refusait de prendre lui-même: mon âge,
„ mon inexpérience m'en rendaient peu ca-
„ pable, mon zèle y suppléa. De l'écono-
„ mie, une attention soutenue, un dévoû-
„ ment absolu aux intérêts de mon bienfai-
„ teur, le mirent bientôt en état de répa-
„ rer le vuide qui s'était fait dans sa fortu-
„ ne: il se trouva au courant d'un revenu
„ considérable. Ce revenu me passait entiè-
„ rement par les mains; j'en disposais pres-
„ que arbitrairement; j'aurais pu m'enri-
„ chir si j'eusse préféré l'argent à la probi-
„ té. . . . . . Au bout de huit ans, M. Des-
„ peignes forma le projet de m'établir. —
„ Voilà, me dit-il un jour, voilà, ma chère
„ filleule, assez de tems que vous travaillez
„ pour moi; je dois à mon tour songer à
„ vous. Ma mère est morte; je veux abso-
„ lument que nous allions nous fixer à Pa-
„ ris, & j'espère vous y procurer un éta-
„ blissement convenable. — Je ne lui fis
„ aucune observation, parce que sa volonté
„ était ma règle ordinaire. Il exigea même
„ que je partisse avant lui pour aller faire
„ préparer notre logement. J'obéis encore;
„ & à son arrivée il trouva tout dans un

» ordre qu'il approuva. Il fit un voyage
» dans ses terres au commencement de No-
» vembre 1770. Il me promit, en me quit-
» tant, d'être bientôt de retour. Un des
» principaux motifs de son voyage était de
» me rapporter une somme qu'il destinait à
» mon établissement..... Mais au bout de
» vingt jours, je reçus une lettre du seul
» domestique qu'il avait amené, & j'y lus
» ces mots: — *Je ne sais ce qu'est devenu*
» *Monsieur; depuis la nuit du dimanche au*
» *lundi, il m'a laissé sans pain & sans ar-*
» *gent.* Je ne puis exprimer le saisissement
» que me causa ce billet; il me fit perdre
» toute connaissance...... Revenue à moi,
» je me détermine à partir pour Caudeville
» le jeudi 22 Novembre, à quatre heures du
» matin, par la diligence de Beauvais.....
» J'arrive à Beauvais à six heures du soir:
» là, plusieurs personnes m'avertissent que
» les Officiers du Bailliage viennent de par-
» tir pour l'ouverture des portes du château
» de Caudeville. Je prends une chaise qui
» m'y conduit. J'apperçois en arrivant le
» domestique, & je lui demande avec un
» empressement mêlé de crainte, quelles
» nouvelles il a à me donner? *Monsieur est*
» *mort*, me répondit-il. Ce fut un coup
» de foudre pour moi: je restai accablée,
» anéantie, presque morte moi-même. On
» me soutint pour me conduire jusques dans

„ la falle où étaient les Officiers de Justice.
„ L'état où ils me virent leur fit tant de
„ compassion, qu'ils me cachèrent d'abord
„ que mon bienfaiteur était mort d'un coup
„ de sang. Le lendemain, mon malheur
„ me fut offert sous un autre aspect. Les
„ Officiers de la Justice de Clermont arri-
„ vèrent; l'un d'eux me dit: Mademoiselle,
„ il ne faut pas vous le cacher, votre cou-
„ sin s'est tué lui-même. — Quel nouveau
„ sujet de désolation pour moi! Cependant
„ une réflexion vint s'offrir à mon ame dé-
„ solée. Celà ne peut pas être, dis-je à ces
„ Messieurs; il n'avait point de mauvaises
„ affaires, & il avait trop de réligion pour
„ commettre un pareil crime. Je croirai plu-
„ tôt qu'il a été assassiné, & que ses assassins
„ voudraient accréditer ce faux bruit. Ob-
„ servez, Messieurs, qu'il a été volé; il de-
„ vait m'apporter beaucoup d'or, & on ne
„ lui a trouvé qu'une très-petite somme. —
„ Le soir, le Lieutenant-Général de Cler-
„ mont entra dans ma chambre, où il me
„ trouva baignée de larmes. — M. Despei-
„ gnes, me-dit-il, ne s'est pas tué lui-
„ même; nous venons de trouver, à hau-
„ teur d'appui, du sang à la porte de l'anti-
„ chambre qui conduit au fallon: ainsi, lui
„ ou son meutrier a passé par cette porte;
„ d'ailleurs, ajouta-t-il, nous n'avons trou-
„ vé aucune arme auprès de lui...... Il

„ manquait à ma déplorable destinée de v
„ la calomnie essayer de revêtir ma prem
„ re infortune, des sombres couleurs
„ crime, de paraître vouloir m'imputer
„ événement qui devait causer ma ruir
„ qui m'enlevait à l'instant même une p
„ spective brillante, & qui m'a plongée da
„ un gouffre de malheurs..... Elevé
„ nourrie jusqu'alors dans l'aisance, je r
„ voyais menacée d'une prochaine misè
„ L'anéantissement de ma dot avait fait é
„ nouir mon mariage projeté.......]
„ mère avait des droits sur la succession v
„ cante; mais ils ne m'appartenaient pa
„ & il fallait travailler à les établir. I
„ difficultés, les intervenans se multip
„ aient chaque jour; & d'ailleurs, mes ch
„ grins, l'anéantissement où ils m'avoie
„ plongée me rendaient absolument incap
„ ble de suivre ces discussions fatigantes...
„ Je formai le projet d'entrer dans un co
„ vent. Ce n'était pas même la premi
„ fois qu'un tel dessein m'était venu; m
„ je manquais des moyens de l'effectue
„ on sait qu'il faut avoir quelque fortu
„ pour acquérir le droit de faire vœu
„ pauvreté..... Je formai, sans vocatic
„ des nœuds qu'il n'était plus ensuite
„ mon pouvoir de dissoudre. Combien d'a
„ tres mariages formés sans examen coı
„ me celui-là, & qui n'ont pas eu des su

aussi cruelles! Je ne suis donc pas, à
: égard, plus coupable que tant d'au-
s femmes, je suis seulement plus à
indre. Qu'on ne me soupçonne pas de
ndre ici ma voix à toutes celles qui
lèvent contre la mémoire d'un homme
qui je m'étais donnée au pied des au-
s: je n'eus aucun moyen pour le défen-
e; je déclare n'en avoir pas plus pour
ccuser. Ma mère, par mon contrat de
riage, m'avait cédé un tiers de ses
oits sur la succession de M. Despeignes.
ıelque tems après, elle nous fit la ces-
n des deux autres tiers, moyennant
e pension..... Il paraissait devoir nous
venir environ quatre-vingt-mille livres,
meilleure partie en argent comptant.
: projet que nous formâmes de conver-
' cette somme en fonds de terre devint
source de tous nos malheurs...... On
est pas libre dans une prison de choisir
s sociétés; ma situation, d'ailleurs, ne
e permetait pas d'occuper une chambre
noi seule. On logea dans la mienne une
eist..... ci-devant Chanteuse de l'Opé-
. Elle manquait de tout; elle était ré-
ıite à vivre de pain & d'eau. Je ne pus
utenir, sans être émue de compassion,
vue de son extrême misère; je parta-
:ai avec elle le dîner & le souper que
'apportait ma domestique. Elle fit con-

„ noiſſance, dans la priſon, avec une eſpèce „ de Peintre, qui s'offrit de faire ſon portrait. Elle y conſentit, ou plutôt c'était „ une choſe convenue entr'eux d'avance, „ un prétexte qu'elle fourniſſait à cet hom- „ me pour lui donner accès auprès de moi. „ Je m'apperçus bientôt que j'étais le prin- „ cipal objet de ſon attention & de ſes viſi- „ tes: il me tint des propos qui me firent „ deviner ſur le champ quelle était ſa véri- „ table miſſion. J'ai ſu qu'il dit un jour ex- „ preſſément à la demoiſelle Heiſt.... — „ Il faudrait nous entendre enſemble au ſu- „ jet de madame Derues, & je vous réponds „ que l'argent ne vous manquera pas..... „ Ce conſeil ne lui fut pas donné en pure „ perte. Elle ſe figura auſſi que les pro- „ tecteurs du ſieur de la Mothe pourraient „ l'aider à ſortir de la mauvaiſe affaire qui „ avait occaſionné ſa détention. Elle écri- „ vit à celui-ci qu'elle avait quelque choſe „ de ſecret & d'important à lui communi- „ quer; elle ajoutait que l'émiſſaire dont il „ feſait uſage auprès de moi n'avait point „ aſſez d'eſprit pour le bien ſervir, qu'il ſe „ coupait à chaque moment. & qu'il était „ important pour lui de choiſir mieux. Un „ inconnu vint quelques jours après lui fai- „ re pluſieurs queſtions qui me regardaient „ uniquement; mais elle ne lui dit rien. „ J'ai ſeulement ſu qu'elle avait promis d'être

„ moins laconique, si l'on parvenait à la „ faire mettre en liberté. Elle s'est restreinte „ te depuis à ce qu'on la transférât dans „ une prison qu'elle jugeait lui être plus „ commode: c'est celle de Saint-Eloy. Elle „ y fut transférée au bout de quelque tems; „ & l'on prétend qu'avant de s'y rendre, „ elle fit sa déposition. J'ignore ce qu'elle „ a pu dire; mais a-t-on dû ajouter foi au „ témoignage d'une personne qui venait „ d'être condamnée au fouet & au bannissement? ..... Quant au prétendu peintre, „ il mit tant de fois ma patience à bout, „ qu'à la fin elle m'échappa; je le menaçai „ d'appeler du monde pour le faire jeter „ hors de ma chambre. Il en sortit furieux, „ & en me disant: — Souviens-toi que „ deux hommes comme moi suffisent pour „ te faire pendre „.

Le Mémoire que je viens d'extraire est terminé par cette péroraison touchante: „ Je ne m'applaudirais point d'être à l'abri „ des châtimens, si je n'étais point à l'abri „ des remords. La seule paix de ma conscience „ a nourri mon courage; elle m'a „ fait appeler d'une Sentence (1) dont une „ criminelle aurait cru devoir se féliciter,

(1) Rendue par le Châtelet, qui ordonnait un plus ample informé d'un an, à la charge de garder prison pendant ce tems-là.

„ sur-tout après les terribles exécutions
„ dont mes yeux venaient d'être, pour ainsi
„ dire, les témoins, & dont mon ame ne
„ perdra jamais le souvenir; elle m'a donné
„ la force de résister à tous les maux qui
„ m'assiégent, à tous les ennemis qui me
„ poursuivent, en un mot, à des épreuves
„ si fort au-dessus de la puissance humaine,
„ que mon existence doit me paraître un
„ prodige. Hélas! elle me semblerait bien
„ peu digne d'être conservée, si les tristes
„ rejetons de l'union la plus malheureuse,
„ ne criaient sans cesse à mon cœur dé-
„ chiré: —— Conservez-la pour nous!
„ Qu'allons-nous devenir si vous nous quit-
„ tez! Nous sommes sur la terre comme si
„ nous n'étions pas. Vous seule pouvez
„ nous accueillir; ne nous ravissez pas le
„ seul appui qui nous reste. — Hé bien,
„ vivons! mais que l'honneur me soit ren-
„ du; autrement la vie sera pour moi plus
„ insupportable, plus cruelle que la mort
„ même „.

Les vœux de cette infortunée n'ont point été comblés; par arrêt du Parlement, elle a été condamnée au fouet, à la marque, & à être renfermée pour le reste de ses jours à la Salpétrière. Il a été avéré qu'elle n'avoit point dit ce qu'étaient devenus les bijoux de la dame de la Mothe; tandis qu'elle en était instruite, & même

qu'elle en avait secrètement vendus quelques-uns. Cependant, plusieurs Juges opinèrent à la mort.

Après que la femme Derues eût été exposée pendant deux heures aux regards du Public, on prétend qu'en rentrant dans sa prison, elle était si peu affectée du triste rôle qu'elle venait de jouer, qu'elle mangea de bon appétit une omelette, & vuida gaîment une bouteille de vin.

Pendant l'instruction de son procès, qui fut de plus d'un an, cette femme afficha beaucoup de sagesse, & se concilia même l'estime de plusieurs personnes: quelque tems après son arrivée à la Salpétrière, dont dont la Supérieure la regardait comme une autre Artémise, d'une fidélité inviolable, il lui arriva un petit accident, qui ne laissa pas de faire un peu de tort à sa vertu: malheureusement, que le 23 Mai, à sept heures du soir, elle accoucha d'un gros garçon.

Vu les désordres qu'entraînent le luxe, la misère & le libertinage, il n'est pas étonnant que le crime se succède dans les grandes Villes, & qu'il se reproduise sous différentes formes. On empoisonnait sous Louis XIII. & sous Louis XIV. Ce crime affreux s'est renouvelé de nos jours, mais modifié d'une autre manière. Des scélé-

rats se sont avisés de mêler dans le tabac & dans toute espèce de breuvage qu'ils trouvaient occasion de faire prendre, une certaine poudre qui produisait un sommeil subit, pendant lequel ils avaient tout le tems de voler & de dépouiller leurs malheureuses victimes; cette profonde léthargie durait quelquefois vingt-quatre heures; & le poison attaquait tellement les nerfs, que plusieurs des personnes qui en ont senti la violence en sont mortes ou sont demeurées perclues. Ces scélérats, qui n'ont heureusement alarmé la Société que pendant quelques mois, furent appelés *les Endormeurs*. Ces misérables ne se ne se contentèrent pas d'attaquer dans Paris la vie des citoyens; ils se répandirent sur les grandes routes, & abusèrent cruellement de la bonne-foi des voyageurs. La lettre suivante fut insérée dans divers papiers publics. —— „ J'allais à cheval de „ Paris à Orléans, pour me rendre à Dun-„ le-Roi, en Brie, où je suis Directeur de „ la Poste aux lettres; je rencontrai à An-„ gerville, à quatre lieues d'Etampes, deux „ hommes bien vêtus & bien montés, qui „ voyagèrent longtems à côté de moi sans „ me parler. Enfin, ils saisirent une occa-„ sion, & leur conversation m'inspira assez „ de confiance pour dîner avec eux. A „ l'Hôtellerie, il se trouva un autre voya-

„ geur qui me parut ne point connaître les
„ deux qui m'avaient accosté; le hasard, en
„ apparence, lui fesait faire la même route;
„ il s'en félicita, & nous demanda la per-
„ mission de se mettre à notre table. Nous
„ repartîmes tous quatre. Après quelques
„ lieues de chemin, durant lesquelles ils
„ mirent en usage tout ce que l'hipocrisie
„ & la perfidie peuvent inspirer de plus
„ adroit, l'un d'eux, avant d'arriver à Ser-
„ cote, proposa de se rafraîchir d'une bou-
„ teille de bierre. Il fesait très-chaud. On
„ accepte; & aussi-tôt il part en avant,
„ pour la faire, dit-il, mettre au frais.
„ Nous arrivons à l'Hôtellerie, &, sans
„ descendre de cheval, chacun de nous
„ boit un coup de bierre: mon verre passe
„ dans deux mains, & ne me parvient que
„ par force d'honnêtetés; je bois, & nous
„ repartons. Une heure après, je me sen-
„ tis faible, je me plaignis; les trois co-
„ quins qui m'avaient empoisonné m'aidè-
„ rent, me consolèrent, & feignirent la
„ douleur la plus vive & le plus grand em-
„ barras; cependant je perdis connoissance:
„ alors ils me transportèrent sur mon che-
„ val, dans la forêt que nous avions déjà
„ passée, & ils m'enterrèrent sous des bran-
„ chages, après s'être assurés sans doute,
„ en me meurtrissant le visage, que je
„ n'existais plus. Je restai pendant vingt-

„ quatre heures dans mon assoupissement,
„ & deux jours avec l'esprit perdu ; je dois
„ à la force de mon tempérament, & à di-
„ vers événemens heureux qui ont succé-
„ dés à mon malheur, d'avoir résisté au
„ poison & aux coups de mes assassins. Ils
„ me prirent mon cheval, ma montre, mon
„ argent, ma valise, dans laquelle étaient
„ des papiers de conséquence, qu'ils m'ont
„ renvoyés à mon adresse, timbrés de Paris.
„ J'ai su que mon cheval a été vendu peu
„ de jours après dans cette ville: & tout
„ me porte à croire, que ces trois voleurs
„ & empoisonneurs suivent les voyageurs
„ à la sortie de Paris. C'est un de ces cri-
„ mes que la force ni la prudence des Loix
„ ne peuvent prévenir „. — Cet honnête
homme qui éprouva une telle infortune se
nomme Charton.

Un autre particulier raconte, qu'étant parti de la Capitale avec un compagnon de voyage, ils rencontrèrent, à une lieue d'Essonne, un homme à cheval, qui vint loger dans leur auberge, & qui, après y avoir dîné, & en être sorti en même tems qu'eux, se trouvant également à l'endroit où ils devaient coucher, leur demanda la permission de souper avec eux, ce qu'ils crurent ne pouvoir refuser. Dans la conversation, l'inconnu se fit passer pour un

négotiant, & dit qu'il allait à Lyon. Le lendemain, on voyagea ensemble; & le soir, comme on fesait rafraîchir les chevaux, un autre homme arriva de Paris, questionna nos voyageurs sur la distance de Montargis, apprit d'eux qu'ils y allaient coucher, les y suivit, & leur fit, pour le souper, la même demande que le premier, qu'il semblait ne pas connaître. Le jour suivant, on se rendit dans un village appelé Nogent, où l'on dîna. — „Un malheureux hasard voulut, dit l'auteur de la „lettre, que mon compagnon se plaignît „d'un mal d'estomac. Le premier de nos „aventuriers, tire aussitôt de sa poche une „petite bouteille d'eau-de-vie, qu'il dit „excellente, & l'engage à en boire. Je „suis aussi tenté d'en goûter. Quelques „minutes après, celui qui nous l'avait ver„sée, se jète sur un lit, disant qu'il avait „besoin de repos. L'envie de dormir nous „prend alors, & nous en fesons autant. „L'autre se charge de veiller sur les che„vaux, & de venir nous avertir quand ils „seront prêts. Mais tandis que nous dor„mions profondément, son camarade me „vole ma montre, avec le peu d'argent que „j'avais; & à mon ami, outre une somme „de 312 livres, un étui d'or, une montre à „répétition & une chaîne d'or, avec quanti„té de breloques qu'il destinait à sa future „,

On parlait depuis plusieurs mois dans Paris, de ce nouveau crime, commis tous les jours de différentes manières, lorsqu'enfin, grace à l'exactitude de la Police, plusieurs de ces scélérats furent arrêtés, & trois d'entr'eux rompus vifs & jetés au feu: deux de ces malheureux ont été convaincus de s'être introduits, sous prétexte d'une ancienne connoissance, chez une femme d'un âge avancé, demeurant rue de Seine-Saint-Germain; & à la fin d'un dîner qu'elle leur donna, de lui avoir fait prendre dans du café, que l'un d'eux alla chercher, une liqueur assoupissante & pernicieuse, qui plongea cette femme dans un profond sommeil, accompagné de convulsions & de délire, & mit sa vie en danger, pendant lequel ils lui volèrent ses hardes, ses bijoux & d'autres effets. —— Le troisième, est-il dit dans l'Arrêt, étant accompagné de deux quidams, sous le faux prétexte d'avoir trouvé un écu de trois livres, qu'il ramassa rue Dauphine, en présence d'un homme âgé de soixante & douze ans, engagea ce particulier à entrer dans un cabaret, où, en feignant de mettre du sucre dans les verres, il mit dans celui de cet homme une poudre narcotique, qui lui causa un sommeil de plus de vingt-quatre heures, & leur facilita le moyen de lui prendre sa boîte, sa montre & son argent;

enſuite, il le fit monter par force dans un fiacre, & l'y laiſſa. Ce vieillard eut un délire qui lui dura plus d'un mois, avec extravaſion de ſang au viſage & autour des yeux, le tout accompagné de grandes douleurs & de faibleſſe d'eſtomac.

On croit que des effets auſſi funeſtes ſont occaſionnés par une herbe, dont la vertu eſt des plus narcotiques, & qui eſt malheureuſement connue depuis peu des ſcélérats que pourſuit le glaive de la Juſtice.

Ils ont cruellement tourmenté la femme de la rue de Seine; il eſt étonnant qu'elle exiſte encore, après le traitement qu'ils lui ont fait, & dont ils lui firent l'aveu le jour de leur exécution: ils s'efforcèrent de l'étouffer en la foulant aux pieds, & tout ſon corps fut couvert de meurtriſſures; ils finirent par lui mettre les pieds dans le feu, pour qu'on crût qu'elle y était tombée dans l'ivreſſe.

Rapportons quelques-uns des ſtratagêmes que ces monſtres ont employés. L'un d'eux s'aviſa, dit-on, d'envoyer chercher deux livres de tabac chez le Suiſſe de l'égliſe de Saint-Euſtache, & le renvoya enſuite, après y avoir mêlé de ſa funeſte poudre, ſous prétexte qu'il en voulait de plus fin. Comme pluſieurs perſonnes achetèrent de ce tabac empoiſonné, & qu'elles ſe plaignirent hautement d'en être très-in-

commodées, le Suiſſe débitant fut mis en priſon; mais ne tarda pas d'obtenir ſon élargiſſement, attendu que des perſonnes d'un rang illuſtre, & ſurtout M. le Curé, ſe rendirent cautions de ſa probité, & que le Suiſſe raconta avec bonne-foi comment la choſe s'était paſſée. Apparemment que le perfide endormeur s'imaginait profiter de l'indiſpoſition de ceux qui prendraient de ce tabac, ou bien qu'il cherchait à faire croire qu'elle était occaſionnée par une ſorte d'épidémie.

Un autre rencontrant ſur le Pont-Royal un porteur d'argent, lui demanda s'il n'appartenait pas à un Banquier de ſes amis qu'il lui nomma; le porteur répondit que non. „ J'en ſuis fâché, reprit l'Endor„ meur; j'ai coutume de me ſervir des por„ teurs d'argent de mon ami; mais vous „ me paraiſſez un bon enfant; de quel côté „ allez-vous? j'aime mieux que vous ga„ gniez ce voyage qu'un autre „. — Le ſcélérat trouva que, tout en chemin feſant, le porteur porrait ſe charger des ſommes qu'il avait à recevoir. En ſuivant le quai des Théatins, il lui préſenta une priſe de tabac. Le malheureux porteur, enchanté d'une telle politeſſe, ne tarda pas à reſſentir les effets de la poudre empoiſonnée; ſes jambes chancelèrent, & il était ſur le point

de perdre connaissance, lorsque le traître qui l'accompagnait le fit entrer dans un cabaret, & dit au maître que son porteur s'était enivré, mais qu'il recommandait qu'on en prît soin, jusqu'à ce qu'il eût cuvé son vin. L'on s'empressa d'autant plus à lui obéir, qu'il mit un écu dans la main du garçon, & le chargea d'aller lui chercher un fiacre; la voiture de place étant arrivée, il y monta, fit mettre le sac d'argent dont était chargé le porteur, & disparut pour toujours.

Voici une histoire fort-singulière, mais que je ne garantis point: Un autre de ces Endormeurs, ou peut-être le même, eut l'adresse de faire un vol fort-singulier, du moins s'il faut croire l'histoire qu'on en a racontée. Il s'écria tout-à-coup, au milieu d'une foule, qu'on venait de lui voler sa boîte d'or, & désigna un homme assez mal mis, qui était auprès de lui, & qui ne manqua pas de protester de son innocence. La garde accourut au bruit de la dispute, & crut devoir mener chez un Commissaire & le plaignant & le défendeur. L'Officier de Police commença par faire fouiller l'accusé; & on ne lui trouva rien. — „Je „suis sûr qu'il a pris ma boîte, (s'écriait toujours l'homme qui se prétendait volé) „qu'on cherche bien; elle est ovale, ornée

„ de trophées & pleine d'excellent Macou-
„ ba „. — Enfin, on la découvrit dans une petite poche pratiquée dans la basque de l'habit. — „ Je prie Monsieur le Commis-
„ saire, dit alors le plaignant, de vouloir
„ bien goûter mon tabac; il verra que c'est
„ réellement ma tabatière, indépendam-
„ ment des autres preuves que j'en ai don-
„ nées „. — M. le Commissaire, très-friant de bon Macouba, en prit délicatement une prise, & le trouva délicieux. Le premier Clerc, dont le nez était aussi gourmet, voulut en savourer une prise, & le Caporal du Guet demanda la permission de se régaler pareillement de ce tabac si exquis. Un instant après, ces trois personnes s'endormirent. Aussi-tôt les deux voleurs s'emparèrent de tout l'argent que l'Officier de Police avait dans son cabinet; ils firent encore main-basse sur sa montre, ses boucles, sur celles du Clerc, & sur une tasse d'argent & dix-huit livres qui composaient toute la fortune du Caporal. Après avoir fait leur coup, ils se retirèrent chacun de son côté, les soldats qui étaient à la porte ne s'étant point opposés à leur passage, parce qu'ils crurent leur affaire terminée. Cependant, étonnés & impatientés d'attendre plus d'une heure, ils dirent au domestique du Commissaire d'avertir leur Caporal, qui sans doute s'oubliait dans une conver-

sation intéressante; que l'heure de la parade approchait. Le laquais étant entré dans le cabinet de son maître, fut on ne peut plus surpris du profond sommeil qu'il y vit règner.

Une bonne femme aïant reçu chez elle quelques-uns de ces misérables, appelés *Endormeurs*, & leur aïant offert à déjeûné, parce qu'elle les croyait des Marchands Forains, avala, sans s'en appercevoir, une dose de la fatale poudre, & ne se réveilla qu'au bout de trente-six heures, sans incommodité, mais complètement volée de toute la finance qu'elle possédait. — „Je „m'en moque (s'écria cette femme après être revenue à elle-même) „ils m'ont pris „quatre-vingt francs au moins, mais j'ai „bien dormi pour mon argent„.

On ne saurait être trop en garde contre les différentes ruses qu'emploient les filous & les voleurs. Passant en carrosse dans une rue peu fréquentée, un Seigneur d'un certain âge apperçut une jeune personne d'environ dix-sept ans, fort-bien mise, & qui donnait les marques du plus violent désespoir. Touché des marques de sa douleur, il fit arrêter la voiture, & pria cette jeune personne de lui apprendre la cause du chagrin qu'elle fesait éclater. Mais elle

s'essuya les yeux, & s'efforça de paraîtı plus tranquile. Cédant enfin aux vive instances de l'estimable Seigneur, elle lı conta, en répandant un torrent de larmes que son père marié en seconde nôces, l'ava recommandée en mourant à sa belle-mère mais que cette marâtre l'accablait des plu mauvais traitemens, au point qu'elle l'ava forcée de quitter la maison paternelle, & qu'elle ne savoit que devenir. Le vieu Seigneur attendri, pria la jeune personn de monter dans son carrosse, & dit qu'i allait tâcher de faire sa paix avec une dam trop injuste; la belle inconnue se fit beau coup presser, & consentit enfin à se place dans la voiture, & à dire la demeure de s belle-mère. On arriva devant une maisoı assez apparente, & le vieux Seigneur fit de mander un moment d'entretien à la dame Elle le reçut dans une salle très-bien meu blée; & il fut surpris de voir une femm qui avait une phisionomie aussi distinguée qu'intéressante. Il lui raconta la rencontr qu'il avait faite de sa fille; lui représent les conséquences de ne point la traiter ave douceur, & parvint à l'engager à mieux vivre avec elle. La dame le pria à dîner, afin de mieux cimenter la paix. Il fit dire à son cocher de se retirer, & de venir le prendre sur le soir; la dame le laissa seul un instant, pour aller donner quelques or-

ârés. Comme il se promenait de long en large dans la salle, il sentit un vuide derrière la tapisserie; il la leva, & apperçut, dans un enfoncement, un cadavre sanglant couché sur de la paille. A cette vue, il connut le danger qui le menaçait, & se hâta de sortir de ce coupe-gorge; en traversant rapidement la cour, il vit arriver deux hommes de fort mauvaise mine, qui lui crièrent qu'on allait servir; mais il leur répondit, tout en courant, qu'il venait de se souvenir d'une affaire importante, qui l'obligeait de se rendre promptement chez lui.

Un homme âgé s'était retiré dans un petit appartement, rue Saint-Dominique, fauxbourg Saint-Germain; il vivait mesquinement avec une vieille gouvernante, quoiqu'il fût riche; mais il éprouvait la passion des gens d'un certain âge, il était avare, & ne songeait qu'à amasser de l'argent; comme si l'on ne devait pas jouir quand on n'a plus que peu de tems à posséder son bien. Cet homme alla passer quelque tems à la campagne, & ne partit qu'après avoir recommandé à sa gouvernante de redoubler d'économie, & de tenir exactement les portes fermées. Son absence ne durait que depuis peu de jours, lorsque la bonne ménagère vit paraître dans

l'appartement un homme en robe, en rabat, suivi de trois ou quatre particuliers, qui lui déclarèrent que son maître était mort subitement, & que M. le Commissaire venait mettre les scellés. Etourdie de cette nouvelle, la gouvernante ne s'occupa que de sa douleur, tandis que les prétendus membres de la Justice feignirent d'inventorier les effets du défunt. Aïant trouvé dans le secrétaire une somme de 18,000 livres, ils requirent la bonne femme de se charger de la garde de cet argent; mais elle témoigna une répugnance qu'ils étaient bien décidés à faire naître. Alors, on lui dit qu'on allait dresser procès-verbal, comme quoi M. le Commissaire restera chargé de cet objet, ainsi que des bijoux & de l'argenterie, qu'il n'était pas prudent de laisser sous les scellés. Quand ils se furent emparé de ce qu'il y avait de meilleur, ils prirent congé de la gouvernante, à qui ils laissèrent quelque argent, & qu'ils exhortèrent à se consoler & à garder fidèlement les meubles & le linge du défunt. Au bout de quelques jours, le maître revient & frappe à sa porte; la ménagère ouvre & referme brusquement, en appellant tous les Saints du Paradis à son secours; elle croit voir un esprit. Etonné d'une telle réception, le vieillard frappe de plus belle, & fait un si grand vacarme,

que tous les voisins accourent, & sont presque aussi effrayés que la gouvernante, le bruit de sa mort s'étant répandu dans tout le quartier. Enfin, le vieil avare entra chez lui, & faillit à mourir réellement, en apprenant ce qui s'était passé pendant son absence.

On lit dans le Mercure de France, l'histoire suivante, qui prouve que les filous emploient souvent des moyens bien étranges, pour parvenir à leurs fins. Une Dame, âgée à-peu-près de quarante ans, & qui paraissait avoir été fort-belle, vint sur la fin du dernier siècle s'établir à Reims; elle était mise avec beaucoup de simplicité, fréquentait les églises, & par la pureté de ses mœurs, édifiait tout son quartier. Elle se mit d'abord sous la conduite d'un des Grands-Vicaires de l'Archevêque, homme simple, d'une piété solide. La Dame inconnue, pendant six mois, ne lui parla que des affaires de sa conscience. Mais au bout de ce tems, elle lui dit, sous le sceau du secret, qu'elle éprouvait un embarras singulier. — „ J'ai, lui dit-elle, une lettre-„ de-change de douze-mille livres, & je „ ne serais pas charmée d'être connue. „ Voudriez-vous, Monsieur, vous charger „ de recevoir cet argent „? — Le pieux Directeur ne vit aucun inconvénient à lui

accorder sa prière ; il se chargea du billet, qui était adressé à l'un des plus fameux Négocians de la Ville ; & à peine l'eût-il montré, qu'on lui compta son argent. Le Négociant ajouta même qu'il avait ordre de fournir sur ce billet, des sommes bien plus considérables. Le Grand-Vicaire vint retrouver la Dame ; mais lorsqu'il voulut lui remettre la somme qu'il avait reçue, elle lui dit qu'elle n'avait pas besoin d'argent ; que celui-là était destiné à marier quatre pauvres filles, & qu'elle le priait de le distribuer selon ses vues. Le Grand-Vicaire, charmé d'entrer pour quelque chose dans cette bonne œuvre, eut bientôt marié quatre filles, qui ignorèrent absolument la main qui s'était ouverte en leur faveur. Deux mois après, le Grand-Vicaire fut chargé de recevoir pareille somme, & de l'employer à l'entretien de quatre Ecclésiastiques. Quoiqu'on lui eut encore recommandé le secret, il ne se crut pas, pour cette fois, obligé de le garder bien exactement ; il voulut édifier quelques-unes de ses dévotes, & leur faire connaître une personne qu'il regardait comme une Sainte. Les dévotes le dirent à d'autres, & bientôt elle passa dans la ville de Reims pour un prodige de charité. Toutes les Dames s'empressèrent à se lier avec elle, & sa piété parut de plus-en-plus édifiante. Dans ce

tems-là elle reçut une visite mistérieuse de deux inconnus, qui lui remirent de grosses sommes en présence de son Directeur, & devant lequel ils applaudirent beaucoup le dessein qu'elle leur communiqua d'établir une école gratuite pour les jeunes filles. Les étrangers qui se disaient Anglais, la prièrent de ne point épargner leur bourse pour une si bonne œuvre. On y mit la main aussi-tôt après leur départ. On loua une grande maison, & la Dame inconnue se mit à la tête de quelques dévotes, qui se dévouèrent à l'éducation de la jeunesse. Elles se donnèrent tant de peine pour instruire les jeunes filles qui se présentèrent, que tous les gens de bien ne cessaient de remercier le ciel d'avoir procuré un tel secours à leur patrie. Au bout de six mois, la Dame dont on admirait généralement la piété, voulut faire voir au Public les progrès de ses élèves. Elle leur fit apprendre une Tragédie, tirée de l'Ecriture sainte, & qui fut représentée en présence des amies de la nouvelle société. Ces bonnes dévotes en furent si contentes, qu'elles inspirèrent à la plupart des Dames de la ville l'envie de la voir représenter aussi. L'institutrice répondit que sa maison était trop petite ; mais que si on pouvait lui en procurer une plus grande à la campagne, elle consentirait volontiers à donner ce plaisir

à toutes les perſonnes de conſidération. Charmé de ſa condeſcendance, on lui céda une eſpèce de château, ſitué à trois lieues de Reims, où elle fit conſtruire un théâtre vaſte & très-bien décoré. Pour compléter la fête, elle pria à dîner ſoixante perſonnes des plus conſidérables; & comme on ſavoit qu'elle n'avoit pas aſſez d'argenterie, on s'empreſſa de lui en offrir. Indépendamment d'une quantité prodigieuſe de vaiſſelle d'argent, elle emprunta auſſi des diamans pour parer ſes actrices, & elle en eut pour plus de cinq-cens-mille livres; car chaque Dame, en lui prêtant les ſiens, ignorait que ſa voiſine en eut fait de même. Le dîner fut magnifique; en ſortant de table, on paſſa dans la ſalle du Spectacle, & on commença la repréſentation de la Pièce. Elle était à moitié, lorſque le Grand-Vicaire ſortit un inſtant. Comme il traverſait un endroit obſcur, un homme lui dit d'une voix baſſe: — „ Eſt-„ ce vous, Monſieur Laramée „ ? — Un inſtinct ſecret ou un mouvement de curioſité lui aïant fait répondre oui, on lui remit une lettre, & celui qui la lui donna s'éclipſa auſſi-tôt. La façon miſtérieuſe dont on avait fait tenir cette lettre au Directeur, lui inſpira l'idée de l'ouvrir. Quelle fut ſa ſurpriſe, d'y voir dévoiler un miſtère d'iniquité! On avertiſſait la prétendue dévote

qu'il ferait facile, d'après le plan formé, d'enlever ce qui lui avait été confié, & que tout ferait prêt pour les onze heures du soir, tems où la compagnie devait être retirée. Le Directeur communiqua ce billet important à deux des principaux Magistrats de la ville, qui étaient dans l'assemblée. Un des deux se détacha promptement, & aïant pris la poste, il fut de retour sur les dix heures du soir avec main-forte. On investit sans bruit la maison; & chacun s'étant retiré, les deux Magistrats qui étaient dans le secret, rassemblèrent leurs amis dans un village voisin, pour y attendre l'événement. Mais soixante personnes intéressées dans le vol qu'on méditait, n'en furent pas plutôt instruites, qu'elles ne purent attendre tranquilement l'exécution du projet; elles retournèrent à la maison qu'elles venaient de quitter, dont elle firent enfoncer les portes; la fausse dévote & les milords supposés, qui s'occupaient à faire des balots de l'argenterie, crurent pouvoir s'échapper, mais ils furent arrêtés par les archers postés en embuscade. Ils avouèrent qu'ils avaient des voitures toutes prêtes, sur lesquelles ils comptaient charger leur riche butin. La Dame qui avait si bien conduit le complot devait se retirer à Sedan, où ils avaient un receleur, & de-là ils se proposaient de passer en Angleterre.

On les mit entre les mains de la Justice: ils furent condamnés au fouet, à la marque & au bannissement perpétuel.

Les filous de Londres sont encore plus rusés que les nôtres; témoin l'anecdote que l'on va lire, racontée par un Français, qui y joua un rôle malgré lui. „ Je sortais du Spectacle, la presse était grande „ à la porte, & je sentis quelque chose entre mes „ jambes qui m'aurait fait tomber, si je n'eusse été „ soutenu par la foule; j'y portai la main, & je „ reconnus que c'était un gros chien. L'on m'avait „ prévenu qu'on courait risque d'être volé en sor- „ tant du Théâtre; je m'étais précautionné contre „ cet accident, en tenant ma main sur mon gousset. „ Tout d'un coup je sens une main velue qui saisit „ la mienne, & l'on m'enlève ma montre. J'eus „ la présence d'esprit de retenir cette main, en criant „ au voleur; la foule s'écarte, & j'apperçois que ce „ chien qui était entre mes jambes, était celui qui „ m'avait volé: je croyais le tenir, mais je me suis „ senti serré par derrière avec tant de violence, que „ j'ai été contraint de lâcher mon voleur; ceux qui „ m'environnaient, & qui s'étaient rangés au bruit „ que j'avais fait, ont livré passage au prétendu „ chien, & se sont resserrés avec tant de promptitude, que je me suis trouvé sans montre, aussi „ pressé qu'auparavant. Je ne puis, malgré ma „ perte, m'empêcher de rire, lorsque je pense au „ tour qu'on m'a joué: il n'est pas nouveau; & l'on „ assure que ces chiens ne sont autre chose que des „ enfans, qui, à la faveur de cette mascarade, volent „ impunément, parce qu'environnés de ceux qui les „ mettent en œuvre, ils sont sûrs de trouver un „ passage après avoir fait leur coup. Il faut nécessairement être volé quand ces Messieurs l'ont résolu „.

Voici deux traits d'héroïsme de voleurs Anglais, que le Lecteur ne sera peut-être pas fâché de trouver ici. On allait exécuter à Londres un criminel; déjà cet infortuné était au pied de l'échafaud, & le Pasteur lui adressait les dernières exhortations, lorsqu'un homme, confondu dans la foule des spectateurs, s'avança tout-à-coup vers le Magistrat qui doit être présent au supplice des coupables, & déclara qu'il était l'auteur du crime pour lequel ce malheureux allait subir la mort; & que les remords qu'il éprouvait ne lui permettaient pas de laisser périr un innocent. D'après cet aveu, on se saisit de sa personne, & on le mena en prison, ainsi que celui qu'on allait exécuter. Un examen approfondi découvrit que le prisonnier volontaire avait commis le crime; mais l'autre ne put se justifier entièrement. Instruite de cet événement singulier, Sa Majesté Britannique leur fit grace à tous les deux; parce que l'un avait éprouvé la terreur & la honte du supplice, & que l'autre avait montré une générosité dont il y a peu d'exemples.

Un nommé Guillaume Orrebow fut condamné à mort avec quinze autres coupables, en 1763. La veille du jour de l'exécution, Orrebow eut envie de voir sa maitresse & de lui faire ses adieux. Il n'était pas possible d'engager cette Belle à venir dans la prison; il n'y avait point d'apparence qu'il pût aller chez elle. La difficulté ne fit qu'irriter ses desirs. Il invita le Geolier à boire avec lui d'excellent vin; quand il l'eut à demi enivré, il lui demanda la permission de sortir pendant deux heures, s'engageant, par les sermens les plus forts, à revenir au moment précis. Le Geolier, échauffé par le vin, incapable de réfléchir, osa compter sur la parole de son prisonnier, les portes furent ouvertes. Orrebow courut chez sa maitresse, qui fut très-surprise de le voir, & qui ne manqua pas de

l'exhorter à profiter de son bonheur extraordinaire; mais il rappela sa parole, & attesta la sainteté du serment. Tout ce qu'il se permît, ce fut de donner à l'amour la dernière nuit de sa vie... Le Geolier n'eut pas plutôt cuvé son vin, que ne voyant point revenir son prisonnier, il éprouva les plus cruelles alarmes. Cependant l'heure de l'exécution approche; les charriots arrivent; on ne trouve plus que quinze criminels, aulieu de seize qu'il devait y avoir; on demande ce qu'est devenu celui qui manque; le Geolier, plus mort que vif, raconte sa triste aventure; comme la confiance qu'il avait eue était très-criminelle, & d'une conséquence infinie, on le fait monter dans le charriot à la place du coupable, & l'on part pour Tyburn (1). Le sommeil le plus profond avait succédé aux plaisirs dont Orrebow s'était rassasié pour la dernière fois; il se réveille enfin, s'informe de l'heure qu'il est, se hâte de s'habiller, &, quoique l'objet de sa tendresse s'efforce de le retenir, il va précipitamment à la prison; apprenant qu'on en est déjà parti, il prend au plus vîte le chemin de Tyburn, rencontre enfin les charriots, & s'approche hors d'haleine de celui où est le Geolier: — „Descendez, lui crie„t-il, vous avez tenu ma place assez long-tems, „je viens la reprendre: si l'on s'était moins pressé, „vous n'auriez pas eu la peine de venir jusqu'ici, „& je ne me serais point fatigué en courant pour „vous rejoindre„. — Il monte en disant ces mots, s'assied, reprend haleine, remercie le Geolier, & se plaint amèrement de ce qu'on l'a cru capable de manquer à sa parole.

---

(1) Lieu où les Criminels sont mis à mort.

Fin de la première Partie.



FIGARO

EN BONNE HUMEUR,

OU

LES FOLIES ET LES SOTTISES

DES PARISIENS.

Publié par M. C... de B...

SECONDE PARTIE.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXV.



LES SOTTISES ET LES FOLIES PARISIENNES.

SECONDE PARTIE.

Revenons aux principales escroqueries & aux vols les plus considérables faits à Paris. Trois filous s'avisèrent de porter au Mont-de-Piété quelques pains de cire jaune, sur chacun desquels on leur prêta cinquante francs. Peu de tems après, ils en envoyèrent une charrette toute chargée, & reçurent une somme considérable. Ils revinrent pour la troisième fois; mais un Huissier-Priseur, plus fin ou plus dé-

ſiant que ſes confrères, aïant voulu caſſer un de ces pains, ne put y réuſſir, & s'apperçut enfin, que c'était du bois revêtu de cire.

Une jeune domeſtique, âgée de ſeize à dix-ſept ans, preſſée par une vieille femme à qui elle dévait quelque argent, pour en avoir été logée & nourrie lorſqu'elle ſe trouvait ſans condition, eut la faibleſſe de dérober à la maitreſſe chez qui elle ſervait, un mauvais déshabillé, qu'elle alla vendre, & dont elle retira cent ſous. Les perſonnes chez qui elle était s'apperçurent du vol dès le même jour, & la Bourgeoiſe, qui vit qu'elle avait un caſaquin de moins, courut auſſi-tôt la dénoncer, ſans avoir égard à l'âge de ſa ſervante, & aux circonſtances qui avaient pu la porter à ſe rendre coupable. Quelques perſonnes charitables, à qui la jeune fille avoua ſa faute, ſe hâtèrent de racheter l'effet volé, & le rendirent à celle à qui il appartenait. Mais il n'était plus tems; la pauvre malheureuſe fut arrêtée & conduite en priſon, & bientôt après condamnée à être pendue. La potence était dreſſée, le bourreau s'était déjà ſaiſi de ſa proie, le peuple aſſemblé attendait que la victime parût, lorſqu'en deſcendant l'eſcalier du Châtelet, un hom-

bienfaisant parvint à lui dire deux mots à l'oreille. Elle s'arrêta sur le champ, demanda à parler au Lieutenant Criminel, & déclara qu'elle était grosse des œuvres de son maître. A ces mots, tout fut suspendu; on la ramena en prison pour avoir l'avis des Médecins & des Sage-Femmes. Tout intéressait en faveur de cette infortunée; on présume que des personnes du premier rang ont obtenu sa grace, de l'humanité de notre jeune Monarque. Le mensonge lui semblait la chose la plus odieuse; l'approche d'une mort effrayante put seule la contraindre à changer de façon de penser. Elle avait tant de candeur, que quelqu'un lui aïant reproché d'avoir tout avoué lors de ses différens interrogatoires: — „ Oh! Monsieur, reprit-elle, il n'est pas „ permis de mentir à la Justice; j'aime „ mieux mourir que d'être damnée „.

Voici une histoire beaucoup plus touchante que celle qu'on vient de lire. Cathérine, jeune paysanne, quitta son village pour venir être servante dans la capitale de la France. Quoiqu'entourée de périls que l'on connaît peu dans les hameaux, elle sut conserver l'innocence & la candeur des habitans de la campagne; elle était belle; sa simplicité & sa vertu lui donnaient de

nouveaux agrémens. Le maître de Cathérine, non-seulement la trouva jolie, mais en devint éperdûment amoureux. La sagesse de sa servante l'étonna; ses desirs s'en irritèrent, & il mit en vain en usage tous les artifices de la séduction, propos flatteurs, sermens d'aimer toujours, promesses d'une grande fortune. L'estimable créature n'en concevait pas plus d'orgueil; elle pensait qu'il n'y avait rien de si naturel que de regarder l'honneur comme un trésor au-dessus de toute chose. L'homme vil, qui était indigne d'éprouver les délices de l'Amour, voyant ses soins, ses efforts inutiles, résolut de perdre l'objet de sa criminelle tendresse, & forma le projet le plus noir & le plus abominable. Il congédie sa malheureuse servante; & lorsqu'elle fesait emporter une petite cassette qui renfermait ses hardes, il crie qu'il est volé. On arrête aussi-tôt l'infortunée, on visite ses effets, & l'on y trouve deux couverts d'argent que le monstre y avait furtivement glissé. La déplorable Cathérine est plongée dans un cachot, & réputée coupable de vol; vainement elle pleure, elle gémit, elle proteste qu'elle est innocente, qu'elle n'a jamais rien dérobé; la loi s'est élevée contre elle; les juges, malgré la pitié qui les sollicite en sa faveur, sont contraints de prononcer.... la vertu même subit la punition du

crime. Un Chirurgien, fameux Anatomiste, retire, à prix d'argent, le cadavre des mains de l'Exécuteur; il se hâte de le faire transporter chez lui, où son frère se trouve par hasard: c'était un Réligieux respectable, dont les cheveux blancs & la physionomie austère inspiraient une sorte de vénération. Le pieux Cénobite, à la vue du cadavre, est ému de compassion: — „ Avoir été si „ jeune dans le vice, dit-il, & avoir mé- „ rité une mort prématurée & ignomi- „ nieuse „! —— Cependant le Chirurgien croit s'être apperçu que l'infortunée respire encore; il lui prodigue tous les secours de son art; elle reprend l'usage de ses sens, elle ouvre les yeux, les tourne sur le Réligieux; & frappée de son air imposant & vénérable, elle s'imagine être en présence de Dieu même; elle se lève, va tomber à ses pieds, les embrasse avec transport, & s'écrie: — „ Ah! Père Eter- „ nel, vous sauvez mon innocence „! — Ce cri est pour le Réligieux & pour son frère celui de la vérité; ils prennent le plus tendre intérêt à cette malheureuse victime des passions des hommes; ils la comblent de présens, & la font passer secrètement dans une campagne éloignée. Mais elle fut longtems à recouvrer parfaitement l'usage de la raison; le supplice infâme qu'elle avait subi dérangea ses or-

ganes; pendant plusieurs mois on la trouvait nuit & jour à genoux, les mains jointes, versant des larmes, & répétant sans cesse ce qu'elle avait dit à ses juges: — „Messeigneurs, Messeigneurs, je vous assure que je ne suis point une voleuse„.

On s'appercevait depuis quelque tems, avec la dernière surprise, qu'il disparaissait presque chaque jour un couvert d'argent chez une personne de grande qualité. Etonnée d'un vol si souvent répété, & desirant d'en connaître l'auteur, la personne si souvent volée fit observer tout son monde, ainsi que les gens des amis qui mangeaient ordinairement chez elle; mais on ne put rien découvrir, & le maître-d'hôtel lui dit qu'il répondait de la probité de tous les domestiques de la maison. Enfin, ne sachant plus quel moyen employer, M. de *** eut recours à M. le Lieutenant de Police, qui lui promit qu'un Exempt ou Inspecteur, fameux pour avoir fait les captures les plus difficiles, trouverait l'adroit filou, si la chose était possible. L'Exempt de Police, après avoir réfléchi de quelle manière il s'y prendrait, dit à M. de ***, qu'il fallait qu'il lui permît de venir manger à sa table, vêtu en homme de la première distinction, & qu'il se fît

servir par deux laquais à grande livrée, mais qui ne seraient tout simplement que des mouches ou espions. L'Exempt eut le bonheur de réussir dès le premier jour qu'il s'occupa de cet objet; il vit l'un des convives glisser furtivement une cuiller & une fourchette dans sa poche. Les observations de ses deux accolites s'étant rencontrées avec les siennes, il offrit au filou une prise de tabac en sortant de table, ainsi qu'il en était convenu avec M. de ***, afin de le lui faire connaître. L'homme de qualité les fit aussi-tôt passer l'un & l'autre dans son cabinet, & conseilla au voleur de couverts de se fouiller lui-même, & de restituer ce qu'il venait de prendre. Qu'on se représente la confusion & la honte de cet homme, qui jouait un rôle brillant dans le monde, & dont la fortune consistait au moins en trente-mille livres de rente. On trouva chez lui, dans un endroit écarté de son appartement, trois ou quatre douzaines de couverts d'argent, qu'il avait dérobés chez ses amis. Afin d'éviter l'éclat, par égard pour sa famille, on le renferma comme fou dans une maison de force. On prétend que lorsqu'il se vit pris sur le fait, il chercha, par une plaisanterie, à repousser la honte dont il était couvert. „Je ne suis point coupable „de vol, s'écria-t-il, puisque Monsieur

„ m'a souvent répété, qu'il y avait chaque „ jour chez lui un couvert pour moi „.

Cette anecdote me rappelle qu'un homme très-riche avait aussi tellement l'habitude de voler, qu'il ne pouvait s'empêcher de prendre tout ce qui lui tombait sous la main. Son valet-de-chambre, qui le suivait toujours, avait soin de rapporter les effets volés.

Une autre personne, d'un état distingué, se sentant les plus funestes penchans, avait, dans une armoire, la représentation en petit, des roues, gibets, & autres supplices qui servent à la punition des criminels: il allait tous les jours considérer ces tristes objets, afin que leur vue étouffât en lui ses malheureuses dispositions naturelles, en lui montrant toute l'horreur d'une mort ignominieuse.

Un fils de famille était assez perverti, pour aller souvent la nuit attendre les passans au coin d'une rue, & leur voler leur montre ou leur bourse. Ce misérable s'étant emparé de la sorte d'une très-belle montre à répétition, se hâta de se rendre

chez lui, ſans faire attention qu'il était ſuivi de loin par la perſonne à laquelle il venait d'enlever un bijou précieux. Cette perſonne alla le lendemain, de grand matin, trouver le père du jeune homme, & lui avoua ce qui s'était paſſé la nuit précédente. Quel coup de poignard pour un tendre père, auſſi rempli de probité que d'amour pour ſes enfans! „Ah! Monſieur, „s'écria ce reſpectable vieillard, vous ve- „nez de me donner le coup de la mort. „Cachez, je vous en conjure, le crime „du malheureux qui me déshonore. Vous „allez ravoir votre montre; & vous ver- „rez que la juſtice parternelle eſt auſſi „ſévère que celle qui tient le glaive des „loix„. — A ces mots il paſſe dans la chambre de ſon fils, & apperçoit la montre volée. Il lui demande d'où il tient ce bijou; & comme il héſite à répondre, troublé par la vue de la perſonne qui accompagne ſon père: „Malheureux! re- „prend le vieillard, le ciel a permis que „je ſois inſtruit de ton infâme conduite; „il vaut mieux que tu périſſes de ma main, „que de celle du bourreau„: — & il lui brûle la cervelle d'un coup de piſtolet.

On aſſure qu'un de ces êtres amphibies qui n'ont de Prêtre que l'habit qu'ils por-

me pour une demi-guinée à Robert Rider, Amidonnier; il la traîna lui-même avec un licol qu'il lui avait attaché, jusques chez l'acheteur, qui demeurait assez loin de sa maison. Les pleurs de cette femme, les cris lamentables de ses trois enfans, ni les murmures d'une populace nombreuse, ne purent émouvoir l'indigne mari.

Au commencement de l'année 1779, le Parlement de Paris prononça un Arrêt dans une cause singulière, & que voici en substance: Deux particuliers d'un village du Bas-Poitou, avaient une tante âgée de plus de quatre-vingts ans, & qui jouissait d'une sorte d'aisance. Craignant qu'elle ne vînt à décéder sans les avoir institués ses légataires universels, ses neveux imaginèrent de suivre à-peu-près la marche que Regnard a tracée dans sa Comédie du *Légataire:* ils formèrent le projet de faire dicter un testament par la femme de l'un d'eux à des Notaires, à qui ils persuaderaient que c'était leur tante. En conséquence de leur stratagême, ils se rendirent chez un des Notaires de la ville de Fontenay-le-Comte, & le prièrent de se transporter, avec un de ses confrères, au domicile de leur tante, pour y recevoir son testament. Le Notaire refusa d'abord; mais

il céda enfin aux prières & aux instances des neveux, qui lui dirent qu'il était de la plus grande importance qu'on ne l'apperçût point dans l'endroit que leur tante habitoit, parce que des voisins jaloux & avides mettraient des entraves à la générosité de leur bienfaitrice. Le Notaire était bien éloigné de soupçonner que ces précautions étaient des piéges qu'on lui tendait pour le mettre dans le cas de prêter son ministère à un faux. Au jour & à l'heure convenus, il partit avec un de ses confrères, accompagné d'un des neveux. Ce neveu les conduisit au milieu de la campagne; & après plusieurs heures de marche pendant la nuit, ils arrivèrent à une maison que leur conducteur leur dit être celle de la vieille tante. Les deux Notaires, en entrant, trouvèrent l'autre neveu, qui les pria de ne point faire de bruit, & de passer dans la chambre où était la testatrice. Ces deux Officiers s'approchèrent du lit de la prétendue octogénaire, & lui aïant fait différentes questions, le son de la voix de cette femme leur inspira des soupçons. Pour les dissiper, ils tirèrent les rideaux, & approchèrent avec une lumière. Ils apperçurent alors une femme qui, malgré l'attention qu'elle avait de se couvrir le visage, ne paraissait pas avoir trente-six ans. On se doute bien qu'ils

refusèrent de recevoir le faux testament qu'elle devait leur dicter. Indignés de cette supercherie, les Notaires sortirent sur le champ, en menaçant les neveux de dénoncer leurs manœuvres criminelles à la Justice. Le ministère public rendit bientôt plainte contre les trois coupables (les deux neuveux & la nièce). Sur l'information faite à Fontenay-le-Comte, ils furent arrêtés & mis en prison. & condamnés, par la Sénéchaussée, à être flétris & aux galères, & la nièce au blâme. Mais le Parlement de Paris rendit un Arrêt qui condamna simplement les deux particuliers au blâme, & à une amende de trois livres, & mit la femme hors de Cour.

Il serait impossible de faire mention des astuces ou tromperies en tout genre qui se pratiquent dans cette vaste Capitale; il s'en faut beaucoup que je les aie toutes rapportées dans le singulier Roman que j'ai publié il y a quelques années (1). En voici quelques-unes dont je n'avois point

(1) Il est intitulé: *Astuces de Paris, où l'on voit les ruses que les intrigans & certaines jolies femmes mettent communément en usage pour tromper les gens simples & les Etrangers:* 2 vol. Paris, Cailleau, 1778.

parlé, & qui pourront peut-être amuser le Lecteur. Plusieurs riches marchands savent bien faire leurs affaires avec certains jeunes gens de famille; ils leur vendent bien cher, & sur de bonnes cautions encore, des bijoux qu'ils font racheter ensuite pour très-peu d'argent comptant.

Que de ruses employe-t-on chaque jour dans les académies de jeu! Quand l'escroc se trouve aux prises avec un novice, il a grand soin de cacher son jeu & de laisser gagner les premières parties. Mais c'est aux paris que l'on y dupe sur-tout les gens simples: l'escroc, assis autour d'un tapis verd, a des camarades qui le regardent jouer; ils gagent pour lui, & partagent ensemble le gain qu'ils font sur les spectateurs faciles ou trop avides.

La plupart des cochers s'entendent avec les voituriers qui leur vendent la paille ou le foin; le prix dont ils conviennent n'est que fictif, & il leur en est rabattu quelque chose lorsqu'ils sont tête-à-tête avec le marchand.

Les maquignons sont encore plus fins pour leurs intérêts: lorsqu'ils mettent en

vente un cheval boiteux, ils ne manquent pas de le faire courir auparavant, afin de l'animer; & le piqueur qui l'essaye, le fait galoper si rapidement, qu'il est impossible de s'appercevoir de sa marche inégale. S'il est lunatique, il attend la pleine-lune pour le montrer aux acheteurs, parce qu'alors les yeux d'un tel cheval sont parfaitement beaux. Si c'est une rosse sans vigueur, il la rend fringante en lui mettant du poivre sous la queue.

Beaucoup de personnes se trouvèrent incommodées pour avoir pris, dans un Café, des glaces que l'on avoit colorées avec du cuivre.

Cette tromperie si condamnable m'en rappelle une autre du même genre, rapportée dans la *Gazette de Santé*, d'après les *Ephémérides d'Allemagne*. L'Ambassadeur d'un grand Prince à la Haie, invita quelques personnes distinguées de l'un & l'autre sexe à un repas somptueux; il y fit servir des huîtres vertes que l'on croyait venir des côtes d'Angleterre; mais tous ceux qui en mangèrent se trouvèrent mal sur le champ, vomirent avec des efforts horribles, & eurent bien de la peine à se rétablir. A force de recherches & d'informa-

tions, on découvrit que le vendeur d'huîtres en avait teint une quantité avec du verd-de-gris, afin de les faire passer pour de véritables huîtres d'Angleterre.

Comme, dans le mois de Janvier 1777, les rues de Paris étaient fort embarrassées par les carrosses, à cause de la neige & de la glace, sur-tout celle Saint-Honoré, des filoux avaient imaginé de saisir les passans au travers du corps, & de leur faire faire une pirouette lorsqu'il venait une voiture, en criant: — „Monsieur, prenez garde „! — & ils vous escamotaient votre mouchoir ou votre montre; encore les remerciait-on bien.

Il est des filoux d'une autre espèce: ils feignent de ramasser à vos pieds de prétendus bijoux de prix, & vous les vendent à bon marché, si vous êtes assez simple d'acheter du cuivre pour de l'or, ou du verre coloré pour du diamant. Un de ces hommes industrieux parvint à attraper un particulier très-défiant, & qui se croyait au fait de toutes les ruses possibles: il parut ramasser, à quatre pas du particulier soupçonneux, une bague qui avait tout l'air d'être d'une certaine valeur; c'était

une cornaline, enveloppée dans un petit papier, sur lequel était écrit une reconnaissance d'un Orfèvre, qui déclarait avoir monté en or la cornaline ci-jointe, & avoir reçu de M. Damis la somme de trente-deux livres dix sous. A la vue de ce titre authentique, le particulier ne fit nulle difficulté de donner dix-huit francs de cette bague, qui se trouva ne valoir, tout au plus, qu'une trentaine de sous.

Ceux qui font le plus bel usage de leur fortune en l'employant à l'acquisition d'excellens tableaux, & de bonnes gravures, éprouvent aussi différentes tromperies. Les Marchands d'Estampes un peu adroits savent persuader à certains Amateurs, que quand une estampe moderne est mise au jour, ils ne tiennent rien s'ils n'ont cette estampe avant telle ou telle marque. Ils donnent, par ce moyen, l'alerte aux Amateurs qui s'empressent d'avoir de ces épreuves recherchées, qu'on vend d'autant plus cher, qu'il se présente d'acquéreurs. Le jour même que l'estampe *du Gâteau des Rois* parut, un colporteur de gravures, très-connu par son habileté à former des spéculations sur l'ineptie de ses pratiques, avait des épreuves de trois différens prix, l'une à 16 livres, l'autre à 24 liv. & une

troisième à 36 livres. Pour persuader à l'Amateur qu'il ne devait point hésiter de donner ce dernier prix, il lui fesait remarquer que l'épreuve qu'il lui présentait était avant l'adresse de l'Auteur. Il avait taxé à 24 liv. les épreuves où se trouvait, dans l'inscription du bas de l'estampe, un point mal placé; & à 16 liv. celle où l'on voyait au haut de l'estampe, la date du jour que la planche a été commencée.

Il est encore bon de remarquer au sujet de cette espèce d'agiotage, que l'épreuve même avant la lettre, n'est pas toujours une première épreuve, depuis que l'on a vu le propriétaire de plusieurs planches recherchées, couvrir lui-même l'écriture de ses planches, & en faire tirer des épreuves sans lettres. Il les glissait ensuite dans des ventes publiques, afin de mieux surprendre les *Curiolets*, & riait le premier en recevant leur argent.

Voyons maintenant quelques-unes des tromperies qui se pratiquent dans la vente des tableaux. Ceux qui en font le commerce n'enchérissent les uns sur les autres que pour la forme; de sorte que les tableaux leur sont adjugés au trois quarts de leur valeur; & le partage qu'ils font en-

ſemble du bénéfice, s'appelle entr'eux *ré-viſion.*

Quand un Amateur poſſède un bon tableau dans ſon cabinet, ils mettent tout en uſage pour l'en dégoûter, afin de l'avoir à vil prix.

Dans les achats que fait l'Amateur, ils ne l'engagent à bien payer, qu'autant que le vendeur eſt de leur connaiſſance, ou qu'ils en reçoivent ſecrètement une gratification.

D'autres fois ils ſimulent des ventes publiques, les garniſſent de mauvais tableaux, qu'ils enchériſſent les uns ſur les autres, juſqu'à ce que quelque prétendu Amateur donne dans le piége.

S'il leur reſte une croûte dont ils n'aient pu ſe défaire, ils la noirciſſent, l'enfument, & la portent miſtérieuſement chez une perſonne qui leur eſt afidée; après quoi ils vont dire à l'Amateur facile à tromper, que quelqu'un veut vendre un chef-d'œuvre, dont il ignore le mérite; qu'ils n'ont point fait cette précieuſe acquiſition, parce qu'ils manquent d'argent pour l'inſtant; mais qu'ils ſont charmés de la procurer à l'homme eſtimable à qui ils en parlent.

Un de ces ruſés Brocanteurs s'aviſa de ſe préſenter chez un Amateur, vêtu en grand deuil, en pleureuſes, les cheveux

épars, & lui dit, la larme à l'œil, que son père venait de le laisser orphelin, & qu'il avait, pour héritage, une quantité de tableaux.

Mais le meilleur tour de ces sortes de gens est celui-ci. L'un d'eux pria un riche Tapissier de lui garder, pendant qu'il irait à une vente, un tableau qu'il avait sous son bras. Au bout de quelques instans, un particulier aposté exprès, feignit de marchander des meubles, & s'informa du prix du tableau déposé. Le Tapissier répondit qu'il ne pouvait le vendre, attendu qu'il n'était point à lui. — „ Eh bien, ré-„ pliqua le quidam, si vous me le faites „ avoir pour cent louis, je vous en pro-„ mets quatre, pour vous témoigner ma „ reconnaissance „. — Le Brocanteur étant venu chercher son tableau, le Tapissier lui en offrit douze-cens livres: il croyait duper; mais ce fut lui qu'on prit pour dupe. Il ne put l'avoir à moins de deux-mille livres, qu'il paya comptant; & il attend encore celui qui devait le lui acheter.

Les coeffures bizarres qui enveloppent & surchargent la tête des femmes, sont une espèce de prestige par lequel on séduit ou trompe nos yeux; en effet, un visage

large & joufflu paraît d'une petitesse extrême; & une phisionomie de peu d'apparence semble acquérir tout-à-coup un embonpoint que la Nature lui avait refusé. Les Coeffeurs répandus dans cette Capitale ont un tel amour-propre, que l'un d'eux aïant publié un Traité analogue à sa profession, s'y exprime de la sorte: — „ De „ tous les Arts, celui de la coeffure devrait „ être un des plus estimés. Ceux de la „ Peinture & de la Sculpture, ces Arts qui „ font vivre les hommes des siècles après „ leur mort, ne peuvent lui disputer le „ titre de confrère; ils ne peuvent disconvenir du besoin qu'ils en ont pour finir „ leurs ouvrages. Souvent il leur faut des „ modèles pour diriger leur imagination „ & leurs mains; soit qu'ils l'emploient „ d'eux-mêmes, ou qu'ils le copient d'après „ l'art du Coeffeur, il est un fait qu'ils ne „ peuvent se passer de cet Art: ainsi, ils „ vont donc de pair ensemble.... Il est, „ sans contredit, le plus brillant de tous, „ puisqu'il met tous les jours l'Artiste à „ portée d'approcher tout ce qu'il y a de „ plus grand, de plus beau & de plus précieux au monde. En outre, il faut qu'à „ l'aspect d'une phisionomie il devine tout „ d'un coup le genre d'accessoire qui lui „ conviendra; il faut qu'en se soumettant „ à la mode générale, il la maîtrise cepen-

„ dant par des modifications particulières ; „ il faut qu'une femme, en paraiſſant coeffée comme toutes les autres, le ſoit pourtant encore plus à l'air de ſon viſage : „ par conſéquent il n'y a pas de toilette où „ l'Artiſte qui opère dans ce temple flatteur, ne renouvelle, à chaque inſtant du „ jour, le plus difficile des prodiges de la „ Nature, celui d'être toujours uniforme, „ & cependant toujours varié dans ſes productions „.

Un Coeffeur, établi dans le Marais, eut le ridicule de mettre cette inſcription en lettres d'or au-deſſus de ſa porte : *Académie Royale de Modes & de Coeffure* (1).

Selon toute apparence, le Jeu ſera de mode en tout tèms, parce qu'il y aura toujours des gens déſœuvrés, des gens intéreſſés, des eſcrocs. L'exemple du fameux Galet devrait épouvanter tous les Joueurs. Il gagna des ſommes immenſes ; & le même haſard qui les lui avait données, l'en dépouilla par la ſuite. Il avait fait bâtir à

---

(1) Héliogabale fit ſa ſœur Préſidente d'un Sénat de femmes qui décidait des ajuſtemens des Dames ; règlait la diſtinction des voitures, dont chacune d'elles ſe ſervait ſelon la différence des conditions, & prononçait ſur le cérémonial des ſalutations entr'elles, & autres affaires de cette importance.

Paris un ſuperbe hôtel, rue Saint-Antoine; mais il le joua, & le perdit en un coup de dez. Lorſqu'il n'eut plus rien, il allait encore jouer dans les rues avec les Laquais, & même ſur les degrés de la maiſon qui lui avait appartenu.

La paſſion du Jeu était ſi forte dans Madame de C***, qu'elle regardait comme perdu tout le tems qu'elle paſſait ſans avoir les cartes à la main. Elle donnait à jouer chez elle; & afin d'empêcher que ceux qui ſeraient maltraités par la fortune n'exhalaſſent leurs chagrins par quelque imprécation un peu trop forte, elle avait taxé chaque gros mot à un louis. M. L***, l'un des plus aſſidus à ſacrifier chez elle au dieu du haſard, vivement affecté un ſoir du malheur continuel qui le pourſuivait, & voulant exprimer énergiquement ſon déſeſpoir, prit le parti de jeter ſur la table une poignée de louis, & jura pour lors tout à ſon aiſe.

Une Dévote ſe confeſſait du trop grand attachement qu'elle avait pour le Jeu; ſon confeſſeur lui remontra qu'elle devait ſurtout conſidérer la perte du tems: — „Hélas! dit la pénitente, en l'interrompant,

„ que vous avez bien raison, mon père! on
„ perd tant de tems à mêler les cartes„!

Deux Femmes qui avaient toujours été les meilleures amies possibles, eurent une querelle très-vive à propos de cinq louis perdus au Jeu. — „Eh bien, dit l'une, „ impatientée, ce n'est pas la peine de tant „ disputer, je vous les abandonne. —— „ Puisque vous êtes si généreuse, répondit „ l'autre, on voit bien que vous avez des „ amans qui vous en donnent. — Madame, „ répliqua la première, je ne suis pas obli- „ gée de vous dire le procédé qu'ils ont à „ mon égard; je vous observerai seule- „ ment que lorsque j'entrai dans le monde, „ il y a dix ans, vous donniez déjà de l'ar- „ gent aux vôtres„.

Monsieur du Saulx, dans un excellent Ouvrage, intitulé: *de la passion du Jeu*, rapporte plusieurs anecdotes, entr'autres les deux qu'on va lire. Il assure qu'il apperçut un jour dans une maison ce Jeu, une femme étique, qui ne parlait point ou rarement, qui restait toujours dans la même place, & ne se levait pas, même lorsqu'on avait servi: il demanda ce que c'était que ce spectre féminin. — „ C'est, lui

„ répondit-on, l'une des plus ſingulières
„ victimes de la paſſion du Jeu. Depuis
„ trente ans, elle perd ſa rente viagère à
„ meſure qu'elle la touche, & ne ſubſiſte
„ qu'avec un peu de pain trempé dans du
„ lait; car elle eſt fort-honnête. Elle rou-
„ git d'être ici, mais elle mourrait ailleurs.
„ Comme elle eſt ſans crédit, la pauvre fille
„ ne jouera que dans trois mois, c'eſt-à
„ dire, à la première échéance de ſa pen-
„ ſion „.

LA femme d'un joueur vint, la mort dans les yeux, chercher ſon mari qui jouait depuis deux jours. — „ Laiſſez-moi, s'é-
„ cria-t-il; je vous reverrai peut-être.....
„ après-demain „. — Le malheureux! il arriva plutôt qu'il ne l'avait promis. Sa femme était couchée, tenant à la mamelle le dernier de ſes fils: — „ Levez-vous,
„ Madame, levez-vous, lui dit-il; le lit où
„ vous êtes ne vous appartient plus „.

LE déſagrément que les Joueurs éprouvent d'être obligés de ſe charger d'or, a fait imaginer des boîtes très-élégantes, dans leſquelles ſont des fiches embellies de divers ornemens, & timbrées dix, vingt, cent louis. Ces fiches ſont des eſpèces de

billets de banque payables au porteur. Une Dame, dont le mari jouait beaucoup, fit faire une de ces boîtes, & la lui envoya. Quelle fut la ſurpriſe de l'époux en l'ouvrant, lorſqu'au lieu de fiches, il y trouva le portrait de ſa femme en miniature, avec celui de ſes deux jeunes enfans, & ces mots au bas: *Songez à nous!*

Un homme honnête, d'un état diſtingué, fort à ſon aiſe, rempli d'eſprit, mais d'un caractère un peu ſombre, jouait un jour dans la maiſon d'un ami intime, au jeu de commerce appelé *Reverſi*, à un prix ſi modéré, qu'on ne peut attribuer l'événement que je vais raconter, à aucun des tranſports de fureur & de déſeſpoir qui s'emparent quelquefois de l'âme d'un joueur abſolument ruiné. Ce jeune homme ſoutint froidement pluſieurs parties de ſuite; & quoiqu'il perdît conſtamment, on ne s'apperçut pas de la moindre altération, ni dans ſes traits, ni dans ſes manières. Mais le Quinola lui aïant *gorgé* dans les mains dix-huit ou vingt fois, & l'opiniâtreté du malheur troublant apparemment ſa raiſon, il ſe lève un peu bruſquement, & prie quelqu'un de tenir ſon jeu. Etonné de ne pas le voir rentrer, chacun formait diverſes conjectures, dont la plus ſérieuſe

était qu'il avait sans doute abandonné la séance & quitté la maison sans prendre congé; lorsqu'un coup de pistolet, parti de trop près pour qu'on pût s'y méprendre, éveilla l'attention générale; on sonne, on appelle, on s'informe; on apprend des valets que le Monsieur un peu troublé avait demandé dans l'antichambre la clef des aisances, avec un marteau & un clou à crochet. On court en haut, guidé par l'odeur de la poudre; on arrive au cabinet qu'on trouve fermé; l'on juge alors que l'insensé a cloué la porte en dedans. Le trouble augmente, on fait appeler un homme de Justice; on enfonce la porte, & l'on voit, non sans frémir, l'infortuné Joueur, assis sur le siége d'aisance, le pistolet dans une main, le marteau dans l'autre, & la tête penchée sur l'estomac. On s'empresse autour de lui; il respire, il ouvre les yeux: — „Mes amis, dit-il „d'une voix faible, vous arrivez trop tard, „le mal est fait; vous avez vu avec quelle „constance la fortune & le jeu m'ont „poursuivis toute la soirée, & cet affreux „Quinola.... vingt fois... je vous de„mande pardon du scandale arrivé dans „votre hôtel à mon sujet..... Mais re„gardez„...... — On se retourne; on voit que l'insensé jeune homme, égaré par la passion, avait d'abord attaché le Quinola

ſur le mur, en face de lui. — „ J'ai voulu, „ pourſuit-il, en repaître mes yeux avant „ de frapper le coup mortel; mais enfin, „ ſon odieux aſpect irritant ma fureur, je „ me ſuis ſervi ſans regret de cette arme „ meurtrière „. — Il s'arrête à ces mots & ſa tête retombe. — „ Ah! malheureux, „ s'écrie ſon ami! — Ne me plaignez point, „ reprit-il d'une voix animée; je ſuis ven- „ gé, c'eſt tout ce que je voulais; j'ai „ brûlé la cervelle à Quinola „. On regarde avec plus d'attention; l'on s'apperçoit que le pauvre Quinola avait la tête percée de deux balles, & le clou à crochet enfoncé dans le milieu du cœur. Alors le jeune homme, qui n'avait aucun mal, ſe lève; & tous les aſſiſtans furent également ſurpris de ce nouveau genre de folie.

Un Gaſcon perdait conſtamment; une femme, touchée de ſon malheur continuel, ne put s'empêcher de le plaindre. „ Madame, lui dit-il, épargnez-vous ce mouvement de pitié; ce n'eſt pas moi qu'il „ faut plaindre; ce ſont ceux à qui je dois „ qui perdent „.

Certain particulier jouait cent piſtoles au piquet avec un Financier. Celui-ci

courait risque d'être capot; il avait deux as qui lui restaient, & qu'il montrait à découvert; il ne savait lequel garder. Le particulier rusé voyant qu'il levait le bras pour jeter l'as dont il fallait se défaire, avança adroitement un de ses pieds sous la table, & pressa un des pieds du Financier. Comme il était environné de plusieurs de ses amis, le Crésus crut que c'était un d'entr'eux qui l'avertissait de jeter l'autre as; ce qu'il fit; & comme il se vit capot, il demanda tout haut, avec dépit, que était le presseur de pied. — „ C'est moi, lui ré„ pondit en riant le particulier, c'est moi „ qui n'étais pas obligé de vous donner un „ bon avis „.

Il y a dans Paris & dans presque toutes les grandes villes, des gens qui n'ont d'autre moyen de subsister que leur adresse à corriger au Jeu les caprices de la fortune. Ces Joueurs trop habiles sont appelés *Grecs*, nom qu'ils se sont eux-mêmes donné, pour écarter le nom odieux de *Fripons*, & parce que les anciens Grecs, naturellement fins & rusés, cherchaient souvent à faire des dupes. Deux Grecs de Paris envoyèrent chercher un riche Marchand de Soierie, & lui dirent qu'ils étaient des Négocians Flamands, & qu'ils avaient besoin de belles

étoffes de Lyon au moins pour dix-mille livres. Le Marchand retourna tout de suite à son magasin, d'où il fit apporter avec lui ce qu'il avait de plus magnifique & d'un meilleur goût. Le choix fut bientôt fait & le marché conclu; dans cet intervale on servit le dîner. Le Marchand, pressé de se mettre à table, y consentit enfin. A peine eut-on desservi, qu'il entra un troisième Grec, qui dit à celui qui avait acheté les étoffes: — „Eh bien, voulez-vous „que je vous donne votre revanche? — Volontiers, répondit l'autre; qu'on apporte des cartes. Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant au Marchand, cet homme est un Négociant de mon pays, qui me gagna hier deux-mille écus. Si vous étiez heureux, nous jouerions de moitié; celà corrigerait la fortune, &, en ce cas, vous tiendriez les cartes. Le Marchand accepta la proposition, & aussi-tôt on en vint aux prises. En moins de deux heures, ce Marchand perdit dix-mille francs. Alors le Grec qui les gagnait, fit une pause: — „Monsieur, dit-„il au Marchand, comme je ne sais avec „qui j'ai l'honneur de jouer, & que voilà „déjà une somme assez considérable de „perdue, vous me permettrez de vous „demander qui me paîra? — Allez, Mon-„sieur, reprit l'autre Grec, je fais bon pour „Monsieur; je vous réponds de tout ce

„ qu'il perdra; je lui dois dix-mille francs
„ pour des étoffes qu'il m'a vendues & que
„ j'ai reçues. — Voilà qui eſt clair, ajouta
„ le Grec qui avait fait l'objection; repre-
„ nons les cartes, je vais continuer„. —
Il continua en effet, & le Marchand perdit
non-ſeulement ſes étoffes, mais encore
tout l'argent qu'il avait ſur lui.

Deux autres Grecs voulaient lier partie avec un Médecin fort-riche & qui aimait paſſionnément le Jeu; mais ſi occupé de ſes malades, qu'ils n'avaient pu le joindre, malgré toutes les ruſes qu'ils avaient employées. Enfin, l'un des deux fripons s'aviſa de faire le malade, & envoya de grand matin chercher l'Eſculape. Celui-ci le trouva effectivement au lit, lui tâta le pouls, ordonna une purgation; mais c'était lui-même qu'on volait purger. Il promit de revenir le ſoir; & lorſqu'il arriva, un Pharaon était établi; on n'y jouait qu'avec de l'or, & la banque était de deux-cens louis. Le prétendu malade dit au Médecin, après l'avoir entretenu de ſon état: —
„ Vous avez la phiſionomie heureuſe; vou-
„ driez-vous me faire le plaiſir de ponter
„ dix louis pour moi? — Très-volontiers,
„ répondit le Docteur„. — Notre Grec lui donna les dix louis, & auſſi-tôt il ſe mit à

jouer. En moins d'un quart-d'heure il gagna cinquante louis; il les compta au malade, en lui témoignant qu'il avait eu plusieurs fois envie de lui propofer d'être de moitié. — „ Ah, mon Dieu! Monfieur „ le Médecin, lui répondit-on, j'en fuis au „ défespoir. Que n'avez-vous parlé? j'au- „ rais été charmé de partager avec vous ce „ petit profit. Mais ce qui eft différé n'eft „ pas perdu, vous n'avez qu'à revenir de- „ main à la même heure; ces Meffieurs „ feront ici, & nous jouerons enfemble ce „ que vous voudrez „. Le Docteur n'y manqua pas. Il s'affocia avec fon malade, qui fe portait affez bien pour être autour de la table. On laiffa d'abord gagner quelques louis au Médecin; mais dans peu la chance tourna; il perdit ce jour-là, & les fuivans, vingt-mille francs, qu'il avait gagnés à force de courfes & d'ordonnances.

Un bon Payfan, nouvellement arrivé à Paris, paffa devant le Palais, & demanda à certain Procureur ce que c'était que ce grand édifice. — „ C'eft un moulin, lui „ répondit le Procureur: — Je m'en dou- „ tais, répliqua le Payfan, en voyant tous „ ces ânes à la porte qui portent des facs „.

On demandait à un Suiffe fi fon maître y était. — „ Il n'y eft pas. — Quand re„ viendra-t-il? — Oh! répondit le Suiffe, „ lorfque Monfieur a donné ordre de dire „ qu'il n'y eft point, on ne fait pas quand „ il reviendra „.

Un Financier de l'ancien tems, (car il en eft encore quelques-uns) fe trouvant à table avec un Auteur diftingué, fut furpris de ce que cet homme de Lettres ne refufait point les morceaux délicats qu'on lui préfentait: — „ Eh quoi! s'écria-t-il, les „ Philofophes ufent-ils de ces friandifes? — „ Pourquoi non? lui répondit le Savant; „ vous imaginez-vous que la Nature n'ait „ produit les bonnes chofes que pour les „ ignorans „?

Un jeune Officier, venu à Paris dans le tems du carnaval, fit la partie d'aller au bal avec un de fes amis, & fe déguifa en diable. Ils fe retirèrent avant le jour. Comme le carroffe qui les conduifait paffa dans le quartier où logeait le Militaire, il fut le premier qui defcendit. On le laiffa le plus près qu'on put de fa porte, où il courut promptement frapper, parce qu'il fefait grand froid. Il eut bien de la peine

à réveiller une grosse servante de son auberge, qui vint enfin lui ouvrir à moitié endormie; mais dès qu'elle l'apperçut, elle referma au plus vîte la porte, & s'enfuit en criant: *Jésus Maria!* Las de refrapper inutilement, & mourant de froid, il prit le parti de chercher gîte ailleurs. En marchant le long de la rue, il entrevit de la lumière dans une maison, &, pour comble de bonheur, la porte n'était pas tout-à-fait fermée. Il vit en entrant un cercueil avec des cierges autour, & un Prêtre qui s'était endormi en lisant son bréviaire, auprès d'un fort-bon brasier. Le jeune homme s'approcha du feu, s'assoupit tranquilement sur une chaise. Cependant le Prêtre s'éveilla, & appercevant à côté de lui une figure aussi horrible, il ne douta pas que ce ne fut le diable qui venait prendre le mort, & se mit à jeter des cris affreux, qui réveillant le Militaire en sursaut, lui causèrent la plus grande frayeur, & l'obligèrent à prendre la fuite. A peine fut-il dans la rue, qu'il fit réflexion sur son étrange habillement; & comme il n'était pas loin de la fripperie, & que le jour commençait à paraître, il y alla changer d'habit, & retourna à son auberge. Il apprit en entrant, que la servante était malade, parce qu'elle avait reçu dans la nuit une visite du diable; & le bruit se répandit

dans tout Paris que le démon était venu pour enlever un mort; ce bruit parut d'autant mieux fondé à certaines personnes, que le défunt avait été Procureur.

A propos de ces Praticiens, parmi lesquels (soit dit par parenthèse) il se rencontre de fort-honnêtes gens, je me rappelle une historiette assez plaisante. Un Procureur, selon toute la rigueur du terme, qui s'était enrichi, Dieu sait comment, acheta une charge de Sénéchal à son fils unique, & lui recommanda de travailler toujours avec utilité, & de faire contribuer ceux qui auraient besoin de lui. — „ Quoi! mon père, dit le fils surpris d'un „ tel conseil, vous voudriez que je vendisse „ la Justice? — Sans doute, répondit le „ père: une chose si rare ne doit pas se „ donner pour rien „.

Deux célèbres Coureurs, l'un appelé *la Violette*, né dans le Piémont, & l'autre *Rossignol*, jeune Romain, se disputaient depuis long-tems sur la signification de leur sobriquet. La Violette trouvait que son camarade n'était ni assez léger, ni assez vîte pour qu'on eût eu raison de lui imposer le nom d'un oiseau; & Rossignol pré-

tendait que son adversaire, à cause de sa lourdeur, méritait de porter le nom d'une plante. Pour terminer la dispute, ils se défièrent mutuellement à la course; & leurs maîtres permirent qu'ils entrassent en lice: (la Violette est au Duc de Bourbon, & Rossignol au Prince d'Esterhasy). Il s'agissait d'aller à Versailles & d'en revenir. Les deux Coureurs, le 22 Décembre 1776, partirent vers les huit heures du matin de la porte de la Conférence, & Rossignol arriva à Versailles & fut de retour le premier: il mit 55 minutes pour atteindre à la grille du Château, & 17 de plus pour le retour; en tout deux heures sept minutes.

On a voulu renouveler la singulière gageure que le Marquis de G*** avait proposée à M. le Duc de C***: M. de G*** pariait qu'il irait à Fontainebleau & en reviendrait, avant que le Prince eut pu piquer successivement 500 mille points sur du papier, avec une épingle ou avec une plume. Mais un calculateur a prouvé qu'un homme, en lui supposant toute la vîtesse possible de la main, ne pourrait faire que trois-mille & quelques points par minute, ce qui donnerait 180 mille points dans dix heures. Il ne faut pas ce tems-là pour

aller à Fontainebleau & revenir en poste: ainsi, celui qui a proposé ce pari pouvait ne demander que deux-cens-mille points; & il aurait été encore sûr de gagner.

Il semble que les Anglais aient voulu faire une plaisanterie sur les étranges gageures que se permettent quelquefois de jeunes Seigneurs Français (1): un particulier de Londres paria de fournir à cheval une course de 30 milles, pendant qu'un escargot parcourrait l'espace de 30 pouces sur une pierre couverte de sucre en poudre. Cette course s'est, dit-on, faite à New-Market. Le pari principal était de 200 guinées; & nombre de personnes gagèrent, les-uns pour le cavalier, les autres pour l'escargot.

Un homme de Paris, qui passait la belle saison dans une terre située en Basse-Normandie, fut invité à un grand repas dans la Ville de Valogne; le maître de la maison fesait ses seules délices de la bonne-chère; son unique étude & sa gloire étaient d'inventer des mets nouveaux; il avait pris

(1) Voyez le premier Volume des *Aventures Parisiennes*, pages 155-57.

pour armes parlantes un pâté de perdrix en champ de gueule, avec cette devise: *non in solo pane vivit homo* (l'homme ne peut pas vivre seulement de pain). A l'entremets on vit paraître un superbe plat d'asperges; on fit l'éloge de ce légume, mais on l'accusa ensuite d'affliger l'odorat, & l'on se plaignit qu'on eut vainement tenté jusqu'à présent plusieurs recettes pour en prévenir les effets désagréables. Notre savant gourmet, qui n'avait encore ouvert la bouche que pour manger ou pour inviter ses convives à suivre son exemple, éleva la voix, & dit gravement, — „ Gens „ délicats, mangez vos asperges avec une „ sauce à la moutarde „. — Je conseille à mes Lecteurs d'éprouver le secret qu'indiqua ce gourmet fameux.

Tandis qu'il est question d'une historiette arrivée à soixante lieues de la Capitale, pourquoi n'attendrirai-je pas le Lecteur sur la fin déplorable d'un infortuné que les suites funestes d'un emportement, occasionné par l'ivresse, ont conduit sur l'échafaud, & qui mourut regretté & pleuré de toute la ville où se passa la triste scène dont je vais faire le récit. Au reste, celui dont je le tiens peut avoir ignoré des faits venus à la connaissance des Juges,

& qui aggravent le crime commis dans l'ivresse. Le Public ne désapprouverait pas si souvent les Arrêts rendus au criminel, & les Magistrats qui les prononcent seraient plus à même d'être éclairés, si les causes criminelles s'instruisaient publiquement, comme en Angleterre. Le nommé Germain vivait bourgeoisement avec sept à huit-cens livres de rente; sa probité & sa douceur le fesaient aimer de tous ceux qui le connoissaient, quand il eut le malheur d'aller, avec quelques amis, dîner dans une guinguette éloignée d'environ une lieue de la Ville qu'il habitait. On revint en pointe de vin; & comme le chemin était de passer auprès des fourches patibulaires, lorsqu'on fut vis-à-vis, l'un de ces mauvais plaisans qu'on ne trouve que trop dans la plupart des sociétés, dit en riant à Germain, avec qui il venait de se réjouir: — „Tiens, voilà un endroit „ où tu seras accroché quelque jour „. — Germain n'avait point encore la tête assez échauffée pour se formaliser de ce propos; mais on s'arrêta dans un Café, on y but amplement des liqueurs; alors Germain se croit insulté par son ami; il lui témoigne avec chaleur combien son honneur est blessé du discours peu mesuré qu'il lui a tenu; de réplique en réplique, la querelle s'anime, Germain devient furieux, & donne

un coup de couteau dans le ventre de son aggresseur, qui tombe mort à ses pieds. On se saisit aussi-tôt de sa personne; le procès s'instruit, il est condamné à être pendu. Cet étrange jugement était en dernier ressort; le peuple n'en est pas plutôt informé, qu'un cri général s'élève; les Magistrats craignent une émeute, ils engagent un Régiment à prendre les armes; encore eurent-ils bien de la peine à faire exécuter leur Arrêt.

Un jeune homme de qualité, mais plus pourvu des dons de la Nature, que de ceux de la fortune, fit insérer dans le *Journal de Paris* une lettre, dans laquelle il décrit exactement sa personne, son caractère, & s'offre à épouser celle qui croira sentir pour lui quelque simpathie, à condition qu'elle jouira d'un certain bien-être, & que son état ne sera point trop disproportionné du sien. Ce jeune homme aïant vu que sa plaisanterie avait été goûtée, en imagina une autre, peut-être d'après la lecture d'un Roman intitulé: *Aventures Galantes*, imprimé en 1736 (1). On lut encore de lui, dans le *Journal de Paris*, une nouvelle missive conçue à-peu-près en

(1) Tome II, page 230 & suivante.

ces termes: — „ Vous avez vu, Messieurs,
„ ce que m'a fait faire l'envie de trouver
„ la femme qui doit simpathiser avec mon
„ caractère; au risque d'entretenir une cor-
„ respondance aussi ennuyeuse qu'inutile,
„ avec la plupart de ces coquettes qui se
„ flattent de charmer tous les hommes,
„ quoique réellement elles ne plaisent à au-
„ cun, j'ai eu l'honneur de vous écrire une
„ longue lettre, que vous avez rendue pu-
„ blique, & dans laquelle j'ai peint fidèle-
„ ment ma personne, mes goûts, mes paf-
„ sions. J'étais persuadé que l'aimable
„ moitié de moi-même, destinée à faire
„ mon bonheur, se reconnaîtrait dans ce
„ tableau véridique, & s'empresserait de se
„ réunir à celui qui a les rapports les plus
„ intimes avec elle. Mais malgré la com-
„ plaisance que vous avez eue, Messieurs,
„ de publier ma missive, elle n'est point
„ parvenue sans doute à la personne que
„ je cherche, puisqu'elle garde le silence.
„ Je m'étais flatté mal-à-propos que mes
„ vœux allaient être comblés. Je suis ré-
„ solu de recevoir mon épouse des mains
„ du hasard, à l'exemple de tant d'honnê-
„ tes gens, qui n'ont pas toujours eu lieu
„ de s'en repentir. Mais pour qu'il y ait
„ quelque chose de singulier dans la fin
„ que je me propose, j'ai imaginé de me
„ mettre en loterie. Voici quel est mon

„ projet. La loterie *Matrimoniale* ne ſera
„ pas moins compoſée que de 50,000 bil-
„ lets, & chaque billet coûtera 6 livres;
„ ce qui ſera une ſomme de cent-mille
„ écus, que je diviſerai en deux portions
„ égales, dont on va voir la deſtination.
„ Il n'y aura qu'un lot gagnant, & ce lot
„ ſera *moi*, c'eſt-à-dire un mari, avec cent-
„ mille écus, ou point de mari, mais 150
„ mille livres. La jeune perſonne à qui
„ tombera le billet favori, aura le privilège
„ de m'épouſer, pourvu qu'il n'y ait rien
„ de vil dans ſa naiſſance, ſa profeſſion &
„ ſes mœurs. Je ne m'attache qu'à la
„ vertu douée de quelques attraits; & ma
„ ſatisfaction ſerait extrême de pouvoir lui
„ procurer une ſorte d'opulence, & de lui
„ être redevable de ma félicité. Indépen-
„ damment des avantages dont je ferai
„ jouir l'eſtimable compagne que me don-
„ nera le ſort, je lui reconnaîtrai, par le
„ contrat de mariage, une dot de cent-
„ cinquante-mille livres. Mais s'il arrivait
„ que je ne fuſſe nullement à ſon gré, ou
„ qu'elle ne pût abſolument me convenir,
„ comme mon intention n'eſt pas d'aug-
„ menter le nombre des mariages mal aſſor-
„ tis, elle ſera libre de ne point unir ſa deſti-
„ née à la mienne, & je conſerverai auſſi
„ ma liberté: alors elle n'aura qu'une des
„ deux portions des trois-cens-mille francs.

„ Tel eſt, à-peu-près, le deſſein que j'ai
„ formé. Il me tarde d'autant plus de le
„ mettre à exécution, qu'en augmentant
„ ma fortune, il m'inſpire l'eſpoir de trou-
„ ver bientôt une épouſe auſſi belle que
„ vertueuſe. Pourquoi mes eſpérances pa-
„ raîtraient-elles peu fondées? la plupart
„ des mariages ne ſe font-ils pas par ha-
„ ſard! Eſt-il à préſumer qu'ils ſoient tous
„ malheureux? D'ailleurs, ma loterie offre
„ un avantage réel; elle promet une dot
„ conſidérable à la Beauté ſans fortune;
„ elle peut même enrichir celle dont la lai-
„ deur fait fuir tous les partis. Quel eſt
„ le père de famille qui ne ſacrifiera pas
„ volontiers ſix livres, dans l'eſpoir d'éta-
„ blir avantageuſement une fille chérie? Il
„ eſt bien juſte que mon projet me rapporte
„ une cinquantaine de mille écus, ſi l'on
„ refuſe de m'épouſer, puiſqu'en courant
„ les riſques du contraire, je m'expoſe à
„ la deſtinée commune à tant de maris, au
„ cas que le haſard ne veuille point me fa-
„ voriſer „.

Voici le projet d'une loterie encore plus ſingulière en faveur de trois jeunes perſonnes. M. B***, employé dans les vivres de la Marine, mourut il y a cinq ans, & laiſſa une veuve encore jeune, mais ſans

fortune & chargée de trois filles; l'aînée approchait de quinze ans, & sa beauté était parfaite; la seconde avait dix ans, & la troisième n'en avait que huit, & elles promettaient d'égaler les charmes de leur aînée. Mais cette famille infortunée pouvait à peine subsister du travail de ses mains; & la mère avait la douleur de ne pouvoir faire donner à ses filles l'éducation que des jeunes personnes bien nées doivent recevoir. Cette femme respectable répandit ces chagrins dans le sein d'une intime amie, qui tenait un bureau de la Loterie Royale dans un des beaux quartiers de Paris. La Buraliste reçut avec le plus tendre intérêt cette triste confidence, & promit d'employer les ressources de son imagination, pour tirer la mère & les filles de l'indigence où elles languissaient. L'obligeante amie vint en effet un matin trouver la veuve; & l'abordant d'un air riant & satisfait: — Je me flatte, lui „ dit-elle, de changer bientôt votre affreuse „ situation. La misère est le comble de „ tous les maux; elle énerve l'âme, elle „ nous fait mépriser de tout le monde: il „ faut donc, à quelque prix que ce soit, „ chasser cette ennemie impitoyable, qui „ nous plonge dans un état cent fois pire „ que la mort. Vous avez trois filles char„ mantes: il est donc absolument nécessaire

„ d'en faire un objet de finance. Je vous „ apporte un plan que j'ai dreſſé, & qui „ ne peut manquer d'avoir le plus grand „ ſuccès „. — La veuve, agréablement ſurpriſe, ſauta au cou de ſon amie, & lui témoigna combien elle était impatiente d'apprendre quel était le ſoulagement qu on lui préparait. — „ Ecoutez-moi de ſang- „ froid, (continua la ſpirituelle & adroite „ Buraliſte) & vous finirez par m'admirer. Alors elle tira de ſa poche un projet écrit très-liſiblement, & conçu en ces termes: — „ Madame B*** a trois filles; l'aînée eſt „ dans l'âge heureux de l'amour & des „ plaiſirs: c'eſt une belle roſe qui com- „ mence à éclore, & dont plus d'un Ama- „ teur deſirerait ſe parer. Il faut en faire „ le gros-lot d'une loterie, qui portera le „ titre de *Loterie de Cithère*. Elle ſera com- „ poſée de 500 billets, d'un louis chacun; „ j'en ferai ſecrètement la diſtribution, ai- „ dée de deux de mes amies; & pour nos „ frais & bons ſoins, il nous reviendra „ vingt-quatre ſols par billet. Ces billets „ exactement numérotés, ſeront ſignés de „ l'une des Buraliſtes, & ornés d'une vi- „ gnette repréſentant l'Amour cueillant „ d'une main une roſe, tandis que de l'au- „ tre il arroſera deux jeunes boutons. Mes „ arrangemens ſont pris pour aſſurer le „ ſuccès du débit. Nos Seigneurs agréa-

„ bles, nos richards si gras & si curieux
„ que les Demoiselles à la mode diminuent
„ un peu leur embonpoint, les étrangers
„ qui veulent être du bon ton, tous vont
„ s'empresser de prendre des billets. Plu-
„ sieurs de ces Messieurs en ont retenu
„ chacun pour le moins cinquante. Rien
„ ne leur coûte, quand il s'agit de leurs
„ plaisirs: ils ne sont économes que vis-à-
„ vis leur femme, ou lorsqu'il s'agit d'obli-
„ ger un infortuné. Dès que le nombre
„ des billets sera distribué, on indiquera
„ un jour où tous les intéressés pourront
„ se rendre dans une petite maison à la
„ Barrière-Blanche. Ils seront témoins de
„ la fidélité du tirage. La jeune personne,
„ objet de tous les vœux, sera placée sur
„ une espèce de trône entre ses deux sœurs;
„ & toutes les trois seront mises avec la
„ dernière élégance. La plus jeune tirera
„ les numéros; à la sortie du nombre for-
„ tuné, des fanfares se feront entendre;
„ & la mère présentera elle-même sa fille
„ à l'heureux mortel dont le sort l'obligera
„ de combler les vœux. Afin de consoler
„ les perdans, & de leur laisser encore les
„ douceurs de l'espérance, on délivrera à
„ chaque porteur de billet, une Prime d'as-
„ surance pour le premier tirage, où la
„ seconde des sœurs deviendra le gros-lot.
„ Mais on sera tenu de nourrir la Prime, à

» raison de vingt-quatre sols par mois; &
» les paîmens se feront au Bureau. Le
» jour que la seconde des sœurs aura quin-
» ze ans révolus, on recommencera, à la
» Barrière du Temple, ou ailleurs, la cé-
» rémonie pratiquée pour l'établissement
» de la première. Lorsqu'elle sera pour-
» vue à son tour, les Primes continueront
» d'être nourries, jusqu'à ce que la troi-
» sième soit en âge d'être unie à celui que
» le sort lui destine. Les trois jeunes per-
» sonnes seront exactement veillées, &
» elles recevront la meilleure éducation ».

Madame B*** resta stupéfaite à la lecture de ce singulier Mémoire, que sa délicatesse alarmée lui fit d'abord rejeter avec horreur. Mais la dangereuse amie lui fit une peinture si effrayante de tous les maux que traîne la misère, qu'elle la mit à même de réfléchir sur le bizarre projet. Elle lui observa qu'elle procurait tout de suite un établissement à son aînée, & que, par le moyen des Princes, il lui serait facile de vivre dans l'aisance avec les deux autres, & de les élever d'une manière distinguée. La tendresse maternelle saisissait la séduction, & la repoussait à l'instant. Enfin, la crainte de voir mourir de faim les objets de sa tendresse, lui fit adopter une idée qui l'aurait révoltée dans toute autre circons-

tance. Cette loterie extraordinaire s'eſt tirée dans le plus grand ſecret, & les jeunes perſonnes ſont très-heureuſes.

Une de ces Beautés à la mode, qui annoncent par leur luxe énorme la folie de leurs amans, aimait de bonne-foi un jeune Militaire, & le rendait véritablement heureux, attendu qu'il n'était point obligé de payer ſes faveurs. Mais comme l'homme eſt naturellement inconſtant, & ſur-tout en amour, celui-ci ſe laſſa de ſon bonheur, devint infidèle, &, ce qu'il y a de pis, fit éclater ſon changement. La Belle délaiſſée, au-lieu d'imiter l'exemple qu'on lui donnait, éprouva les tourmens de la jalouſie & les horreurs du déſeſpoir; elle ſe procura une forte doſe d'opium, & réſolut de s'endormir pour toujours. Avant d'avaler le fatal breuvage, elle écrivit une lettre très-touchante au perfide qu'elle adorait. Elle lui annonçait le deſſein qu'elle avait formé de terminer ſes jours, & qu'il devait ſe regarder comme l'auteur de ſa mort. — „ Je n'exiſterai peut-être plus lorſque vous „ recevrez ce billet, lui diſait-elle. Si ma „ perte peut réveiller en vous quelque ſen- „ timent de pitié, la ſeule preuve que vous „ puiſſiez m'en donner, c'eſt de venir „ promptement recueillir mes derniers ſou-

„ pirs „. — Le Militaire regarda cette épître comme une plaisanterie; il ne voulut point aller lui-même chez sa tendre amante; il y envoya un de ses amis, afin de l'engager à se consoler au plutôt. Mais l'ami trouva l'infortunée sans connaissance au milieu de plusieurs Médecins, qui tâchaient de la rappeler à la vie. Ce ne fut qu'après quatorze heures de tentatives, qu'on parvint à arrêter l'effet du poison. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'elle revint absolument guérie de son fol amour, & qu'elle ne tarda pas à employer le meilleur remède qu'il y ait contre l'infidélité; elle écouta une autre amant.

Une très-jolie personne avait des bontés non équivoques pour un jeune homme qui mourut à force de lui prouver son amour: on grava sur son tombeau, en notes de musique: *la, mi, re, la, mi, la.* Cette Demoiselle se nommait *Miré* (1).

Certain mauvais plaisant parut à l'un des bals de l'Opéra, vêtu dans le costume

(1) On n'a fait qu'imiter l'ancienne épitaphe d'un Musicien mort pour avoit trop bu: *La, mi, la, mi, la.*

d'un soldat déserteur, puni suivant l'ordonnance rendue sous le Comte de Saint-Germain; il s'était attaché un boulet fictif au pied, & prétendait par-là avoir une recette contre l'inconstance.

On a remarqué que les Actrices chantantes de l'Opéra sont rarement une brillante fortune, au-lieu qu'il n'est aucune des premières Danseuses qui n'arrivent au Spectacle dans un char superbe. On prétend qu'un étranger proposa ce problême à résoudre à M. d'Alembert, qui lui répondit que c'était une suite nécessaire des loix du mouvement.

On trouve à la tête d'un Roman intitulé: *Mémoires Turcs*, une Epître dédicatoire adressée à la Courtisane la plus célèbre de nos jours, la Demoiselle du T***. L'ironie en est aussi agréable que bien soutenue: — „ Nos palais, nos hôtels ne sont
„ plus aujourd'hui que la triste retraite du
„ lugubre himen, où d'indolentes épouses
„ languissent dans l'ennui, sous la garde
„ d'un Suisse chamarré, qui, comme le
„ marbre de sa porte, n'indique que l'hôtel
„ du maître & la prison de sa triste moitié;
„ tandis que la sémillante jeunesse, en foule

„ dans vos petites maisons, y fixe l'amour
„ & les jeux, & vos petits soupers sont
„ par-tout le désespoir des grands.... Vos
„ privilèges, Déités du jour, sont aussi
„ grands que sacrés; & comment ne le se-
„ raient-ils pas? effets précieux du Com-
„ merce, il est bien juste que vous parti-
„ cipiez à l'heureuse liberté qu'on lui doit;
„ vous formez sous la protection de Cypris,
„ une République indépendante. Vos re-
„ venus, mieux fondés que ceux de l'Etat,
„ se trouvent tous imposés sur nos besoins
„ de première nécessité, & ils vous par-
„ viennent d'autant plus sûrement, que
„ sans secours étrangers, vous en faites
„ seules la recette & la dépense: vous ne
„ troqueriez pas le produit de vos char-
„ mes, contre la pension de la Duchesse la
„ mieux payée de son mari.... Depuis
„ cette heureuse révolution, rien ne vous
„ arrête, plus d'obstacles; l'hymen tourné
„ en ridicule, ose à peine se montrer; vous
„ paraissez publiquement dans les voitures
„ de vos amans; vous portez leurs livrées,
„ leurs couleurs, souvent les diamans de
„ leurs épouses; vos petites maisons s'élè-
„ vent par-tout des débris des grandes, &
„ forment par leur nombre, dans les faux-
„ bourgs de la Capitale & sur les Boule-
„ vards, une espèce d'enceinte de circon-
„ vallation, qui, la tenant bloquée, vous

„ en assurent à jamais l'empire..... Vous
„ prenez le plaisir en général pour but,
„ tous les hommes pour objet, & le bon-
„ heur public pour une fin de vos sublimes
„ spéculations. Eternelles victimes, &
„ toujours sur l'autel, vous faites plus
„ d'heureux en un jour que les autres en
„ toute leur vie. Oui, Mesdemoiselles,
„ vous êtes le véritable luxe essentiel à un
„ grand Etat, l'appas puissant qui lui attire
„ les étrangers & leurs guinées: vingt
„ modestes citoyennes valent moins au
„ Trésor Royal, qu'une seule d'entre vous;
„ aussi êtes-vous hors de tous les rangs, à
„ côté de tous les états, & les femmes par
„ excellence de tous les hommes „.

Un Seigneur fort-riche avait une singulière fantaisie: il fallait que la femme qui lui accordait ses faveurs, lui donnât sa tabatière ou son anneau, qu'il payait très cher, & étiquetait sur le champ du nom de celle à qui il en était redevable. On prétend qu'à sa mort on trouva huit-cens tabatières, & jusqu'à quatre-mille bagues qui lui étaient parvenues de la sorte.

Un autre Seigneur tomba dangereusement-malade, après avoir long-tems aimé

une jeune perſonne qui ne l'avait point déſeſpéré par ſes rigueurs, mais à laquelle il avait fait peu de bien. Lorſqu'elle apprit que la maladie de ſon amant était mortelle, & qu'il n'était permis de le voir qu'à ſa famille, qu'aux Médecins, &c. elle s'habilla en courier, & ſe préſenta chez lui, diſant qu'elle avait un paquet d'importance à lui remettre. On l'introduiſit dans la chambre du moribond, qu'elle voulut entretenir en particulier: — „ Reconnaiſſez „ votre chère & infortunée Adélaïde, lui „ dit-elle. Comme j'ai ſu que vous étiez „ peut-être ſur le point de faire un grand „ voyage, je n'ai pas cru devoir vous laiſ- „ ſer partir ſans recevoir vos derniers „ adieux, & ſans vous prier de vous ſou- „ venir de moi „. — Le Seigneur fut ſi ſenſible au moyen qu'elle avait mis en uſage pour parvenir juſqu à lui, qu'il lui donna une bourſe contenant mille louis.

Un Etranger, mari d'une très-jolie femme, étant à Paris avec ſa charmante épouſe, voyait avec peine venir chez lui, du matin au ſoir, un grand nombre de jeunes Seigneurs, qui ſe propoſaient de devenir, malgré lui, ſes amis intimes, ou plutôt ceux de Madame. Enfin, excédé de ces viſites intéreſſées, il leur dit un jour

en les reconduisant: — „ Je suis très-sen„ sible, Messieurs, à l'honneur que vous „ me faites de venir ici; mais je ne crois „ pas que vous vous y amusiez beaucoup; „ je suis toute la journée avec ma femme, „ & la nuit je couche avec elle „.

Un jeune homme de qualité, dans un moment d'ennui, alla voir une maitresse qu'il avait quittée. Surprise d'une telle visite, elle voulut jouer la délaissée, affecter de l'embarras & de la douleur; mais le charmant perfide, au fait de tout le manège usité en pareil cas, lui dit en riant: — „ Qu'avez-vous, Mademoiselle? pourquoi „ cet air triste qui vous enlaidit? Ce qui „ nous est arrivé est une chose toute sim„ ple; nous nous sommes aimés, nous ne „ nous aimons plus; mais faut-il être d'une „ constance à périr? il vaut bien mieux „ que chacun s'arrange de son côté, & que „ sans nous fatiguer par des reproches mu„ tuels, nous conservions l'un pour l'autre „ les égards de politesse qu'on se doit dans „ le monde. — Qui vous a fait présent de „ ce joli petit chien?.... Je vous trouve „ aujourd'hui coîffée à ravir „. — La conversation étant changée tout-à-coup, la Belle oublia son chagrin apparent, & rit

aux éclats des folies que lui débita son ancien Chevalier.

QUELQUES-UNES de ces Demoiſelles qui ruinent ſi facilement leurs amans à grandes livrées, ou poſſeſſeurs d'un coffre-fort, ont reçu ſi peu d'éducation, qu'elles font ſouvent en parlant des fautes de français très-plaiſantes: une Actrice s'écria un jour: — „ Du moins on ne dira pas que „ je vois mauvaiſe compagnie; car j'ai eu „ aujourd'hui à ma table pluſieurs Mem-„ bres du Corps *Plumatique* „. (Elle voulait dire le Corps Diplomatique).

Une autre diſait: — „ J'ai eu le feu „ dans mon voiſinage, & ma maiſon était „ brûlée, ſi je n'avais eu un bon mur *ci-„ toyen* „..... (pour mitoyen).

LA Demoiſelle Rivière, autrefois première Danſeuſe du Théâtre de Nicolet, aïant été au Spectacle des Elèves de l'Opéra, à l'une des repréſentations de là pantomime qui a pour titre: *Jéruſalem délivrée*, dit en ſortant: — „ J'ai trouvé celà „ fort-beau, mais je n'ai pu comprendre „ quelle était la Princeſſe Jéruſalem „.

Une Dame dont la réputation était fort équivoque, obſervait qu'elle voulait faire élever ſon fils dans le ſein de ſa famille: un plaiſant lui conſeilla malignement de l'envoyer au Collège des *Quatre-Nations*.

Le Comte de L*** ſe trouvant avec ſa maitreſſe devant une femme digne de conſidération & de reſpect, lui rendait les hommages qu'il croyait lui devoir. Sa maitreſſe voulut contrefaire la jalouſe, & ſe permettre quelques railleries. Le Comte la fit taire, en lui diſant avec douceur: — „ Aimable vice, reſpectez la vertu „.

Une Dame ſe plaignait amèrement dans une compagnie, de ce qu'on l'accuſait d'avoir eu ſix enfans d'un homme de condition qu'elle nomma. — „ Pourquoi vous „ affecter de ces propos? (lui dit une des „ perſonnes devant qui elle parlait, & dont „ elle était très-connue); „ les gens bien „ nés ne ſavent-ils pas qu'il ne faut jamais „ croire que la moitié de ce qu'on dit „?

Une jeune Danſeuſe de l'Opéra fit les vers ſuivans, qu'en lui envoyant du vin de Conſtance, elle adreſſa à certain homme

inconstant, qui avait le bonheur d'en être sincèrement aimé :

Ce Vin porte un beau nom, on l'appelle Constance.
Du Cap qui le produit tu connais la distance.
Eh bien, si je savais que, versé de ma main,
De ton cœur à jamais il m'assurât l'hommage,
Je braverais les flots & les vents & l'orage,
Et j'irais le chercher sous le ciel Africain.

Une autre Danseuse moins estimable, avait un amant généreux & prodigue, qui déposa pour elle chez un Notaire vingt-mille livres en contrats & papiers. Lorsqu'il fut question de réaliser ces effets, & d'en remettre le montant à la charmante élève de Terpsicore, le Notaire en reçut un billet, par lequel elle lui marquait de lui apporter le soir même douze-cens livres, & qu'elle l'attendrait à souper. Le galant Garde-Notes ne manque pas d'exécuter les intentions de la jolie Nimphe; il donne l'argent, soupe tête-à-tête, s'enflamme aux agaceries dont il est la dupe, fait présent d une boîte d'or décorée de son portrait; & se croyant en bonne fortune, il prie, il conjure qu'on lui accorde une nuit; la Belle se laisse facilement attendrir; il est au comble de ses vœux. Le lendemain matin on le presse de s'en aller, dans la

crainte que l'amant ne le ſurprenne; il ſe hâte de s'éloigner, & oublie de demander un reçu de l'argent qu'il avait apporté. A peine rentré chez lui, il s'apperçoit de ſa ſottiſe, & revient au plus vîte chez la ſéduiſante Danſeuſe. Mais il n'en reçoit que des plaiſanteries; elle perſiſte à lui ſoutenir qu'elle lui a donné la valeur de la ſomme qu'il réclame ſi mal-à-propos. Voyant ſes repréſentations, ſes prières, ſes menaces inutiles, le Notaire voulut lui inventer un procès criminel, & courut porter ſa plainte à un Commiſſaire. Voici la lettre plaiſante qu'écrivit à cet Officier de Police Danſeuſe trop intéreſſée: — „ Je voudrais bien déférer à votre conſeil; j'en „ fais grand cas; mais celà n'eſt pas poſſible; & mon Adonis, qui eſt un homme „ de Loi, ſait que de tout ce que j'ai, rien „ ne m'appartient plus que mes faveurs; „ j'ai le droit inconteſtable d'en pouvoir „ diſpoſer librement, & de les donner ou „ de les vendre. On interdit ceux qui pro„ diguent leurs biens au premier venu, on „ les traite de fous: ma conduite prouve „ que je ne ſuis pas folle. Vous conviendrez, après avoir vu le perſonnage, que „ rien ne pouvait m'exciter à la généroſité. „ Au moins doit-on recueillir le plaiſir du „ bienfait. J'ai donc vendu ce que je ne „ voulais pas accorder gratuitement; rien

„ ne manque à la vente ; & tous les Notai-
„ res de Paris y auraient passé, qu'elle ne
„ serait pas mieux en règle. Ils m'ont ap-
„ pris qu'il y fallait trois points, la chose,
„ le prix & le consentement: j'ai livré le
„ premier, je retiens le second, & quant
„ au troisième, il est prouvé par son por-
„ trait, dont l'acquéreur m'a gratifiée. Je
„ suis prête à le rendre, s'il me croit dé-
„ dommagée par ce cadeau; je ne me suis
„ nullement trouvé satisfaite de sa person-
„ ne; à bien plus forte raison l'image ne
„ me tiendra-t-elle pas lieu de la réalité.
„ Quand je voudrai être généreuse, je choi-
„ sirai mieux. Ainsi, je m'humilie en
„ avouant bonnement que l'intérêt seul m'a
„ guidée; je préfère, pour mon amour-
„ propre, qu'on m'accuse plutôt de cupi-
„ dité excessive, que de mauvais goût. C'est
„ une dérision que la prétention du petit
„ Notaire, une misérable chicane, & j'es-
„ père que ses Confrères le remettront dans
„ les bons principes „.

Opposons à ce trait d'intérêt & d'effronterie, un trait de générosité & de noblesse, qui prouve que les sentimens les plus estimables se trouvent dans tous les états. La Demoiselle Tési, Actrice de l'Opéra de Vienne, était idolâtrée d'un

Comte du Saint-Empire, qui, après avoir long-tems vécu avec elle, forma le dessein de l'épouser. Loin de consentir à l'exécution de ce projet, qui lui promettait une fortune aussi brillante que bien établie, l'Actrice mit tout en œuvre pour en détourner son amant: elle lui rappela ce qu'il devait à sa naissance, à son rang, à l'opinion publique. Mais ses représentations furent inutiles. Désespérant de vaincre la résolution du Comte, Mademoiselle Tési eut recours à un moyen singulier: elle offrit sa main & cinquante ducats à un pauvre Boulanger, mais à condition qu'il n'userait point des droits de mari. Le garçon Boulanger accepta avec empressement; & le Comte ne fut instruit qu'après la célébration du mariage.

C'est en vain que tous les Gouvernemens se sont souvent efforcés de détruire ou de diminuer le nombre des femmes de mauvaise vie, de ces victimes effrontées de la misère ou du libertinage. M. Lenoir, Lieutenant-Général de Police de Paris, a rendu une Ordonnance sur ce sujet, le 6 Novembre 1778, dont il est à propos de faire mention: je vais en citer le préambule. — „Sur ce qui nous a été remontré „par le Procureur du Roi, qu'après avoir

„ porté une attention toute particulière ſur
„ ce qui peut intéreſſer la ſûreté des Ci-
„ toyens, & renouvelé les Réglemens prin-
„ cipaux dont l'exécution tend à la main-
„ tenir, il lui paraît également néceſſaire
„ de rappeler la rigueur des Ordonnances
„ contre les Filles & Femmes de débauche,
„ dont les excès & le ſcandale ſont auſſi
„ préjudiciables à la tranquilité publique
„ qu'au maintien des bonnes mœurs; que
„ le libertinage eſt aujourd'hui porté à un
„ point, que les Filles & Femmes publi-
„ ques, au-lieu de cacher leur infâme com-
„ merce, ont la hardieſſe de ſe montrer
„ pendant le jour à leurs fenêtres, d'où
„ elles font ſigne aux paſſans pour les atti-
„ rer; de ſe tenir le ſoir ſur leurs portes,
„ & même de courir les rues, où elles ar-
„ rêtent les perſonnes de tout âge & de
„ tous états; qu'un pareil déſordre ne peut
„ être réprimé que par la ſévérité des pei-
„ nes preſcrites par les Loix, & capables
„ d'en impoſer, tant aux Filles & Femmes
„ de débauche, qu'à ceux qui les ſoutien-
„ nent & favoriſent „.

Il eſt à deſirer qu'une Ordonnance auſſi utile ſoit exactement maintenue; & que le Magiſtrat reſpectable qui veille toujours avec la même activité aux ſoins les plus importans de la police d'une Ville immenſe, ſe faſſe informer de la négligence qu'on

peut apporter à exécuter ses ordres, dans un objet qui intéresse les mœurs & la tranquilité publique.

Voici des réflexions que, dès 1777, j'avais faites sur ce sujet intéressant (1) : — » Il est bien difficile de ne point tomber » dans quelque piége, lorsqu'on en est en- » touré de toutes parts. La sagesse prescrit » de fuir ces femmes hardies qui viennent » offrir de vous procurer des sensations dé- » licieuses ; & vous en rencontrez à cha- » que pas ! Ainsi, tandis que la vertu veut » nous priver d'un plaisir vers lequel nous » entraîne la Nature, & que nous combat- » tons intérieurement contre nos passions, » on souffre que nous soyons assiégés par » des sirènes charmantes, d'autant plus » dangereuses, qu'elles offrent des plaisirs » faciles & des attraits piquans. Eloignez- » les avec le plus grand soin de l'homme » faible, & soyez sûr que vous verrez alors » bien moins de vicieux ; respectez la santé » & la vertu trop fragile des citoyens ; ne » faites pas comme ceux qui, pour se jouer » de la vie d'un malheureux privé pendant » plusieurs jours de toute espèce de nour- » riture, le renfermeraient dans un jardin,

(1) Dans mon Roman de *Suzette & Pierrin, ou les dangers du Libertinage*, tome II, pages 104 & suivantes.

„ dont les arbres ne porteraient que des
„ fruits empoisonnés, & sans lui donner
„ aucune sorte d'aliment, lui défendraient
„ de toucher à ces fruits pernicieux: d'ail-
„ leurs, quel exemple donnez-vous à vos
„ femmes, à vos filles? elles voient tous
„ les jours des personnes de leur sexe
„ étouffer tout sentiment de pudeur, & bri-
„ ser le joug pénible que le devoir impose;
„ elles s'accoutument à l'aspect du vice;
„ elles peuvent insensiblement le trouver
„ moins hideux. Il est vrai qu'il n'y au-
„ rait plus de mérite à résister à des pen-
„ chans qu'on ne saurait satisfaire. Ajou-
„ tons que les objets qui vous sollicitent
„ au libertinage, quel agréables qu'ils
„ soient, ne peuvent inspirer qu'un senti-
„ ment de dégoût; en effet, l'on voit dans
„ leurs avances le plus vil intérêt, l'effron-
„ terie la plus révoltante; & l'on doit se
„ dire que le dernier malotru, le scélérat
„ digne de la roue, aurait, pour de l'ar-
„ gent, obtenu les mêmes faveurs „.

On a coutume d'objecter que ces agentes du libertinage sont nécessaires, attendu que, sans elles, les honnêtes femmes ne seraient point en sûreté. Mais je croirai plutôt que le beau sexe en serait plus aimé, plus respecté, si nos Villes étaient moins remplies de créatures méprisables. Ce

ſont elles qui ont fait inſenſiblement diſparaître notre antique Chevalerie, & qui ont occaſionné la corruption totale des mœurs.

C'eſt aſſez diſſerter ſur un pareil ſujet; je reviens aux anecdotes, aux hiſtoriettes que je dois raſſembler dans cet ouvrage. Comme l'une des punitions infligées aux filles de mauvaiſe vie lorſqu'on les arrête, eſt de leur raſer les cheveux, & qu'on ne feſait point grace de cette punition, les premiers jours que parut l'Ordonnance de M. le Lieutenant de Police, deux femmes aïant été chez un Commiſſaire, afin de le faire juge d'un différend qui s'était élevé entr'elles, quelqu'un voulut ſe divertir à leurs dépens; il alla dire à un Perruquier de ſe rendre promptement chez M. le Commiſſaire un tel, où il y avait deux coquines à raſer. Qu'on juge de l'étonnement de l'Officier de Police & de la confuſion des deux femmes, lorſque le garçon perruquier eut fait part du motif qui l'amenait.

Ceci me rappelle la bizarre manie d'un libertin d'une nouvelle eſpèce: il n'allait chez les Beautés faciles, que pour leur couper les cheveux, & il payait ce ſingulier plaiſir juſqu'à dix louis.

Combien est-il dans le monde de femmes qui ont presque les sentimens de celles dont je viens de parler? Il serait superflu de faire mention de l'intérêt qui les anime pour la plupart; arrêtons-nous seulement sur deux traits qui prouvent l'extrême facilité de quelques-unes d'entr'elles. Une Dame masquée, étant au bal de l'Opéra, fut frappée de la phisionomie intéressante & de la taille haute & svelte d'un jeune homme; elle l'aborda & lia conversation avec lui. Après les propos enjoués que le lieu permettait, elle prit un ton plus sérieux, & lui déclara qu'elle le connaissait depuis long-tems; que la bienséance seule avait pu l'empêcher de lui avouer la tendre impression qu'il avait fait sur elle; mais que le masque qui couvrait sa rougeur, lui donnait la hardiesse de faire cet aveu. Le jeune homme enchanté, pria qu'on fit disparaître ce voile importun; la Dame inconnue répondit qu'il était inutile de la presser davantage sur ce sujet; que son heureux vainqueur n'apprendrait son nom que dans deux mois. Mais, afin de le consoler sans doute, elle consentit à s'éclipser adroitement du bal, & à monter avec lui dans un carrosse de place, dont elle ferma soigneusement les glaces de bois, & qui les promena pendant une heure dans différentes rues. Le jeune homme croyait

qu'en rentrant au bal, la Dame ferait obligée de se faire connaître; mais elle mit six francs dans la main d'un des portiers, & s'arrêtant un instant dans le vestibule, elle changea de domino, & se perdit dans la foule. Le jeune homme n'en a point entendu parler depuis. Il est à présumer que sa passion n'était que l'ouvrage du caprice, & qu'elle s'est éteinte dès qu'elle a été satisfaite.

Une autre Dame, aussi peu délicate sur les moyens de se rendre heureuse, étant pareillement au bal de l'Opéra, & masquée, fut si charmée des manières sémillantes & du persifflage d'un agréable petit-maître, qu'elle l'engagea à venir chez elle; mais à condition que, dès qu'il serait dans la voiture, elle lui banderait les yeux, & qu'il se laisserait reconduire avec la même précaution. Le petit-maître consentit à tout. On ne lui rendit l'usage de la vue qu'au milieu d'un appartement superbe, où il passa trois jours entiers avec sa nouvelle conquête; mais sans appercevoir un seul instant les rayons du soleil; car tous les volets étaient exactement fermés, & ils furent servis par une femme-de-chambre & un domestique sans livrée, qui n'ouvrirent jamais la bouche. Lorsque les plaisirs

commencèrent à perdre de leurs charmes, la Dame renvoya son amant pour ne plus le revoir; le laquais affidé lui banda les yeux, le conduisit dans un fiacre, & ne lui ôta son bandeau, qu'en le quittant à sa porte.

Quel contraste frappant! une jeune personne extrêmement sage & d'une beauté parfaite, se vit réduite à se faire ravaudeuse; elle s'établit dans la rue du Foin-Saint-Jacques. Les jeunes gens des environs vinrent aussi-tôt lui compter fleurettes; ils se flattaient de ne point la trouver cruelle; mais elle parvint à leur en imposer à tous, & même à s'en faire respecter. Ils connurent alors que son maintien réservé, son air d'innocence, loin d'être une affectation trompeuse, peignaient la sagesse de son âme. Ne songeant qu'à son devoir, toujours appliquée au travail, elle dédaigna les présens, les offres les plus séduisantes. Une Dame du voisinage entendit parler avec admiration de la vertu de cette jolie ouvrière; elle desira la connaître; la trouvant de jour en jour plus estimable, elle lui assura une rente de cent écus, & l'établit avantageusement.

Il m'eſt tombé entre les mains une lettre galante tout-à-fait originale par ſa bêtiſe; je crois devoir la rapporter ici. Elle avait en titre ce préambule ſingulier: *Bouquet matutinal pour Mademoiſelle G***, que je lui compoſe aujourd'hui de fleurs que je deſire, & que j'eſpère fort ne devoir jamais ſe flétrir auprès de ſon cœur.*

„Mademoiselle,

„Si la vertu peut-être eſtimée par elle-„même ſans rien emprunter de la fortune, „il y a certainement lieu de douter ſi vous „ne devez pas être préférée à toutes celles „de votre ſexe: pour le moins, il eſt bien „certain qu'il n'y en aura pas une qui vous „ſurpaſſe & vous égale en ſageſſe, en fidé-„lité, en conſtance, en économie, en gran-„deur d'âme & de courage, en nobleſſe „de ſentiment, en majeſté de preſtance, „en beauté de conduite, en eſprit, en in-„telligence, en raiſon, en jugement, & „en amour unique pour votre époux tout „ſeul. Ne me démentez jamais, Made-„moiſelle; vous en êtes priée par tout ce „que vous avez de plus cher au monde; „ne me démentez jamais ſur la bonne & „favorable opinion que j'ai de votre très-„aimable & gracieuſe perſonne ſeule digne „d'avoir poſſédé, de poſſéder encore au-„jourd'hui, & de poſſéder toujours ſeule

„ mon cœur, sans cependant blesser les „ intérêts de Dieu, notre créateur, notre „ souverain, notre conservateur, notre bien- „ faiteur & notre juge; seule digne d'en „ jouir comme une Demoiselle qui serait „ sûrement toujours maitresse, & dans la „ volonté de m'être toujours bonne & juste „ à toute heure & à tout moment, si j'a- „ vais le bonheur de lui être uni indisso- „ lublement. Aussi, en reconnaissance, me „ fondrai-je entièrement, & pour ainsi dire, „ comme un grain de sel dans elle & dans „ ses preuves de bonté & de justice. C'est „ de la part de votre très-humble & très- „ obéissant serviteur, DENIS.

„ *P. S.* Je vous supplie, Mademoiselle, „ & même je vous en supplie très-instam- „ ment, de ne point perdre ce billet doux; „ de le relire de temps en temps, & de „ vous en souvenir toute votre vie en ma „ faveur. Je ne peux pas, assurément, vous „ parler plus modérément & plus bas que „ je ne fais: ainsi, je compte que vous ne „ me reprocherez pas, pour le moment, „ de crier à vos oreilles, & de vous les „ étourdir „.

UN jeune homme de cette capitale, né avec de la fortune, de l'esprit, de la figure, mais avec une âme ardente, agitée des

plus vives passions, aimant une Demoiselle d'une naissance inférieure à la sienne, & l'aimait comme il était capable d'aimer, c'est-à-dire à la fureur; son amante était aussi passionnée que lui: & leur intelligence ne put long-tems se cacher. Un frère de la Demoiselle troubla leur bonheur mutuel; il était d'un caractère fougueux, emporté, & toujours prêt à mettre l'épée à la main: aussi était-il très-estimé dans la classe de ces étourdis qu'on appelle des tapageurs. Il signifia brusquement à l'amant de sa sœur, de cesser toutes ses visites; les représentations, les prières, les promesses d'obtenir le consentement de la famille pour une union sortable, rien ne put fléchir ce personnage hors d'état d'entendre raison. L'amant se vit forcé de tirer l'épée, pour repousser des insultes grossières; il ne songeait qu'à défendre ses jours, & qu'à ménager ceux de son aggresseur; mais ce cruel ennemi se livrant trop à une fureur aveugle, s'enferra lui-même, & tomba noyé dans son sang. Au désespoir de cet événement affreux, qui avait eu plusieurs témoins, le jeune homme courut chez sa maitresse, lui apprendre la triste nécessité où il était de se séparer d'elle. Vivement frappée de ce malheur imprévu, l'infortunée Demoiselle n'eut pas la force de soulager sa douleur par un tor-

rent de larmes, elle expira dans les bras de ſon amant. Celui-ci aurait bien deſiré que la mort l'eût réuni à ce qu'il avait de plus cher; mais une mort ignominieuſe révoltait juſtement ſon cœur; il était pourſuivi, il n'y avait pas un inſtant à perdre; il prit le mouchoir de cou de ſa maitreſſe, comme le dernier gage d'une tendreſſe qui devait faire ſa félicité, & ſe rendit promptement à Bruxelles. Arrivé dans cette ville, il y vécut dans la retraite, fuyant tous les plaiſirs, ne ſe livrant qu'aux ſombres chagrins dont il était dévoré. Un jeune homme, logé dans la même maiſon que lui, l'intéreſſa par un air de mélancolie & de triſteſſe; il ſe forma bientôt entre eux une amitié intime. Mais le généreux fugitif de Paris n'eut pas plutôt épuiſé ſa bourſe en faveur de l'inconnu, qu'il ne le revit plus. Il n'aurait tenu qu'à lui de ne point éprouver l'indigence; il pouvait revenir dans ſa patrie, puiſque ſa grace était obtenue; mais le ſéjour lui en était devenu odieux. Cependant, ſa famille voyant qu'elle feſait en vain les plus vives inſtances pour le rappeler, ceſſa de lui envoyer des ſecours, afin de le forcer à ſe rendre aux vœux de ſes proches. Ce moyen occaſionna la cataſtrophe la plus malheureuſe; le jeune homme, indigné d'être ſi infortuné dès le commencement de

ſa carrière, ſe voyant trompé, abandonné par un ami, à la veille d'être avili par le manque d'argent, & ſe remettant ſans ceſſe devant les yeux l'image d'une maitreſſe adorée, dont il avait cauſé la mort, forma la funeſte réſolution de terminer ſa vie. Le jour qu'il choiſit pour le terme de ſes peines, il parut d'une gaîté extrême; après avoir dîné, il écrivit pluſieurs lettres, & alla les mettre à la poſte; enſuite il s'éloigna de la ville d'environ une demi-lieue, & ſe précipita dans le canal. On retira ſon cadavre, mais trop tard, pour le rendre à la vie. Juſqu'au dernier moment, il conſerva le ſouvenir de ſon fatal amour: il avait attaché autour de ſon cou le mouchoir de ſa maitreſſe.

Il faut avouer que notre Juriſprudence criminelle eſt ſouvent bien barbare. Une femme fut attachée au carcan, dans la cour du Palais, pour avoir voulu faire ſauver ſon amant de priſon.

Un Avocat, homme de beaucoup d'eſprit, feſait la cour à une Demoiſelle qu'il ſe propoſait d'épouſer, lorſqu'un Officier ſe déclara ſon rival; & croyant l'épouvanter, lui dit qu'il fallait ſe battre en duel, ou

lui laisser le champ libre. Mais l'Avocat accepta le défi, & promit de se trouver à l'heure & à l'endroit convenus. Il ne manqua pas de s'y rendre; mais il dit à son adversaire qu'il ignorait absolument l'art de l'escrime, & qu'il avait apporté deux pistolets tout chargés, dont il lui donna le choix. Paraissant se piquer de sentimens généreux, le Jurisconsulte dit à son rival de tirer le premier; le Militaire cède à ses instances, & voit tomber à ses pieds l'homme qui excitait sa jalousie. Alors il craint les poursuites de la Justice, & se hâte de prendre la poste & d'aller se cacher dans le fond de sa province. Au bout de quelque tems, il rencontre une personne de Paris qui allait souvent dans la maison de la Demoiselle, & qui lui demande quelle a pu être la raison de son départ précipité? „ Quoi, répond l'Officier, vous „ ne savez pas mon affaire? c'est moi qui „ ai tué l'Avocat un tel. — Que dites- „ vous! s'écrie l'autre, votre heureux rival „ se porte à merveille; il vient d'épouser „ votre ancienne maitresse. C'est donc à „ vous qu'il a joué le singulier tour de „ feindre être blessé à mort, afin de se „ délivrer d'un concurrent trop dange- „ reux „? — Le Militaire fut d'abord furieux d'avoir été pris pour dupe, & finit par rire de la supercherie: l'Avocat lui

avait présenté deux pistolets chargés seulement à poudre.

Le Lecteur se souvient peut-être que dans le premier volume de ces *Aventures Parisiennes* (1), j'ai raconté la folie de cet Anglais, qui se fit couper une jambe, parce que sa maitresse en avait une beaucoup trop courte. Eh bien, quelque tems après qu'il se fut soumis à cette opération extraordinaire, il écrivit la lettre suivante à l'un de ses amis: — „ Je commence à croire, „ mon cher Coverley, qu'il est quelquefois „ dangereux de troubler directement l'or„ dre établi par la Nature. On peut au „ moins pardonner cette opinion aux mal„ heureux. Il est d'ailleurs certain qu'au „ moment où je croyais, par la résolution „ que tu m'as vu prendre, m'assurer un „ bonheur réel, je préparais au contraire „ l'instrument de ma ruine. Puissent les „ hommes trop sensibles, en partageant mes „ regrets & en respectant leurs semblables, „ apprendre en même tems à se respecter „ eux-mêmes!

„ Instruit par une lettre du Capitaine „ Milson, oncle de ma femme, qu'il devait

(1) Page 10-11. Ce tome Ier se trouve chez M. Bastien, Libraire, rue du Petit-Lion, Fauxbourg Saint-Germain.

„ passer par Cambridge pour rejoindre son
„ régiment, elle m'engagea à partir la veille
„ de Buckingham avec elle pour le sur-
„ prendre. Notre entrevue devait être
„ d'autant plus intéressante, qu'indépen-
„ damment des liens du sang, la privation
„ d'une jambe assimilait son sort au nôtre,
„ de manière que nous ne différions que
„ par les causes. Il avait perdu une jambe
„ au service, ma femme par accident, &
„ moi par une impulsion victorieuse de mes
„ sens. Notre présence allait le dédom-
„ mager d'une ancienne cotterie de Lon-
„ dres, vulgairement appelée *la cotterie*
„ *des jambes de bois*, dont il fut autrefois
„ le Président, & que l'on vit se dissoudre
„ en un seul jour par la vivacité de quel-
„ ques Torris, qui s'échauffèrent tellement
„ dans une dispute de parti, qu'à coups de
„ jambes de bois ils se firent d'étranges
„ meurtrissures. Arrivés à Cambridge dans
„ une auberge meublée à neuf, un assez
„ bon repas, la fatigue du voyage & un
„ bon lit, nous engagèrent à prendre le
„ repos dont nous avions besoin. J'étais
„ livré au plus profond sommeil, lorsque
„ des cris perçans & une épaisse fumée me
„ réveillant en sursaut, m'annoncèrent l'em-
„ brâsement de la maison. Mon anticham-
„ bre en feu & mes laquais en fuite, ne
„ me laissaient pour toute ressource que de

„ courir aux fenêtres, où mon Jocket, plus
„ prévoyant, venait de me rendre une
„ échelle. Ma femme était évanouie. J'a-
„ justai promptement ma jambe de bois
„ pour descendre plus sûrement, & ne vou-
„ lant me fier qu'à moi-même, je chargeai
„ sur mes épaules ce précieux fardeau;
„ mais l'insensibilité de cette jambe me fit
„ manquer un échelon, je fus renversé en
„ arrière; & me trouvant suspendu, il me
„ fut aussi impossible de retenir ma femme
„ que de tomber avec elle, ce qui était sans
„ doute préférable aux secours importuns
„ qui m'obligèrent, pour ainsi dire, de lui
„ survivre. Voilà, mon cher Coverley, la
„ situation du plus malheureux des hom-
„ mes; elle prouvera à la postérité que,
„ dans l'état du mariage, la jouissance de
„ tous nos membres & de toutes nos fa-
„ cultés, est le bien le plus précieux; elle
„ ouvrira en même-tems un vaste champ
„ à mes réflexions sur la difficulté de trou-
„ ver une seconde femme assez robuste,
„ assez obligeante pour me rendre à son
„ tour, en cas d'accident, le service de-
„ venu si fatal à ma première „.

Robert, gagne-deniers, à force de travailler jour & nuit, avait amassé une somme de cent écus, qu'il se promettait

de conſerver avec grand ſoin. La poſſeſſion de ſon tréſor ne le rendait ni plus fier, ni plus inſenſible aux peines d'autrui. Il avait une ancienne connaiſſance; il alla la voir; il la trouva dans une ſituation tout-à-fait triſte; elle éprouvait les infirmités de la vieilleſſe & tous les maux de la miſère; &, pour comble, un créancier impitoyable allait la faire traîner en priſon pour une dette de trois-cens livres qu'il lui était impoſſible d'acquitter. Le bon Robert ſe laiſſe attendrir; il ne conſidère point que la ſomme qu'il poſſède eſt ſon unique bien; il ne ſonge qu'au plaiſir d'eſſuyer les larmes d'une infortunée. — „ Tenez, (dit-il en jetant ſon argent aux ſatellites qui ſe diſpoſaient à s'emparer de leur proie) „ voilà ce qu'elle doit, laiſſez-la en liberté „. En achevant ces mots, il tombe ſur une chaiſe & ſe met à pleurer. — „ Vous pleurez, lui dit-on. — Oh! c'eſt „ de contentement, répondit-il; je ſuis ſi „ ſatisfait, ſi ſatisfait d'avoir empêché ma „ pauvre amie d'aller en priſon! C'eſt tout „ ce que je poſſédais dans le monde; mais „ j'ai été ſi enchanté de le donner: qu'on „ eſt heureux de pouvoir obliger! les riches „ ont donc du plaiſir..! —— Peu de tems après cette belle action, Robert éprouve lui-même le beſoin; il va chez ſa débitrice, lui expoſe ſa ſituation, & la prie

de rendre ce qu'il lui a si généreusement prêté. Elle lui fait des promesses, elle espérait les remplir; mais sa destinée ne s'adoucit point. Robert, lassé d'avoir accordé inutilement une infinité de délais, ne voit que sa propre infortune, & se reproche son trop de sensibilité pour les maux d'autrui; un huissier l'affermit dans sa mauvaise humeur, & obtient la permission de poursuivre la malheureuse débitrice, qui demande enfin à solder avec son créancier. — „ Voilà, lui dit-elle, vos cent „ écus qui m'ont tant coûté à vous rendre; „ du reste je vous devais, & j'avoue que „ vous m'avez obligée: c'est mon malheur „ qu'il faut accuser „. — Tandis qu'elle prononçait ces mots entrecoupés par des larmes, l'honnête Robert s'apperçoit que la chambre était entièrement démeublée; à peine restait-il à cette infortunée une paillasse pour se coucher. Se sentant ému malgré lui, il prend son argent & s'empresse de quitter cet asile de la misère. Mais il a beau faire, l'image de cette pauvre femme qui avait tout vendu pour le payer, déchirait son âme. — „ O ciel! s'écrie-t-il enfin, qu'ai-„ je fait? cette malheureuse est accablée „ de pauvreté & de vieillesse; la voilà sans „ ressource! & moi je suis jeune, j'ai de „ la santé, & je l'ai privée de tout....... „ Je me fais horreur „. — Il se hâte de

remonter l'escalier, s'élance dans la chambre: „ Ma pauvre amie, pardonnez-moi, „ reprenez ces cent écus, je vous prie, & „ qu'il n'en soit plus question. Je suis en„ core moins à plaindre que vous; si j'en „ avais cru mon cœur, je ne vous aurais „ pas causé ce chagrin . . . — La bonne femme, touchée de ce procédé, veut combattre de générosité. — „ Non, lui dit-il, „ quelque besoin que j'éprouve, il ne me „ fera pas autant souffrir que si je retenais „ cette somme: une autrefois je me gar„ derai bien de suivre les conseils des huis„ siers, c'est moi seul que je consulterai „.

Un homme racontait qu'il avait reçu un soufflet furieux. — „ Celà eut des suites, „ lui dit-on? — Comment, des suites? „ répondit-il . . . . . ma joue enfla prodi„ gieusement „.

Epris de l'amour le plus tendre pour une jolie personne qu'il avait épousée, mais qui était d'une coquetterie extrême, un clerc de Notaire se livra à toutes les fureurs de la jalousie. Sa jeune épouse fut obligée de le quitter & de se retirer auprès d'un oncle dont elle était chérie. Au désespoir de cette séparation, ne pouvant vivre sans l'objet de sa tendresse, & ne

pouvant soutenir l'idée qu'un autre aurait peut-être le bonheur de plaire à ce qu'il adorait, il lui fit dire qu'il avait quelque chose de la dernière importance à lui communiquer au Luxembourg. La Dame s'y rendit, accompagnée de son oncle. Aussitôt qu'il l'apperçut, il s'approcha d'elle d'un air égaré: — „ Puisque tu m'ès ravie, „ s'écria-t-il, & que je ne te posséderai „ plus, meurs de ma main „. — A ces mots il lui tire un coup de pistolet, & la Dame, quoique blessée légèrement, tombe sans connaissance. Il croit l'avoir tuée; alors sa tendresse se réveille; & ne voulant pas survivre à l'épouse adorée dont un mouvement de fureur l'a rendu l'assassin, il se donne plusieurs coups de couteau, & expire sur le champ.

Un homme ivre, rentrant chez lui, ne trouva pas son souper prêt: aussi-tôt grand bruit dans le ménage; des injures on en vint aux coups; & l'ivrogne poussant trop rudement sa moitié peu endurante, la jeta du haut en bas d'un escalier. Les voisins accoururent, & conseillèrent au mari de se sauver bien vîte: „ Eh quoi: leur dit-il, „ est-ce qu'on est puni pour avoir tué une „ méchante femme „?

Certain jeune Marquis, las de voler de conquête en conquête, voulut faire une fin, & se maria. En sortant de l'église, sa nouvelle épouse lui dit, qu'elle espérait qu'il était revenu de toutes ses erreurs, & qu'il serait sage désormais. „ Oui. Mada„ me, lui répondit-il, je vous assure que „ voilà la dernière sottise que je ferai „.

On a vu à Paris un homme qui avait une façon de penser tout-à-fait singulière. Il s'imagina qu'il lui serait possible de voler dans les airs comme les oiseaux; il fabriqua des aîles pour lui & son valet-de-chambre; & s'élancant du haut d'un balcon, il se cassa une jambe. Malgré toutes ses instances, le valet-de-chambre avait refusé de commencer le premier l'expérience, en alléguant qu'un domestique doit céder le pas à son maître.

Il était à l'Opéra, lorsqu'on vint l'avertir que le feu avait pris chez lui; sans se troubler & sans vouloir quitter le Spectacle, il dit froidement: — „ Je ne suis pas „ fait pour garder ma maison „. Mais ce trait ressemble à-peu-près à celui de ce Savant qui, apprenant que le feu était dans son logis, tandis qu'il était occupé de quelque grave production: — „ Avertissez ma

„ femme, s'écria-t-il; je ne me mêle pas
„ des affaires du ménage „.

Revenons à l'original dont on s'est long-tems amusé dans cette Capitale. Un de ses chevaux aïant tué d'un coup de pied son palfrenier, il fit pendre dans l'écurie l'animal trop fougueux, lié à de fortes sangles, l'y laissa jusqu'à ce qu'il fût entièrement corrompu, afin, disait-il, de servir d'exemple aux autres.

Lorsque cet original donnait à dîner, ses convives n'avaient point de serviette; mais il leur était libre d'en couper à une pièce de toile qui était dans la salle à manger.

On remarque souvent dans les inscriptions des fautes d'orthographe fort-bizarres. Le maître d'un bain sur la rivière, au bas du Quai Dauphin, voulant annoncer que plusieurs personnes & une seule pouvaient également s'y baigner, y fit placer à l'extérieur un écriteau ainsi conçu: *Bain des Dames publiques particulières.*

A propos de bain: feu M. Duclos, de l'Académie Française, était à se baigner dans la Seine, non loin de l'asile agréable & commode, où Poitevin fournit aux Dames le moyen de rafraîchir leurs attraits.

Une jolie femme arrive dans une voiture élégante; le cocher n'apperçoit pas un trou près du rivage, la roue tombe dedans, le carrosse verse, & voilà la petite maitresse & ses grands laquais étendus dans la boue. Duclos sort de l'eau tout nud & accourt à la jeune Dame, un peu déconcertée de l'état où se trouve l'officieux cavalier: — „ Mille pardons, Madame, (lui dit-il en lui présentant la main) „ excusez mon incivilité de n'avoir point de gants „.

Une Demoiselle était destinée par sa mère à épouser un homme qu'elle aimait; mais son père, marin franc & brusque, après s'être signalé contre les Anglais, vint détruire le bonheur dont elle se flattait de jouir; il arriva avec un de ses amis, auquel il avait aussi promis sa fille. En le présentant à la jeune personne, il lui dit: — „ Tu as vingt ans, il te faut un mari; en „ voici un que tu épouseras Mardi pro- „ chain, parce qu'il faut que nous partions „ ensemble Jeudi „. — Le ton impérieux du père jeta la consternation dans la famille, qui se crut obligée d'obéir. Le jour des nôces arrive; les futurs vont à l'église; l'amoureux s'y était aussi rendu, & pleurait dans un coin. La jeune fille, au lieu de répondre *oui* au Curé, lui dit naïve-

ment: — „J'aimerais mieux l'autre„. — Le père accourt en colère, & demande où est cet autre; on le lui montre, il va à lui, le prend brusquement par la main, le conduit à sa fille, & consent qu'on les marie.

M. de ***, ancien Officier de Marine, retiré dans un Fauxbourg de cette Capitale avec sa femme & ses enfans, avait chez lui en pension une Demoiselle d'une naissance égale à la sienne, âgée d'environ quarante ans. Cet Officier aïant eu quelques démêlés avec cette Demoiselle, défendit à ses gens de mettre son couvert à table. Lorsqu'elle descendit pour y prendre place, & qu'elle s'apperçut de l'affront qu'on lui fesait, elle monta avec beaucoup de sang-froid dans le cabinet de M. de ***, y prit deux pistolets, & vint lui proposer de se battre; mais n'aïant pu le déterminer à lui donner satisfaction, après l'avoir menacé de lui casser la tête, s'il persistait dans son refus, elle lui lâcha son coup; heureusement que la bale porta légèrement à la gorge. A peine s'était-elle livrée à ce mouvement de fureur, qu'elle en fut au désespoir, & voulut se tuer avec l'autre pistolet; mais la bale ne fit qu'effleurer ses cheveux.

Une bonne femme dit un jour à sa voisine: — „J'ai reçu une lettre de mon „ mari; il est embarqué sur la flotte: les „ Anglais n'ont qu'à se bien tenir, car il „ leur en veut furieusement „.

Les Ouvriers & les Artisans ne manquent guères d'aller Fête & Dimanche, & tous les Lundi, s'enivrer à la Courtille. Un ivrogne, encore à jeun, appercevant un de ses confrères qui, pour cuver les fumées du gros vin qu'il avait amplement bu, ronflait contre une borne, le contempla quelques instans plongé dans un profond silence, & puis s'écria: „ Voilà pour„ tant comme je serai Dimanche „!

Le Roi a fait venir de l'Arabie plusieurs excellens chevaux. O prétend qu'il arriva une plaisante aventure à l'une des personnes que Sa Majesté chargea de cette commission, dont l'heureux succès sera si utile aux Haras du Royaume. Cette personne, très-curieuse de tous les objets concernant l'histoire naturelle, apporta du Caire une belle momie. Une partie de ce qu'il avait de plus précieux étant venu par la diligence de Lion, il alla les retirer; mais il oublia la boîte qui renfermait la momie.

Les Commis de la Douane l'ouvrirent; & crurent y voir un jeune homme étouffé par quelque scélérat. Aussi-tôt ils firent venir un Commissaire assisté d'un Chirurgien, qui n'étant guères plus savant que les Commis, s'imaginèrent être témoins d'un délit affreux; ils dressèrent leur procès-verbal; & les formalités de la Justice étant remplies, le prétendu assassiné fut transporté à la *Morne* (1). Cependant, l'amateur d'histoire naturelle vint réclamer l'effet qu'il avait égaré; il fut bien surpris d'apprendre l'aventure de sa momie: comme les parens du mort n'existaient point depuis plus de deux-mille ans, elle lui fut rendue sans difficulté; mais non sans donner lieu de rire de l'étrange procès criminel qu'elle avait occasionné.

Un riche particulier se promenant aux Tuileries avec quelques amis, fut abordé par un homme qui vivait aux dépens des gens simples, & qui ne se trompa point à la phisionomie de celui-ci, beaucoup plus crédule encore qu'il ne le paraissait. Le rusé personnage dit à l'idiot, qu'il avait

(1) Lieu où l'on expose à Paris les cadavres qu'on trouve quelquefois dans les rues ou dans la rivière.

quelque chofe de très-important à lui dire à l'écart; & l'aïant entraîné dans une allée voifine, il l'affura qu'il lifait dans les aftres comme dans l'alpabet; que le paffé lui était auffi connu que le préfent, & qu'il avait diftingué fur les traits du vifage de celui à qui il parlait, des chofes fi avantageufes, qu'il avait cru ne pouvoir fe difpenfer de lui en faire part. Le crédule richard donne tête baiffée dans le piége qu'on lui rendait, laiffe examiner fes mains, fe prête à toutes les autres fimagrées mifes en ufage par cette efpèce de charlatans. Pour prix de fa patience & de fa bonhommie, on lui prédit une longue fuite de félicités. Charmé de l'avenir heureux qu'on lui annonce, il fe difpofe à rejoindre fa compagnie, & met un écu de trois livres dans la main du faux prophète. Indigné de recevoir une légère récompenfe, le prétendu devin rappelle fa dupe, & dit qu'il lui a caché un événement moins fortuné que les autres; mais que, toute réflexion faite, il va l'en informer, afin qu'il y remédie, s'il eft poffible. Alors il le menace de trois accès de convulfions à trois époques différentes, voifines les unes des autres, & dont la dernière fera fi terrible, qu'il eft fort-incertain que le malade puiffe en réchapper. — Mais, ajouta-t-il, „ fi vous avez le bonheur d'en revenir,

„ attendez-vous à la destinée la plus bril-
„ lante „. A ces mots il quitta son homme, & s'éloigna si vîte, qu'on le perdit bientôt de vue. Frappé comme d'un coup de foudre, l'homme trop crédule rejoignit ses amis, auxquels il répéta tout ce qu'on venait de lui dire; ils s'efforcèrent en vain de le rassurer. Il rentra chez lui plongé dans une sombre tristesse; & son imagination devenant chaque jour plus malade, il eut successivement trois accès de convulsions. Le dernier fut si considérable, qu'il fallut appeler des Médecins, qui ne surent comment remédier à ce genre de maladie. Enfin l'un deux voyant tous leurs soins inutiles, montra qu'en certain cas, l'habileté ne consiste point à donner des ordonnances & à marcher sur les traces d'Esculape & d'Hipocrate, mais à saisir le faible, & surtout à guérir l'imagination de ceux qui ont recours à leur art illusoire. Ce Docteur rempli d'esprit, tout-à-la-fois savant Médecin & homme de bonne compagnie; l'espoir des malades par ses cures merveilleuses, & le délice des gens en parfaite santé, par son enjoûment & le charme de sa conversation; cet aimable Docteur prend tout l'accoûtrement d'un Magicien de Comédie, une longue robe bordée d'hiérogliphes, une grande barbe, un bonnet pointu, & tenant une baguette

à la main, il se présente tout-à-coup aux yeux de l'hipocondriaque. — „ Je viens „ vous rendre à la vie, (lui dit-il en grossissant sa voix le plus qu'il lui est possible) „ mon art m'a appris le triste état où vous „ êtes réduit. Examinons s'il n'y a pas „ moyen de changer quelque chose à la „ destinée qui vous menace „. — Il feint de considérer attentivement la main du moribon, & s'écrie qu'il voit la vérité de tout ce qu'on a prédit, mais que les dernières convulsions ne doivent point être mortelles. Afin de s'assurer davantage de la réalité de ce qu'il annonce, il paraît consulter les astres, tracer différentes figures; & ses observations ne manquent pas de se trouver d'accord avec ce qu'il vient de dire. Pour seconder les décrets du ciel, il prescrit quelques remèdes simples; peu-à-peu l'hipocondre sort de sa funeste prévention, & se rétablit entièrement.

TRÈS-FATIGUÉ à force de glisser sur le mauvais pavé de cette Capitale, & se trouvant d'ailleurs fort éloigné de sa demeure, le Chevalier de C*** rencontrant M. B***, fameux Dentiste, mollement assis dans son carrosse, cria au cocher d'arrêter, attendu qu'il avait un grand mal de dents. — „ La „ douleur que j'éprouve est si vive, dit-il

„ ensuite au maître, que les forces me „ manquent, & je suis prêt à m'évanouir. „ Si vous retournez chez vous, donnez-„ moi une place dans votre carrosse, afin „ de m'y conduire bien promptement „. — Le Chirurgien, touché de compassion, & dans l'espoir d'être récompensé, fait asseoir à côté de lui le prétendu malade, & donne ordre à son cocher de retourner au logis, & de redoubler de vîtesse. Ils étaient dans le Fauxbourg Saint-Antoine, & le Dentiste demeure près du Palais-Royal. Le Chevalier de C***, descendant lestement de voiture, dit en riant à l'opulent Dentiste: — „ Mille remercîmens, Monsieur, de votre „ complaisance; le plaisir de votre compa-„ gnie & celui de me trouver tout de suite „ dans un quartier où m'appelle une affaire „ pressée, me guérit de tous mes maux „. — Et il s'échappa avec la rapidité de l'éclair.

Un Cordonnier, traversant un soir le cimetière des Innocens, à l'heure où l'on ferme les portes de cette lugubre enceinte, tomba dans une fosse qu'on avait laissée ouverte (1): apparemment que sa chûte

(1) Suivant l'usage, & cet usage fait frémir l'humanité, on y entasse les corps morts jusqu'à ce que le cloaque soit plein, & alors on ouvre à côté un

fut assez rude pour lui ôter la connaissance; il y passa la nuit, & fut trouvé mort le lendemain.

A la première représentation de *Gabrielle de Vergi*, Tragédie de du Belloi, le dénoûment fit une telle impression d'horreur, que plusieurs femmes se trouvèrent mal, & que d'autres sortant de leur place, se jetèrent en foule dans la loge du sieur Raymond, Comédien, c'ést-à-dire dans l'endroit où il s'habillait, afin d'y chercher des eaux spiritueuses. Le jour de la seconde représentation de cette Pièce, un plaisant fit insérer dans le *Journal de Paris* la lettre suivante: „ Je vous prie, Messieurs, de vouloir bien donner avis aux „ Dames, que la loge de M. Raymond, dans „ laquelle elles s'étaient jetées Samedi dernier, & où il ne s'était trouvé qu'une „ légère provision d'eau de Cologne, sera „ pourvue de toutes les eaux spiritueuses,

---

nouveau dépôt. Ces fosses ont quinze ou vingt pieds de profondeur. Qu'on juge quelle masse de putréfaction forme une pile de cadavres de cette épaisseur. Si, en supprimant les cimetières & les caveaux des églises, on ne réforme pas tous les foyers pestilenciels dans le reste de Paris, au moins serait-il de la sagesse du Gouvernement de s'occuper de celui-là.

„ de tous les sels qui peuvent convenir aux „ divers genres d'évanouissement. Ainsi „ les dames peuvent compter sur toutes les „ commodités dont on a besoin pour se „ trouver mal „.

Quelque tems avant qu'on jouât cette Tragédie, un particulier, désespéré que les Comédiens Français eussent refusé une Pièce dont il était Auteur, s'avisa, étant placé à l'Orchestre, d'interrompre un jour le Spectacle, en s'écriant: — „ C'est au „ Public qu'appartient le droit d'admettre „ ou de rejeter les Drames nouveaux. Oui, „ Messieurs, continua-t-il en adressant la „ parole au Parterre, les Acteurs ont osé „ vous enlever le plus beau de vos droits. „ Je me plains devant vous, non-seulement „ de l'étrange procédé des Comédiens, mais „ encore de la manière d'agir de l'un d'eux „ à mon égard. Si vous daignez deman- „ der que ma pièce soit jouée, vous verrez „ par vous-mêmes, Messieurs, que je ne „ méritais point les injustices de la Troupe „ en général, & la mauvaise foi d'un de „ ses membres en particulier „. — Je ne me souviens plus du titre de sa Pièce, qu'il fit connaître; mais peu importe. Cette escapade ne produisit d'autre effet, que d'exciter beaucoup de rumeur dans le Par-

terre, d'où s'élevèrent quelques voix qui demandaient la repréfentation du Drame dont il s'agiffait; mais cette difpofition favorable n'empêcha pas l'Officier de Garde d'arrêter le malheureux Orateur, que fa famille, à ce qu'on affure, fit renfermer à Charenton, fous prétexte de démence.

Le fameux Carlin, qui, depuis un fi grand nombre d'années, joue avec tant d'applaudiffemens le rôle d'Arlequin, fut invité par un de fes amis à manger à table d'hôte, & fe trouva placé par hafard vis-à-vis d'un homme qui ne s'occupait qu'à manger, & ne fe mêlait en rien de la converfation, quelque intéreffante qu'elle pût être. Carlin, étonné du filence que gardait cet homme, quoique la converfation fût très-gaie, prit un verre de vin, & en s'inclinant d'un air riant & gracieux, dit tout haut à ce taciturne: „Monfieur, il „ femble que vous n'ayez guères d'ef-„ prit „. — Toute la compagnie éclata de rire, lorfque celui à qui Carlin s'était adreffé répondit fort-civilement: — „Monfieur, „ vous me faites beaucoup d'honneur „. — C'était un fourd, qui, n'aïant point entendu le propos de l'aimable Acteur, s'était imaginé qu'il buvait à fa fanté.

Un particulier venait de faire l'acquisition d'une maison de campagne; il y mena M. Clément, surnommé l'Inclément, à cause de ses Satires & de ses Critiques littéraires trop souvent injustes. Après lui avoir fait tout examiner, ce particulier demanda à M. Clément, ce qu'il trouvait à redire à son logement & à son jardin: — „Je trouve le tout très-bien, répondit „l'Aristarque; je ne critique que cette „montagne qui offusque la vue. — Je „voudrais bien, répartit le maître de la „maison, que votre critique emportât la „pièce„.

Lorsque l'Académie Française eut couronné les Ditirambes faits à la louangue de Voltaire, & que plusieurs personnes attribuaient à M. de la Harpe, quelques Colporteurs distribuèrent sur le Pont-Neuf un petit imprimé contenant la mauvaise plaisanterie suivante: — „Nouveaux Bonnets Ditirambes. Ces bonnets sont „fort plats, quoiqu'avec beaucoup de pré„tention, ce qui les rend très-commodes „& très-avantageux en voiture. Ils se „trouvent place du Louvre, près de la rue „Froimenteau, chez Madame *Harpulas*, „Marchande de Modes, au Mercure Ga„lant„.

Il y avait dans cette Capitale un homme rempli d'esprit, fesant les délices des meilleures Sociétés, & qui, en s'intéressant dans diverses entreprises, était parvenu à s'assurer dix-mille livres de rente, cet homme s'étant trouvé malheureusement compromis dans un procès, se crut perdu de réputation; son extrême sensibilité pour l'honneur, lui inspira le funeste dessein de ne point survivre à ce qu'il regardait comme une honte ineffaçable. Il aurait pu recourir à ses amis, au zèle de ses nombreux protecteurs, qui seraient facilement parvenus à dissiper le sujet de ses peines; il pouvait demander une révision du procès en ce qui le concernait, ou se retirer du moins en Province, où il aurait vécu agréablement avec sa fortune & son mérite. Mais, trop fier pour supporter le moindre affront, il résolut de mourir. Il alla aux fameux bains de Poitevin, & à peine s'y fut-il renfermé, qu'il s'ouvrit les veines avec un rasoir, afin sans doute de perdre la vie comme Sénèque; mais la lenteur de ce genre de mort lui fesant craindre d'être secouru, il se cassa la tête d'un coup de pistolet. On accourut au bruit, & on le trouva qui rendait le dernier soupir.

Une femme trahie par ſon amant, l'invita à déjeûner; dès qu'il eut pris une taſſe de chocolat, elle lui déclara que, déſeſpérée de ſon infidélité, elle s'était décidée à s'empoiſonner & à le faire périr avec elle, en empoiſonnant ce qui leur avait été ſervi à déjeûner. L'inconſtant fut ſaiſi d'une telle frayeur, que peu s'en fallut qu'il ne mourut ſur le champ. Quand la Dame délaiſſée eut bien joui de ſon trouble & de ſes craintes, elle lui apprit qu'elle n'avait voulu que ſe divertir à ſes dépens, & le renvoya charmé d'en être quitte pour la peur.

Le Dimanche 16 Mai 1779, pendant qu'on célébrait la grand'meſſe dans l'égliſe de Sainte-Géneviève, un particulier monta juſqu'au bout d'une échelle prodigieuſement haute; là il tint des diſcours qui annonçaient l'aliénation de ſon eſprit, & l'excès du déſeſpoir; enſuite il s'écria qu'il ſe recommandait à Sainte-Géneviève, & ſe précipitant en bas, il ſe briſa la tête contre le pavé de l'égliſe.

Un bon Bourgeois de Paris devant faire un petit voyage à Saint-Germain, ſa fem-

me, aussi coquette que jolie, s'efforça de l'en détourner, & lui dit, pour rendre ses instances plus persuasives, qu'elle avait un pressentiment qu'il serait assassiné en route. Alarmé des vives appréhensions de sa chère épouse, quoiqu'il n'y ajoutât pas beaucoup de foi, le Bourgeois crut devoir en faire part à M. le Lieutenant-Général de Police, dont les soins infatigables veillent sans cesse à la sûreté de tous les Citoyens. Ce Magistrat crut appercevoir quelque mistère dans les craintes de la femme; mais sans en rien témoigner, il dit au particulier de partir hardiment pour Saint-Germain, & qu'il répondait de sa vie. Cet homme était à peine à moitié chemin, dans un lieu écarté, que trois scélérats l'arrêtent & se disposent à le tuer; mais plusieurs soldats de la Garde de Paris paraissent aussi-tôt, & se saisissent des assassins. Les interrogatoires qu'on leur fit subir découvrirent que l'épouse les avait apostés pour se défaire de son mari, qu'elle voulut ensuite sauver, excitée par la voix du remords.

M. Scherlock, jeune Anglais rempli de mérite, a publié en notre langue des Lettres qui ont eu le plus succès. Il raconte qu'il vit un Seigneur Russe qui s'en retour-

nait fort-triftement dans fon pays, & qui lui fit part en ces termes des aventures qu'il avait eues dans la Capitale de la France: — „ Ma première maitreffe fit ma con-
„ quête à un bal mafqué dix jours après
„ mon arrivée, & elle me vainquit par un
„ feul mot, *vous êtes charmant.* J'avais
„ alors dix-neuf ans; elle était jolie, &
„ c'était la première fois de ma vie qu'une
„ femme m'avait dit ce mot. Quand un
„ homme dit une fois à une femme hon-
„ nête, *je vous aime*, le diable le lui ré-
„ pète cent fois: le diable me répéta mille
„ fois à l'oreille que j'étais charmant; &
„ fur cette douce perfuafion, je devins éper-
„ dûment amoureux. Mais je quittai cette
„ femme peu de tems après; car outre
„ qu'elle était très-fotte & très-ennuyeufe,
„ je fentis la néceffité de fortir de fes mains
„ pour me mettre dans celles d'un Chirur-
„ gien. Quand je fus répandu dans le
„ monde, je racontai le fuccès de cette
„ bonne-fortune, & l'on me confola, en
„ me difant, qu'outre que j'avais été pla-
„ tement dupe, je m'étais déshonoré en
„ m'attachant à une femme qui n'apparte-
„ nait à aucun Spectacle. Je me décidai à
„ réparer bientôt ce tort, & je me liai fort
„ avec une Danfeufe de l'Opéra. C'était
„ la plus jolie jambe de Paris, une bouil-
„ lante Provençale, vive, gaie, & fefant

„ des cabrioles depuis le matin jusqu'au
„ soir, Elle était si exigeante, je veux dire
„ de louis d'or, qu'elle me rappela sou-
„ vent le mot du Maréchal de Villars à
„ Louis XIV; il ne lui fallait que trois
„ choses, de l'argent, de l'argent, de l'ar-
„ gent. Ses caprices ne finissaient jamais,
„ & entr'autres, je commençai à soupçon-
„ ner qu'elle en avait un pour mon valet-
„ de-chambre; mais elle me guérit bientôt
„ de cette jalousie; car un soir en entrant
„ chez elle, je la trouvai dans les bras d'un
„ jeune Officier Français. J'en demandai
„ sur le champ raison au galant Militaire,
„ & il me donna un coup d'épée, qui me
„ mit dans les mains d'un autre Chirurgien
„ pendant trois mois. Je rentrai dans le
„ beau monde avec la ferme résolution
„ d'être sage à l'avenir. On m'assurait que
„ je me formais étonnamment; que je bril-
„ lerais beaucoup à mon retour dans mon
„ pays; qu'il n'y avoit point de roses sans
„ épines. Ah! pourquoi n'avais-je pas un
„ ami, pour me dire que les roses se flé-
„ trissent, & que les épines restent! Me
„ trouvant toujours au foyer de l'Opéra,
„ je succombai encore à la tentation, & je
„ pris une troisième maitresse. Pour mon
„ malheur, elle chantait comme un Ange.
„ Si l'autre avait la jambe fine, celle-ci
„ avait les bras parfaits, & je pensais mou-

„ rir de plaisir quand elle les déployait
„ pour m'embrasser en chantant:

„ O toi, le seul objet que mon cœur ait au monde!

„ C'était à la fois une Sirène & une
„ Circé; elle avait un œil mourant, une
„ belle peau, une douceur enchanteresse,
„ & un air d'honnêteté qui aurait trompé
„ Ulisse. Sa mère avait été Danseuse; &
„ Mademoiselle était née dans les coulisses;
„ & depuis son enfance, elle avait appris
„ à danser & à chanter, à recevoir les amis
„ de sa maman & à assister à leurs soupés.
„ Elle avait tout pour elle, naissance, édu-
„ cation, exemples, préceptes, expérience,
„ & j'étais dans ma vingtième année.
„ Comme elle avait fait des études suivies,
„ elle s'appliquait sérieusement à me rui-
„ ner. Le comble de l'art est de cacher
„ l'art même, & elle avait atteint ce der-
„ nier degré de perfection. Toutes ses
„ finesses étaient imperceptibles, & ce n'est
„ qu'en y réfléchissant dans ma triste re-
„ traite depuis huit mois, que je les ai dé-
„ mêlées. Elle voyait que j'étais défiant,
„ & elle ne me loua jamais. Avais-je l'air
„ de vouloir dire un bon mot, elle n'y ap-
„ plaudissait que par un doux sourire, qui
„ donnait du brillant à son œil, & la fesait
„ paraître à la fois belle & sincère. Tous
„ mes goûts étaient consultés & prévenus.

„ C'était toujours de la gaité, de l'agré-
„ ment, de la variété; les Spectacles, des
„ soupés de filles & de beaux esprits, des
„ concerts, du jeu. La mère ne cessait de
„ faire un éloge journalier du mérite de sa
„ fille, ni d'assaisonner son panégirique des
„ épigrammes les plus sanglantes contre
„ ses sœurs de l'Opéra. Ma Sophie, disait-
„ elle, ne ressemble pas à ces malheureu-
„ ses que vous voyez, qui sont toutes des
„ trompeuses, des intéressées, des perfi-
„ des, elle est douce & sage, &, Dieu
„ merci, élevée dans les bons principes. —
„ Je suis persuadé qu'elle était sage, car
„ elle avait bien l'esprit du métier, & ne
„ pensait uniquement qu'à faire fortune.
„ J'avais déjà fait des dettes, je n'osai plus
„ demander de l'argent à mon père, qui
„ se plaignait de ma dépense, & me me-
„ naçait de ne m'en plus envoyer. Je dis
„ celà un jour à mon amie. —— Qu'est-ce
„ que celà fait, me répondit-elle? j'en ai
„ assez pour vous & pour moi; — & en
„ disant ces mots, elle courut à son secré-
„ taire, & elle en tira une bourse de cent
„ louis, qu'elle me mit entre les mains, en
„ me donnant un baiser. Elle me chanta
„ ensuite ces deux vers:

„ Travaillons, travaillons gaîment,
„ Et l'amour tiendra lieu d'argent.

» Elle mit dans son chant tant d'expres-
» sion, qu'elle me fit éprouver un senti-
» ment délicieux, & que ces deux vers me
» parurent renfermer un sens très-raison-
» nable. En conséquence, je ne pensai
» plus ni à mon père, ni à mes créanciers.
» La Provençale me ruinait, sans penser à
» autre chose qu'à ses plaisirs. Je crois
» l'avoir déjà dit, elle était sans caprices
» & n'avait qu'une passion décidée, c'était
» l'avarice. Je lui donnais volontiers, parce
» qu'elle ne demandait jamais rien, mais
» laissait tout paraître l'effet de ma libéra-
» lité. Sa mère, il est vrai, louait beau-
» coup la générosité; elle avait même ré-
» duit les quatre vertus cardinales à celle-
» là seule; & au commencement de l'an-
» née, elle me prouva que je devais don-
» ner à sa fille une rivière de diamans pour
» ses étrennes. La proposition me parut
» forte; il était question de trente-mille
» francs. Milord ***, me disait-elle, en
» avait donné une à sa maitresse, qui lui
» fesait trois ou quatre infidélités par jour.
» Certain Baron Allemand que je connais-
» sais, ajouta-t-elle, en avait aussi com-
» mandé une pour la sienne, quoique ce
» fût une créature sans sentimens, mais
» qui méritait cependant d'être payée par
» son entreteneur, attendu qu'il l'excédait
» d'ennui; elle finit par me faire sentir

„ qu'il y allait de la gloire de la Russie. Je „ ne pus me défendre contre ce dernier „ argument; je donnais le collier, ou plu- „ tôt ce fut le marchand qui lui en fit pré- „ sent, puisque j'oubliai de le payer. Je „ continuais à travailler gaîment, selon la „ maxime de ma tendre amante, quand mon „ père, ne pouvant plus soutenir mes ex- „ travagances, cessa de m'envoyer de l'ar- „ gent; & quand il fut avéré que je n'avais „ plus de ressource, alors le masque tomba, „ la fille resta, & la Circé devint une Mé- „ gère. Après une scène violente, elle „ me ferma la porte au nez. Pour se dé- „ barrasser de moi, elle conseilla au Jouail- „ lier qui avait fourni le collier de diamans, „ de me faire mettre en prison; & je viens „ de sortir du Fort-l'Évêque, où j'ai resté „ huit mois. Maintenant dépouillé de tout, „ comme si j'étais tombé entre les mains „ des voleurs, ruiné, abîmé, je retourne „ dans ma patrie, où je ferai pénitence de „ mes folles prodigalités „.

Rendue trop crédule par l'amour qu'elle éprouvait, une jeune fille eut la faiblesse d'avoir trop de bonté pour son amant; il en résulta qu'un témoin indiscret menaça de venir découvrir le mistère. Se repentant alors de sa complaisance & de sa sen-

ſibilité, la jeune perſonne ſe trouva dans l'embarras le plus cruel. Après avoir répandu bien des larmes & formé pluſieurs projets auſſi-tôt détruits qu'imaginés, elle ſe vit dans la dure néceſſité de choiſir ſa mère pour confidente. Cette tendre mère ne s'emporta point en reproches devenus inutiles; elle toucha bien mieux ſa fille & lui fit ſentir davantage le prix de la vertu, en lui prodiguant de nouveau les plus vives careſſes, en ſe montrant très-ſenſible à l'état où ſa faute l'avait réduit. Cette femme eſtimable feignit d'être enceinte, & obtint de ſon mari la permiſſion d'aller paſſer quelque tems à la campagne, afin d'y faire ſes couches plus tranquilement. Elle amena ſa fille avec elle, qui devint mère ſans être ſoupçonnée, & eut la ſatisfaction de voir élever ſous ſes yeux l'enfant qu'elle mit au monde. Ainſi ſon honneur fut conſervé, grace à l'innocent ſtratagême de la meilleure des mères; il lui fut poſſible, par une bonne conduite, de réparer la faute que trop d'amour lui avait fait commettre.

On a vu à Paris un homme, jadis fort-riche, ſe trouver réduit à mendier, parce qu'il avait vécu plus qu'il ne penſait. Maître de ſon bien, qui conſiſtait en beaucoup

d'argent comptant, il fit en lui-même ce raiſonnement ſingulier: — „ J'ai vingt-„ cinq ans: j'en puis vivre encore cin-„ quante: diſtribuons donc mon argent en „ cinquante parties égales; j'en ſerai plus „ riche, & je n'aurai point à courir les „ riſques auxquels je ſerais expoſé ſi je le „ plaçais „. — Il ſuivit ce plan peu ré-fléchi; & lorſqu'il eut atteint ſa ſoixante-ſeizième année, il ſe trouva réduit à la mendicité.

Deux jeunes Demoiſelles, de bonne famille, & penſionnaires dans une Abbaye de Paris, après avoir été amies intimes, ſe brouillèrent en apprenant le Blaſon, chacune d'elles ſoutenant que ſa maiſon était plus ancienne que celle de ſa compagne. La querelle devint ſi vive, qu'elles réſolurent de ſe battre en duel. Pour effectuer leur deſſein, elles ſe rendirent dans un endroit écarté du jardin de leur couvent; & s'attaquant avec fureur à coups de couteau, elles ſe firent des bleſſures conſidérables. C'eſt ainſi qu'elles furent les victimes de la funeſte éducation qu'on donne à preſque tous les enfans de qualité. On trouva ces deux victimes de l'orgueil étendues ſur le champ de bataille, & noyées dans leur ſang.

Un jeune homme avait époufé depuis quelques années une Demoifelle qui, par fa figure charmante & fon air de douceur, intéreffait au premier abord tous ceux qui ne jugeaient d'elle que par cet extérieur aimable & impofant. Un des amis du jeune homme, le rencontrant un jour, le félicita avec enthoufiafme fur le bonheur qu'il avait de poffréder une femme qui joignait à la beauté la douceur du caractère. Le mari, fans rien répondre, fouille dans fa poche, en tire fa bourfe, l'ouvre aux yeux de fon ami, qui, ébloui de l'éclat de ce qu'il voyait, s'écrie: „ Que vous avez-là de beaux louis „ d'or! —— Eh bien, reprit le mari, il en „ eft de ma femme, dont vous venez de „ me faire l'éloge, comme de ces louis: „ *Tout ce qui reluit n'eft pas or.* Vous ne „ voyez que des jetons de cuivre doré: „ apprenez à ne plus juger fur l'apparence; „ ma femme eft d'un caractère & d'une „ humeur infoutenables „.

Un très-habile Prédicateur s'étant élevé avec beaucoup de force contre les Spectacles, les Dames qui compofaient fon Auditoire, parurent très-touchées de la force de fon éloquence. Le fermon finit fur les cinq heures du foir. Toutes les Dames, après avoir fait le plus grand éloge & du

Prédicateur & des belles chofes qu'il avait débitées, montèrent en carroffe d'un air édifié; & lorfque leur laquais demanda, felon l'ufage, où il faillait les conduire, la plupart répondirent, *à l'Opéra*.

On a vu dans cette Capitale un Procureur extrêmement galant, quoique ce ne foit pas toujours le caractère diftinctif des gens de fon état. Celui-ci partageait tous fes foins entre les travaux de fon étude & le plaifir de voler de conquête en conquête. Il n'avait pas plutôt quitté fon immenfe robe, qui lui donnait malgré lui un air grave & empefé, qu'il fe transformait en un charmant petit-maître, autant toutefois qu'un Procureur peut le devenir. Mais comme il était doué d'une figure affez agréable, fon étonnante métamorphofe fouffrait moins de difficultés. Grace au penchant, à l'habitude, fes yeux ne pouvaient tomber fur une jolie femme, fans qu'il en devînt auffi-tôt éperdûment amoureux; & attendu qu'il avait plus recours aux préfens qu'aux foupirs, il trouvait peu de cruelles. Mais à peine était-il parvenu à fe rendre heureux, que fa tendreffe changeait d'objet; content de fon triomphe, il abandonnait celle à qui il en était redevable, & ne fongeait qu'à féduire une autre

Beauté. Ainſi, jamais ſon cœur n'était oiſif ni tranquile. Les hommes qui lui reſſemblent ont beaucoup d'analogie avec l'avare, ſans ceſſe amaſſant de l'argent, & ne ſe croyant jamais riche. Il était juſte que l'humeur trop volage de ce galant Procureur fût enfin ſévèrement punie; & voici comment il reçut une correction ſi méritée.

Après avoir eu des Demoiſelles entretenues & de bonnes Bourgeoiſes, il daigna s'abaiſſer à la femme d'un Huiſſier. C'était une brune très-éveillée, doucement tourmentée de dix-ſept ou dix-huit ans, dont l'œil vif, la gaîté folle, les manières étourdies, auraient encouragé l'amant le plus timide: jugez donc ſi notre Procureur crut avoir lieu de s'enhardir. Mais il voulut que la prudence aſſurât davantage le ſuccès de ſes projets amoureux. Le mari de la Belle exerçait la profeſſion d'Huiſſier, ainſi que je l'ai déjà dit; & comme heureuſement on ne s'enrichit guères à ce métier-là, ſon père, qui avait blanchi dans ce noble emploi, ne lui avait laiſſé que le courage néceſſaire pour s'y diſtinguer. Grippin (j'appellerai ainſi le Procureur) l'aïant pour voiſin, ne tarda pas à s'appercevoir & du peu d'aiſance dont il jouiſſait, & de la jolie campagne qu'il avait le bonheur de poſſéder. Il commença par lui faire ſigni-

fier toutes ses procédures, par le charger de tous ses exploits; en sorte que l heureux Huissier se vit bientôt un peu à son aise. Je pense qu'il est inutile d'observer que le rendre Grippin ne tarda pas à s'introduire chez son protégé, & à devenir l'ami de la maison. Il saisit la première occasion qui se présenta, de découvrir ses sentimens à sa nouvelle maitresse; & je présume qu'il ne la trouva pas long-tems cruelle. L'Amour qui fait quelquefois des miracles, jusqu'à attendrir un Procureur, se plut à montrer que rien ne lui était impossible; il rendit constant l'homme le plus volage; Grippin, pour la première fois de sa vie, continua d'idolâtrer l'amante qui ne lui laissait rien à desirer, & il abandonna au mari & à la femme la jouissance d'une petite maison de campagne, dont il s'était fait adjuger le bail à vil prix; c'était-là qu'il passait des momens enchanteurs, surtout en l'absence de l'Huissier.

Grippin se flattait de jouir d'un bonheur inaltérable; mais celui de l'amour ressemble aux autres félicités de la vie: il est détruit lorsqu'on s'y attend le moins. Un misérable Recors troubla cruellement la bonne-fortune du riche Procureur, & lui causa l'affront le plus sensible. Ce digne suppôt des vils satellites qui arrêtaient au-

trefois d'une manière outrageante les malheureux Débiteurs, ce membre honteux de l'horrible Chicane, était susceptible d'éprouver les douces impressions de l'amour. Reçu Clerc de l'Huissier, Adonis dans sa maison, il ne put voir avec indifférence la jolie femme près de laquelle il se trouvait chaque jour, & bientôt il s'enhardit à lui déclarer ses feux illicites. Un regard méprisant & une défense formelle d'oser jamais recommencer de pareils propos, sous peine d'être chassé à l'instant, voilà tout ce que lui valut sa témérité. Aussi furieux que désespéré, d'un si mauvais succès, attendu que les femmes, pour l'ordinaire, ne se piquent pas toujours de fidélité envers leurs maris, le Recors se persuada que la Dame avait quelque liaison secrète, & se promit de s'en venger. Il observa avec des yeux jaloux toutes les actions de sa maîtresse, & ne tarda pas à s'appercevoir de la préférence qu'avoit obtenue l'heureux Grippin. Après s'être assuré de la vérité de ses tristes découvertes, après avoir connu que les amans se donnaient de fréquens rendez-vous dans la petite maison de campagne, il résolut de découvrir toute l'intrigue au mari. Or, il faut savoir que cet époux, dont la façon de penser n'était pas commune, se serait cru déshonoré s'il avait pu soupçonner que sa chère moitié s'écartât

des loix de l'honneur: tant de délicatesse est fort-étonnante de nos jours; mais sans doute que cet Huissier ignorait ce qui se passe dans le monde. Regardant comme le dernier des outrages, une chose qui, selon plusieurs personnes, n'est qu'une pure bagatelle, notre Huissier forma le projet de surprendre le couple amoureux, & de venger son front sur le dos du Procureur, de manière à lui ôter l'envie de faire désormais des incursions sur les terres de l'Himen. Il feignit d'avoir un voyage à faire de quelques jours, & courut se poster dans la chambre d'un cabaret, dont les fenêtres donnaient sur sa maison de campagne; là il fit venir cinq ou six paysans vigoureux, leur promit de les bien récompenser, s'ils voulaient faire le guet la nuit dans son jardin, armés d'un bon bâton, & rosser d'importance, & mettre ensuite entre les mains de la Justice un voleur qui se proposait de lui enlever ce qu'il avait de plus précieux. A l'entrée de la nuit, il vit arriver sa femme accompagnée du tendre Grippin, & ne put douter qu'on ne lui eut fait un rapport fidèle. Tandis que la perfide soupait gaîment avec le Procureur, son véritable mari ouvrit doucement la porte du jardin, dont il avait une clef, & y plaça ses gens, qui avaient à leur tête le Recors, trop excité par l'amour & par la vengeance, pour ne

pas être charmé de jouer un rôle dans une pièce dont il avait préparé le dénoûment. Vers les onze heures, l'Huiſſier s'apperçut qu'il n'y avait plus de lumières chez lui; il en conclut qu'il était tems de punir le couple amoureux. Alors il courut à la porte de devant, ſe mit à frapper en maître, & comme un homme qui allait la jeter à bas, ſi on ne lui ouvrait au plutôt. L'épouſe, effrayée du bruit qu'il feſait, & du danger qui menaçait ſon galant, n'eut rien de plus preſſé que de le faire évader par la porte du jardin, dont elle lui donna la clef. Un peu raſſurée, elle ouvrit à l'importun jaloux, qui, paraiſſant très-fatigué, ſe hâta de ſe mettre au lit, afin d'être moins ſoupçonné d'être l'auteur du châtiment qui allait commencer. Il ne tarda pas long-tems à jouir du plaiſir de la vengeance. Le pauvre Grippin, qui croyait s'échapper, tomba de Charibde en Sylla; il fut reconnu à la blancheur de ſa chemiſe, car il était preſque nud; ſoudain le Clerc & les payſans firent tomber ſur lui une ſi furieuſe grêle de coups de bâton, que, quelque intérêt qu'il eût à garder l'*incognito*, il ne put s'empêcher de crier de toutes ſes forces & d'appeler du ſecours. A ces cris redoublés, la femme de l'Huiſſier, croyant qu'on égorgeait le malheureux Procureur, ne put s'empêcher de réveiller ſon mari, qui fei-

gnait de dormir: — „ Quoi ! lui dit-elle, „ vous dormez tranquilement, & l'on assassine chez vous Monsieur Grippin. — „ Vous rêvez, sans doute, reprit l'époux „ en bâillant; mais ne troublez point davantage mon repos: la fatigue du voyage est cause que le sommeil m'accable „. Cependant les cris & la bastonnade continuaient toujours; chaque coup dont on régalait le Procureur, était autant de coup de poignard qui perçait le cœur de son amante, d'ailleurs, nûllement tranquile sur son propre compte. Elle presse enfin l'Huissier de se lever, & d'aller sauver la vie à Monsieur Grippin, lui avouant qu'elle est sûre que c'est lui-même. — „ Celà est „ impossible, insiste le mari enchanté; cet „ estimable Procureur est trop honnête „ pour venir chez moi quand je n'y suis „ point „. — Cependant il cède aux instances de sa femme, & va au jardin pour découvrir, dit-il, la cause de tout le bruit. Mais il n'y rencontra personne; les paysans, après avoir presque assommé Grippin, l'avaient garroté & traîné à Paris chez un Commissaire, comme s'il avait été un voleur. L'Officier de Police, ne pouvant comprendre comment un Procureur se trouvait en chemise à heure indue dans un jardin, & ne sachant que penser du rapport de ceux qui l'avaient arrêté, crut devoir

le faire mettre en prison. Maître Grippin n'obtint sa liberté qu'au bout de quelques jours : honteux de son aventure, il jura de renoncer aux bonnes-fortunes; & l'on prétend qu'il a tenu parole.

UN Prince Allemand entretenait avec le plus grand faste une des plus jolies filles de cette Capitale, & se fesait une gloire de satisfaire tous les caprices de la Belle. La conversation étant un jour tombée sur les plaisirs que l'on goûte en Allemagne, le Prince vanta beaucoup celui des courses qu'on y fait en traîneau sur la neige. La jeune personne, enchantée de tout ce qu'elle lui entendait dire, témoigna quelque envie de prendre ce divertissement. Le Prince l'assura aussi-tôt, qu'il le lui procurerait dans quelques jours. Mais une telle promesse ne parut à la Demoiselle qu'un pur badinage, car on était alors dans la Canicule, & l'on ne voit point de neige à Paris dans cette saison. Cependant le Prince Allemand était bien décidé à tenir sa parole. Huit jours après l'avoir donnée, il mena sa maitresse avec plusieurs de ses amies, au village de Passi, où il avait loué une fort belle maison de campagne. — Après une magnifique collation, il demanda à la jeune personne si elle desirait

faire la course en traîneau, qu'il lui avait promise. Elle répondit en riant qu'elle la voulait bien; alors il la conduisit, avec toute la compagnie, dans un jardin assez spacieux, dont il avait fait sabler toutes les allées, d'environ un demi-pied de sucre blanc en poudre, sur lequel il fit, avec sa maitresse & tous les conviés, la course dont elle lui avait témoigné vouloir prendre le plaisir.

Mr. le Comte d'A... aïant fait enlever la femme d'un perruquier, très-jolie, qui sortoit de la Comédie italienne, le mari fesoit tapage pour la ravoir. Le Prince fait venir le perruquier chez lui, & lui dit: mon ami, avez-vous imaginé de n'être jamais cocu; & si celà est, ne vaut-il pas mieux que vous le soyez fait pour moi que par un de vos garçons qui plaira à votre femme? Croyez-moi, n'ayez pas ce sot préjugé des bourgeois de Paris; mettez-vous à l'unisson des gens de la Cour, & j'aurai au reste soin de votre fortune.... Je serai le Parain de l'enfant dont votre femme est enceinte.... Faites-moi donc encore un plaisir, répondit le perruquier au Prince.... quel est-il ..? C'est, continua le perruquier, de vouloir être aussi le Père de cet enfant, car je vous jure, Monseigneur, que lorsque vous m'avez enlevé ma femme elle avoit ce que vous savez...... Fort-bien, répliqua le Prince; je serai tout ce que vous voudrez, & je vous fais mon Secrétaire ordinaire.... mais, Monseigneur, je ne sais pas écrire.... Vous l'apprendrez. Allez, dit le Comte d'A.... vendez votre charge, & choisissez-vous une jolie maitresse. Oh, Monseigneur! celà est déjà fait.

Fin de la seconde Partie.

bras, s'achemine, en dandinant comme à sa casse, vers l'atelier où s'impriment des ouvrages immortels, et des sottises plus immortelles encore, les miennes y comprises. L'imprimeur, marchant lourdement, passe avec vîtesse devant un *loup* (1), ou prend le plus long; il emporte son dîner dans son petit pot de faïence, boit un verre de vin blanc avec son compagnon, et se dispose à rouler, s'il ne rencontre pas trop de *chapelles* (2). Son caniche le précède, arrive souvent avant lui à sa presse, et va se blottir dans le banc, sur les maculatures ou les pains de laine. On le voit, on dit : Ton maître n'est pas loin. Le caniche, l'oreille baissée, semble répondre : *Il a son extrait*, et

---

(1) Un créancier.

(2) Les cabarets.

